

Grouillements

Georges-Jean Arnaud

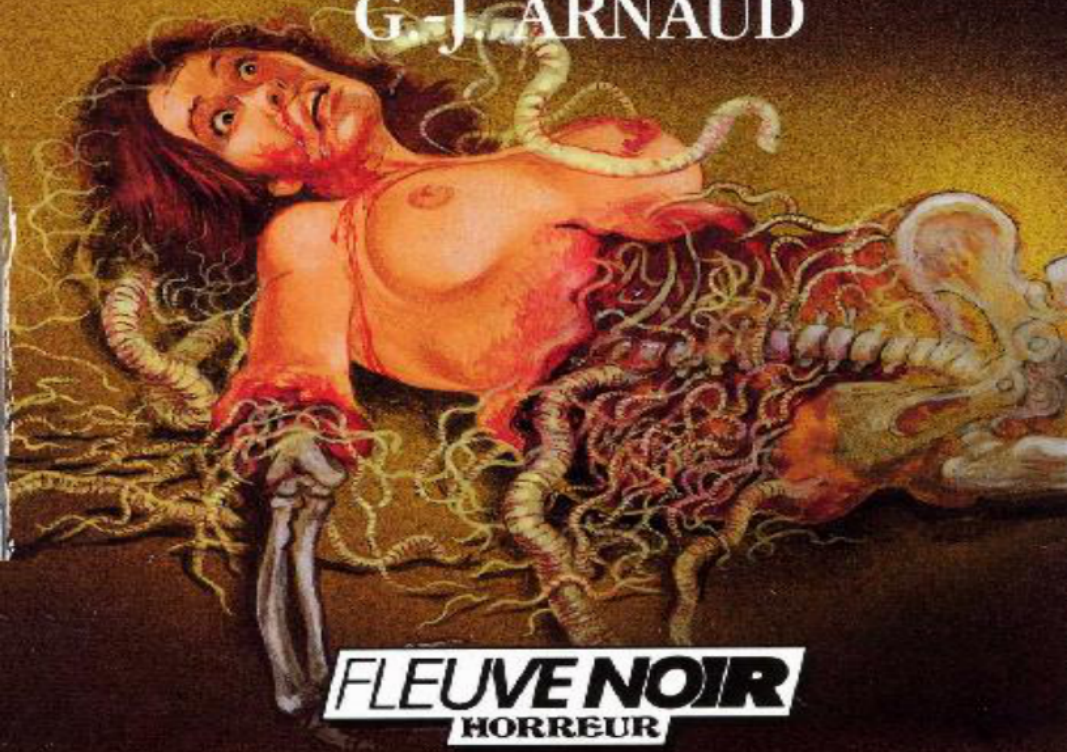
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GORE

Grouillements

G. J. ARNAUD



FLEUVE NOIR
HORREUR

COLLECTION GORE
dirigée par Daniel Riche

GROUILLEMENTS

G. J. ARNAUD

GROUILLEMENTS



6, rue Garancière – PARIS VI^e

Illustration de couverture : DUGÉVOY

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1986 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris

l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN 2-265-03351-0

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Elle qui avait failli refuser ce poste dans cette petite ville triste ne se reconnaissait plus. C'était avec allégresse qu'elle se levait, se préparait, filait au collège au volant de sa voiture, même les jours où elle n'avait pas cours avec la troisième B. De toute façon elle pouvait l'apercevoir dans la cour, les couloirs, et chaque fois c'était la même émotion qu'en d'autres temps elle aurait jugée stupide. Elle se surprenait à commettre des imprudences, elle, Lisa Monteil, professeur d'histoire et de géographie, vingt-cinq ans, risquant de se faire surprendre en train de fixer un peu trop avidement un bel adolescent de quinze ans, blond, bronzé, élégant dans ses gestes et sa façon nonchalante de regarder autour de lui d'un air blasé.

Tout cela parce que dix ans plus tôt, dans une classe de troisième également, mais à l'autre bout de la France, elle avait connu le sosie de ce garçon et ne l'avait jamais oublié. Follement amoureuse, elle n'avait pourtant eu que des relations amicales avec lui. À cette époque, ce double de Loïc Gordon sortait avec une autre fille, la starlette de la classe. Michel Rivière n'avait jamais eu pour Lisa que de l'indifférence gentille. Mais elle avait conservé des photographies de ce jeune garçon et chaque soir dans son studio, entre deux préparations de cours, elle les examinait avec attention.

La ressemblance était hallucinante ; elle finissait par lui apporter un certain malaise, comme si l'ex-Michel Rivière devenu Loïc Gordon, s'était immobilisé à jamais dans la grâce ambiguë de l'adolescence. Elle se demandait même si elle n'avait pas des hallucinations, si elle ne créait pas elle-même l'image de cette passion ancienne pour la plaquer sur un autre garçon vaguement ressemblant.

Chaque fois que Loïc assistait à ses cours, elle s'efforçait de rester fidèle à ses décisions prises antérieurement, mais, très vite, elle succombait au charme du garçon et s'arrangeait pour passer le plus souvent possible auprès de lui, se penchant par-dessus son épaule comme pour vérifier son travail, mais, en fait, pour respirer son odeur : la même qu'autrefois. Elle n'aurait su la définir, mais c'était un parfum inquiétant, aphrodisiaque, pervers. La nuit, elle le respirait encore lorsqu'elle glissait sa main entre ses cuisses humides.

— Loïc, pouvez-vous rester après la sonnerie ?

On ricana dans la salle et les filles la regardèrent d'un sale œil,

comme si elle se préparait à violer leur copain sur son bureau.

Brusquement, elle réalisait que c'était à l'encontre de sa volonté que sa voix avait prononcé cette invitation sans appel. Mais pourquoi ? Qu'allait-elle lui demander ?

Jusqu'à la fin de l'heure, elle chercha en vain et paniqua de ne pas trouver un prétexte. Les autres sortirent très vite et il resta à sa place, avec une mèche balayant son front, la tête un peu penchée, offrant un cou délicat où elle aurait bien égaré sa bouche.

— Je voulais vous demander... Vous habitez ici depuis longtemps ?

— Deux ans, mademoiselle.

Elle faillit lui dire de l'appeler Lisa.

— Vous n'avez jamais séjourné à Toulouse, voici une dizaine d'années ?

Il la regarda tranquillement avec un sourire en coin comme s'il se moquait d'elle.

— Non, mademoiselle.

— Vous n'avez pas un cousin, un parent même éloigné qui se nommerait Michel Rivière ?

Il secoua la tête et sa mèche balaya son front. Elle aurait voulu la remettre en ordre avec les autres cheveux, caresser sa joue duveteuse.

— Je m'excuse, mais j'ai cru...

— Il y a dix ans, mademoiselle, j'avais cinq ans et j'habitais la région parisienne.

— Oui, je suis stupide, excusez-moi encore...

Il hocha la tête vers la porte :

— Je peux sortir ?

— Oui, bien sûr.

Il se leva et elle eut le regard attiré par le renflement de son jean ; elle rougit, mais ne détourna pas les yeux. Elle n'était pas surprise de cette érection subite du garçon. Son romantisme qui datait lui parut soudain absurde. Si autrefois elle avait su y faire, Michel Rivière se serait intéressé à elle.

— Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir.

— À demain ?

Elle le regarda, un peu égarée.

— Oui, pour le cours d'instruction civique.

Debout au milieu de la classe, elle le regarda s'éloigner en trouvant qu'il avait des fesses adorables qu'elle aurait aimé caresser. Jamais elle n'avait songé à caresser le derrière de ses amants.

Dans sa petite voiture, sous une pluie battante, elle se souvenait de sa concurrente d'autrefois, la starlette de la classe, une certaine Monique Roux... Et puis soudain, un titre de journal se superposa au visage sensuel de cette fille, dépecée après avoir été violée. Elle avait

failli oublier. Monique Roux avait disparu pendant les vacances de Pâques et on l'avait recherchée longtemps... On n'avait retrouvé ses restes qu'aux grandes vacances.

À cette époque, un garçon de vingt ans avait également disparu dans la ville et on l'avait accusé d'avoir enlevé Monique Roux pour satisfaire sa perversité sexuelle. Il l'aurait tuée et dépecée pour essayer de faire disparaître son corps. Elle ne savait pas si on l'avait arrêté. Elle aussi avait quitté Toulouse avec ses parents à cette époque-là.

Dans son studio elle se mit rapidement en robe de chambre, sortit les vieilles photographies de Michel Rivière et les disposa sur son lit. Il y avait la photographie de toute la classe, bien sûr, puis trois autres qu'elle avait réussi à prendre à la sauvette. Pas tout à fait clandestinement. On y voyait le sosie de Loïc à la piscine en maillot de bain, et elle réalisa qu'il était également excité. Exactement comme Loïc tout à l'heure dans la classe.

Elle essaya un bain très chaud, mais finit par fermer les yeux et par rêver. Elle donna libre cours à ses fantasmes, retrouvant des audaces qu'elle n'avait jamais eues dans la vie quotidienne. Elle coinçait Loïc dans la salle de cours, le renversait sur une table dans un écroulement de livres et de cahiers, ouvrait ce jean au renflement obscène.

« Je vais devenir complètement refoulée », se dit-elle en ouvrant les yeux. Elle se leva vivement et se rinça à l'eau glacée, puis elle se frictionna avec un gant de crin non sans s'examiner avec lucidité dans le grand miroir collé à la porte de la salle de bains. Jolies jambes, hanches minces, pas trop de seins, mais ils étaient fermes, visage assez spirituel, mais sans grande beauté, bouche un peu épaisse, gourmande, lui disaient ses amants avec une arrière-pensée, comme si elle cachait de redoutables appétits de goule.

Elle se retourna pour juger de sa croupe qu'elle trouvait trop cambrée, provocante même. Elle imaginait Loïc en train de la contempler de son petit air blasé et se demanda si elle l'aurait supporté. Elle n'avait plus un corps d'adolescente, mais de femme, une certaine expérience érotique qui risquait de la transformer en amoureuse impatiente et trop exigeante. Si, par hasard, elle en venait à cette folie de faire de ce garçon son amant, quel pourrait être le meilleur comportement sexuel ? Ne pas l'effaroucher ? Mais en était-il encore aux premières pudeurs ?

L'autre, Michel Rivière, son idole du passé, passait pour un don Juan expéditif et on citait une dizaine de filles qui auraient connu ses faveurs.

Le téléphone sonna et elle pensa que c'étaient ses parents qui habitaient Marseille.

— Mademoiselle Monteil ? C'est Loïc Gordon. Je n'ai pas pu passer à la bibliothèque pour le livre que vous avez recommandé. Que dois-je

faire ?

CHAPITRE II

— C'est une farce, dit le conseiller d'éducation, une farce stupide... Ou alors un élève a renversé une boîte d'appâts pour la pêche... Vous savez, madame Charcot, il ne faut pas prendre ça très à cœur.

M^{me} Charcot, enfoncée dans le fauteuil du conseiller, essayait de comprimer sa respiration haletante. Elle était forte, le visage rouge.

— Des asticots, dit-elle, des centaines d'asticots dans ma classe, sous les bancs... Et surtout à un certain endroit. Où il n'y a que des filles. Elles vont à la pêche, les filles ? Elle est fermée, d'ailleurs, la pêche.

Louis Ascari en convint.

— Des dissipées, ces filles ?

— Pas plus que les autres... Chantal, peut-être... Mais Muriel et Virginie sont assez studieuses... Ça ne les empêche pas de courir les garçons... Enfin Virginie et Chantal... Pour Muriel, c'est différent... Elle cache son jeu, celle-là.

— Muriel Gordon, n'est-ce pas ?

— Oui. Elle a un frère en troisième.

— Une jolie fille. Son frère est aussi un beau garçon ?

— Oui, si vous voulez, accepta M^{me} Charcot du bout de ses lèvres peintes... Je suis certaine que la petite Muriel a des... idées assez douteuses...

— C'est-à-dire ?

— Des tendances peut-être homosexuelles...

Louis Ascari essaya de dévier la conversation.

— La salle a été balayée, lavée à grande eau... Je ne vois pas ces jeunes filles se promenant avec une boîte d'asticots dans le collège. Il y a certainement une explication et nous la trouverons.

M^{me} Charcot se pinça un peu plus et commença de s'extraire du fauteuil profond pour mettre un terme à l'entretien.

— Je vais faire une enquête... Je vais déjà interroger les femmes de ménage.

— Elles étaient horrifiées... Ils étaient énormes, grouillants, d'un blanc jaunâtre... Je n'ai jamais rien vu de tel, monsieur Ascari, jamais. Je me souviens que mon grand-père en gardait dans du son pour la pêche, mais ceux-là sont d'une race différente.

Le conseiller d'éducation fut heureux de la voir quitter son bureau

et, pourtant, il devait poursuivre cette affaire malgré le dégoût qui le faisait grimacer.

M^{me} Alphonse fut catégorique :

— Des centaines qui grouillaient en tas... Pas croyable, vous savez. J'ai pas pu les enlever comme ça. Je suis allée chercher de la sciure pour jeter dessus et, ensuite, à grands coups de pelle. Solange, qui a travaillé chez un équarrisseur, m'a dit que jamais elle n'en avait vu de pareils. Comme mon petit doigt, certains.

Le conseiller sentit son estomac se tordre.

— Vous les avez jetés ?

— Aux w.-c. Et j'ai tiré la chasse au moins dix fois, il en restait toujours accrochés à la porcelaine. Ensuite eau de javel puis produit spécial w.-c. Je pense que c'est liquidé... Solange a dû rentrer chez elle... Elle est enceinte, comprenez, et la vue de ces machins, c'est pas fait pour son état.

Par conscience professionnelle il dut aller vérifier dans les w.-c., mais ne trouva rien de suspect. Alors qu'il remontait dans son bureau, M^{me} Alphonse lui courut après :

— Vous savez, c'est pas la première fois. L'an dernier c'était déjà arrivé... Y a même eu un rapport d'un pion... Il doit être chez l'intendant ou chez le principal.

— Je vous remercie... Vous souvenez-vous de quelle classe il s'agissait ?

— Ça, non.

De toute façon, aucune des élèves concernées n'avait paru tirer une gloire quelconque de cette farce de mauvais goût puisqu'on avait découvert les asticots après leur départ. Il n'y avait eu ni rires sous cape, ni regards échangés, ni apparence de complot, M^{me} Charcot avait dû en convenir, de mauvaise grâce, mais elle l'avait fait.

Il se rendit chez le principal qui était encore dans son bureau.

— Des asticots, encore ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en sais rien. Vous aviez eu un rapport ?

— En fin d'année scolaire... J'avais préféré ne pas ébruiter la chose... Un surveillant avait découvert des tas de ces vers dans sa permanence... Mais il avait eu l'impression que ce n'était pas un chahut ni un coup monté...

Il rechercha son rapport et le trouva vite :

— Tenez, lisez.

Le surveillant (il n'avait pas repris son poste en début de l'année nouvelle) expliquait que les larves de mouches à viande grouillaient en un seul endroit, formant un petit tas de trois centimètres de haut et de cinq de diamètre à la base.

— Quelle précision ! soupira Ascaris.

C'était un garçon très pointilleux.

— Vous voyez ? Il écrit que ces larves ont pu tomber d'un sac sans que le propriétaire s'en aperçoive.

— La pêche était ouverte à cette époque, fin juin... Mais aujourd'hui, en novembre ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? murmura le principal.

— S'il s'agissait de toute autre chose que d'une farce, d'une sorte de mise en scène froidement calculée ? Je veux dire : si quelqu'un cherchait à nuire à une autre personne ? M^{me} Charcot me disait que la fille, Muriel Gordon, avait une curieuse attitude avec ses compagnes de classe. Elle la soupçonne d'homosexualité.

Le principal leva les yeux au ciel :

— Je connais M^{me} Charcot depuis des années. C'est une excellente personne, un professeur sans reproche, mais très à cheval sur les mœurs... Il suffit qu'elle ait vu les signes d'une amitié trop expansive pour en conclure que cette fille était une lesbienne.

— Puis-je savoir quelle classe se trouvait en étude au mois de juin lorsque ces larves ont été trouvées par le surveillant ?

— C'était une cinquième... Cinquième C, je crois.

— Vous avez la liste des élèves de cette époque ?

— Vous voulez comparer avec la classe de M^{me} Charcot ? Bonne idée... Je ne sais pas ce que ça donnera... Il aurait fallu que le surveillant indique sous quels bancs il a trouvé ce tas de bêtes répugnantes.

Ascari constata très vite que Muriel Gordon faisait partie de cette cinquième C. Restait à vérifier sur le cahier d'absence si elle était présente ces derniers jours de juin.

CHAPITRE III

Quand elle commença de se réveiller, Lisa Monteil ne put d'abord admettre qu'elle allait retrouver la réalité quotidienne, ouvrir les yeux dans son studio sans charme. Elle crut qu'elle ne faisait que transiter d'un rêve profond à un autre plus vulnérable. Cette impression était renforcée par la présence du corps tiède du garçon à ses côtés, par cette hanche à la peau douce qui frémissait sous sa main gauche. C'était un merveilleux état que de passer ainsi d'une situation imaginaire à une autre, et elle était certaine d'avoir volontairement prolongé dans son sommeil les événements surprenants de la veille,

À partir du moment où Loïc Gordon lui avait téléphoné pour cette question de livre introuvable, elle avait tissé une histoire complètement folle comme à son habitude, alimentant sans risques ses fantasmes sensuels.

« – Mais pourquoi ne viendriez-vous pas chez moi ? Je vous prêterai ce livre, avait-elle répondu au garçon, en essayant de maîtriser le tremblement de sa voix.

« – Je ne vous dérangerai pas ? »

« – Pas du tout, je vous attends. »

Il y avait eu ce tourbillon de deux minutes pour se refaire une beauté devant la glace du lavabo, cette valse-hésitation pour choisir entre le peignoir de bain et une tenue moins intime, mais le coup de sonnette avait décidé pour elle et elle était restée nue sous son peignoir.

L'ange était apparu avec ses cheveux ruisselants de pluie et elle avait compris qu'il avait appelé d'une cabine très proche de chez elle et qu'il avait tout prémédité. Comme ses vêtements mouillés qui collaient de façon indécente à son corps d'homme-enfant, son jean, son gros pull de laine écru.

« – Vous allez prendre froid... Il faudrait faire sécher tout ça. »

Comment avait-elle pu dire de telles choses sans rougir, l'inviter en quelque sorte à se dénuder, le poussant dans la salle de bains avec sa robe de chambre épaisse ? Il en était ressorti le cheveu sec, ses vêtements fumant sur le radiateur.

Croyant toujours dormir, elle ne situait pas l'heure de son départ et ne voulait pas entendre parler de ce hiatus, de cette rupture. Il n'était jamais reparti, et ils avaient fait l'amour de trente-six façons. Elle

revoyait la verge énorme sur ce ventre très plat, inattendue pour un être aussi maigre, elle aurait pu compter ses côtes. Le fantasme rêvé arrangeait bien sa libido en lui apportant à domicile un sexe d'homme exceptionnel. Elle sourit vaguement, engoncée dans le cocon douillet d'une fatigue agréable.

Il avait dû attendre, intimidé, que ses vêtements sèchent pour s'en aller avec le fameux bouquin, et elle, tout aussi intimidée, avait dû parler de n'importe quoi, enfin de questions scolaires réfrigérantes, peu propices pour engager une conversation plus tendre, plus complice.

Ça, elle s'en savait fort capable, car combien de fois s'était-elle comportée ainsi avec des hommes qui lui plaisaient, qu'elle avait réussi à attirer chez elle non sans grandes ruses. Tant qu'il s'agissait des prémisses, elle s'en tirait bien, mais le partenaire dans la place, elle perdait tous ses moyens et ne savait plus comment s'en sortir, puis une fois seule, elle se satisfaisait avec une amertume résignée.

Avait-elle raccompagné Loïc Gordon jusqu'au porche de l'immeuble ? Lui avait-elle allumé la minuterie, indiqué que la rampe était dangereuse au palier d'en dessous ? Avait-elle fait tout cela dans une torpeur amnésique pour prolonger le charme de cette visite inattendue, pour avoir ensuite toute disponibilité pour fourrer ce garçon dans son divan convertible ? Un garçon de quinze ans, son élève, le scandale absolu, surtout dans une aussi petite ville. En imagination, on pouvait tout se permettre, repêcher dans ses souvenirs l'objet d'un amour malheureux et se l'approprier dix ans plus tard sous les traits identiques d'un autre gosse. Voilà de quoi elle était capable à vingt-cinq ans, elle, prof certifiée. Elle ricana. Il n'était pas interdit de se faire du cinéma porno tout de même, « sur l'écran noir de ses nuits blanches » comme chantait Nougaro(i). « Blanches, mais solitaires », ajoutait-elle.

Et le rêve se prolongeait, se cristallisait même avec l'impression que le corps tiède était contre le sien, que la hanche douce se confiait à sa main. Si elle le voulait puisque le rêve était d'aussi bonne qualité, elle pouvait l'exploiter à fond, en abuser. Cette main pouvait glisser le long de l'aplomb de la hanche, rejoindre le sexe qui gisait certainement sur la cuisse droite de Loïc. Avait-elle le droit de dissiper un sortilège aussi parfait ? Elle savait très bien que ses doigts ne s'arrondiraient qu'autour d'un vide illusoire. Pourquoi ne pas prolonger l'illusion encore un peu ?

Elle gloussa au souvenir de cette nuit peu banale qu'elle avait mise en scène une fois le garçon parti.

Alors elle avait su reprendre l'initiative, devenir tendrement entreprenante. Elle l'avait rejoint sur le divan, avait chuchoté elle ne savait trop quoi qui avait paru désarmer la gêne du jeune visiteur. Oui

elle se souvenait lui avoir pris la main, l'avoir plus tard portée à ses lèvres. En fait elle s'était comportée comme un véritable mâle, prenant l'initiative et Loïc s'était laissé faire comme une fille. Jamais elle n'avait atteint cette perversité précédemment.

« – Qu'as-tu là ? »

« – Une chute en moto. »

Elle avait figolé son fantasme jusqu'à imaginer que le garçon avait un énorme pansement sur la cuisse gauche, de l'aîne au genou. Un pansement rose sur sa chair blonde. Une touche érotique supplémentaire ? Pourquoi avait-elle eu besoin d'imaginer cela ? Pour le rendre encore plus fragile, délicat ? Pour mieux se sentir succube vautrée sur sa victime offerte ?

Un pansement.

Elle n'avait qu'à faire glisser sa main de la hanche ronde et dure à la fois pour frôler le sparadrap. Ce qui ne pouvait se faire pour la verge était peut-être admis pour le pansement sans que l'utopie s'évanouisse.

Ce fut le contact rêche du tissu élastique qui lui fit gravir à une vitesse folle, haletante, les étages du sommeil jusqu'à l'émersion brutale, déchirante dans la nuit du studio à peine pâlie par un éclairage public filtrant des persiennes.

— Je suis perdue, dit-elle à voix haute en tâtonnant pour trouver le commutateur.

Loïc Gordon était bien là, endormi sur le côté, nu jusqu'à la ceinture, et il n'y avait jamais eu d'illusion, d'aberration.

— L'heure, mais quelle heure ?

Sa montre gisait sur le tapis. Elle crut mal lire. Neuf heures au lieu de minuit moins le quart.

— Je vous... Je t'en prie... Réveille-toi... Il faut que tu rentres chez toi... Mon Dieu, tes parents... Le principal... Je suis perdue... Quel scandale !

Il ouvrit les yeux, la regarda comme si elle devenait folle, s'assit et lui caressa le sein droit.

— Non... Il ne faut plus... Tu te rends compte ? Tu es mon élève, tu as quinze ans... Je peux tout perdre, et même finir en prison. Tu réalises ?

— Il faudrait que quelqu'un se plaigne... Moi, je ne le ferai pas.

— Tu es délicieux, mais tes parents...

— Je suis libre de rentrer quand je veux... Ils ne se soucient pas de moi. Pourquoi t'agites-tu ainsi ?... Nous avons le temps... Tu as bien fait de me réveiller.

Il essayait de l'attirer, mais, désormais, elle appartenait au monde des adultes responsables, effrayés. Elle n'avait qu'une hâte, celle de le voir se rhabiller et partir. Elle l'aurait supplié à genoux. Elle fila

d'ailleurs dans la salle de bains pour effacer sa propre nudité, mit n'importe quoi, et surchargea son corps avec deux pulls, l'effaçant comme objet de désir.

— Oh, Lisa, quel dommage !

Et lui, inconscient, naïf, qui pénétrait dans la salle de bains précédé par une érection nouvelle. Elle faillit lui jeter un drap de bain pour qu'il le noue autour de son ventre,

— Voyons, je peux encore rester auprès de toi...

— Mais tu ne comprends pas ? Je suis folle... J'ai joué à celle qui tombe amoureuse d'un élève et voilà que pour une fois ça a marché, trop bien. La première fois. Jusqu'ici quand un homme...

— Tu dis n'importe quoi, mais si tu veux que je parte, je m'en vais, fit-il avec douceur.

Il prit ses vêtements sur le radiateur, enfila le pull écru et elle le trouva irrésistible ainsi. Elle sanglota, eut un petit rire, s'approcha de lui et se colla à ses reins.

Elle le saisit à deux mains. Comment à quinze ans pouvait-on avoir un pénis aussi énorme alors qu'elle avait connu des quadragénaires plus modestes ?

Il pivota lentement et elle glissa à genoux, voulant à la fois qu'il parte et l'aimer une dernière fois, pensant qu'une fois apaisé il s'en irait plus vite.

Quand il prit son plaisir, elle ferma les yeux, croyant que le sien l'empoignerait aussi, mais elle était trop bouleversée et elle souleva les paupières et les vit.

Une sorte de boule sur la moquette de la salle de bains de couleur bleu marine. Une boule d'un blanc sale animée de pulsions intérieures. D'abord, elle crut poursuivre une forme d'hallucination, pensa que ses remords, sa terreur d'être accusée de détournement de mineur l'amenaient à figurer le plaisir du garçon sous une forme écœurante.

— Loïc... regarde...

Il s'était un peu affaissé contre la baignoire au moment de l'orgasme.

— Mais regarde... Ce sont des vers... Des asticots... Je suis complètement dingue ou quoi ?

Il se redressa et lui sourit :

— Ne t'inquiète pas.

Il la laissa à genoux et elle se redressa d'un bond. Il revenait avec une pelle et une balayette.

CHAPITRE IV

Sa sœur Muriel l'attendait dans le living de la villa. Elle regardait la télévision sans s'intéresser au programme.

— Ils ne sont pas rentrés ?

— Non, ils chassent. C'est surtout lui qui a besoin très vite de trouver. Elle peut encore attendre.

Et toi ?

— Ça grouille, je n'arrive plus à les contenir.

— C'est ce qui vient de m'arriver ce soir, un petit tas sur la moquette.

— La prof d'histoire ?

Il ne répondit pas.

— Tu peux m'aider ?

— Oui, dans la buanderie ?

— Ce sera mieux.

Ils emportèrent une feuille de plastique qu'ils étendirent sur le sol en ciment. Muriel Gordon ôta son survêtement et apparut bandée depuis les chevilles jusqu'au ventre. Il admira la beauté de ce qui était encore intact, la blondeur de son sexe l'avait souvent attiré et parfois elle avait accepté sans qu'il sût si c'était par lassitude ou affection.

Lentement, il défit les bandages. Il fallait faire attention, les vers grouillaient en grappes énormes surtout au niveau des cuisses où ne subsistaient plus que des lambeaux de chair nécrosée. On voyait l'os, le fémur, blanc strié d'un rose éteint.

— Cette prof, tu me la donnes ? Je pense récupérer sur elle ce dont j'ai besoin.

— Elle est pour moi, fit-il sèchement.

— Petite ordure, ricana-t-elle sans rancune. Tu cultives ce côté éphebe. Tu pourrais séduire des hommes qui te permettraient de survivre...

— Ne bouge pas.

Il raclait les chairs en putréfaction avec une spatule de bois. Sans dégoût. Il n'y avait pas la moindre odeur, juste ces asticots énormes qui rongeaient ses muscles sans arrêt.

— J'ai dû en semer encore au collège.

— Ça fait deux fois.

— Je sais, fit-elle agacée.

Il arrivait au genou. Il enfouissait les vers dans une poche de plastique. Lorsqu'elle fut pleine, il la noua avec soin, alla la mettre dans le bassin en ciment à côté de la chaudière.

— Ferme la bonde.

— J'y ai songé. Ils ne peuvent s'échapper.

— C'était bien, avec elle ?

— Tais-toi !

— Tiens, d'habitude tu es plus critique, remarqua-t-elle. À propos, j'ai l'impression de l'avoir déjà rencontrée quelque part. Tu n'as pas aussi ce sentiment ?

— Non.

— Réfléchis. Je suis certaine que cette fille a déjà traversé notre vie... Mais quand ?

Il continuait de travailler avec soin. Quand il ne pouvait se servir de la spatule, il prenait une pince à épiler. Puis il essuyait avec des chiffons propres sans produit quelconque. Ça n'aurait servi à rien.

— Retourne-toi.

Pour l'instant, le délabrement n'avait pas atteint les belles fesses de Muriel et il en était heureux pour elle. Il pensa à celles de Lisa Monteil, « sa prof », et sourit. Elles l'avaient rendu heureux ce soir. Il n'aurait jamais pensé que cette fille recelât une telle réserve de fantasmes à satisfaire. Il se demandait si elle avait éprouvé un sentiment de satiété. Il avait dû jouer le jeu de l'adolescent sans expérience, et elle s'était déchaînée. Au début, il avait craint qu'elle ne puisse surmonter cette timidité congénitale et il avait comme par hasard frôlé sa main de ses doigts. Elle n'avait pas laissé passer l'occasion et à partir de là tout avait été très simple. Pourquoi avait-il joui de la sorte alors que depuis si longtemps il était assez blasé ?

— Un autre sac, annonça-t-il, la récolte est bonne. S'ils ramènent un corps, il sera facile à faire disparaître. Ces goinfres n'en laisseront rien.

— Avec ce déluge, je me demande s'ils auront réussi à mettre la main sur quelque chose de convenable. Il n'y a que les épaves humaines pour hanter les bars par des temps aussi pourris.

— Elle est très sexy, notre « maman ».

Ils eurent un petit rire.

— Il y a longtemps que tu ne te l'es pas faite ?

— Oh ! oui... Elle s'imprègne tellement de son rôle qu'elle trouve scandaleux que nous batifolions.

— Toi, cet inceste même relatif ne te déplaît pas ? Tu es le plus dépravé de nous tous, mais tu t'en tires quand même assez bien, je le reconnais.

Il lui tapota ses fesses rondes.

— Le beau petit cul que voilà.

— Tu as fini ?

— Bientôt. Je vais refaire tes pansements. Il y a un troisième sac. Tu aurais dû le faire hier au lieu de prendre le risque d'en semer partout.

— Et toi donc ?

— Ils m'ont surpris. Hier au soir je n'avais rien et j'ai pensé que je pouvais attendre un peu.

Il refit les pansements de Muriel et elle enfila une robe de chambre. Il alla jeter un coup d'œil au bassin et s'assura que les asticots ne pourraient pas s'échapper, même s'ils perçaient les sacs. En général, ils y parvenaient au bout d'une heure ou deux et ils évitaient de les mettre aux poubelles quand ils devaient s'en débarrasser.

Muriel avait rejoint sa chambre et il en fit autant, se coucha avec plaisir, mais songea qu'il devait aussi nettoyer sa cuisse gauche. Ce n'était pas aussi important que chez « sa sœur », mais il dut le faire dans la baignoire. Il racla la plaie qui ouvrait la chair sur trente centimètres, extirpa le dernier ver. Il alla chercher un flacon d'alcool, les arrosa et y mit le feu. Il ne les regarda pas se tortiller dans les flammes. Il n'éprouvait aucun plaisir à faire cela, au contraire, mais c'était nécessaire.

Quand il revint, il ne restait que des bouts noircis dans le fond de la baignoire, une sorte de suie grasse qu'il nettoya avec la douche et de l'eau chaude. Il dut gratter avec une éponge pour tout faire partir.

Une heure plus tard, il entendit « les parents » rentrer et comprit qu'ils ramenaient quelqu'un. Un pochard, certainement, qui bredouillait une histoire incompréhensible.

Il s'endormit peu après en pensant à Lisa Monteil.

CHAPITRE V

M^{me} Charcot aimait bien prendre les nouveaux venus sous son aile et Lisa Monteil n'avait pas échappé à ce maternage de la part de la grosse professeur de français.

Elle prodiguait beaucoup de conseils, de recommandations, mais paraissait surtout obsédée par le sexe, et à l'entendre, toutes les filles du collège étaient des dévoyées et les garçons ne valaient guère mieux. Lisa, ce matin-là, préféra l'éviter, car elle avait l'impression que son imprudence de la nuit s'inscrivait en lettres de feu sur tout son corps, et qu'un œil trop averti comme celui de sa collègue pouvait découvrir la vérité.

Après le départ du garçon, elle avait très mal dormi et chose curieuse, elle n'avait, plus pensé aux asticots sur la moquette, trop inquiète pour son avenir. Malgré les assurances de son jeune amant, elle redoutait la réaction de parents voyant rentrer leurs fils de quinze ans après minuit. À leur place, elle aurait aimé savoir ce qu'il avait fait de son temps.

Par chance elle n'avait pas les troisièmes B ce matin-là, elle n'aurait pu faire un cours normal sous les yeux de Loïc. Elle n'alla pas dans la salle des professeurs et crut avoir échappé à la dame Charcot.

Mais celle-ci l'attendait à l'interclasse et Lisa frémit. Elle savait qu'elle avait une mine épouvantable, les traits tirés et que l'anxiété dévorait son regard de fièvre.

— Je peux vous parler ?

« Cette fois, pensa-t-elle, je suis fichue, cette femme sait tout et on l'a chargée de me cuisiner. »

— Vous n'avez rien remarqué de spécial dans votre classe ? Je veux dire pas de manifestation bizarre, de chahut différent des autres ?

Sur le qui-vive, Lisa secouait machinalement la tête, se demandant où l'autre voulait en venir.

Vous n'avez pas les quatrièmes, je crois... Mais j'interroge quand même les collègues... On ne sait jamais... Il faut que je vous révèle qu'hier j'ai eu une histoire curieuse... Et quand je dis curieuse je suis en dessous de la vérité... En fait c'est parfaitement dégoûtant,

Lisa s'attendait à tout. Quand M^{me} Charcot disait que c'était dégoûtant, il y avait des histoires de sexe dans ses sous-entendus.

— Imaginez-vous...

Elle l'écoutait à peine et quand M^{me} Charcot en arriva aux larves de mouches, son manque de réaction surprit sa collègue.

— Vous réalisez ?

— Excusez-moi.

— Vous avez l'air bizarre.

— Je suis un peu fatiguée.

— Il y avait un tas d'asticots dans ma classe sous les tables de trois élèves.

Cette fois, Lisa en resta pétrifiée, la bouche ronde, les yeux écarquillés et M^{me} Charcot en rajouta alors avec des mines dégoûtées.

— Nous sommes en train de faire une enquête, car, d'après M. Ascari, le conseiller, il y a eu un cas similaire à la fin de l'année scolaire au mois de juin. Il pense que ce n'est pas tout à fait un chahut... Mais je ne vois pas d'autres explications...

— Un tas d'asticots ?

— C'est un peu fort, n'est-ce pas ?

Comme Lisa restait muette, M^{me} Charcot fronça les sourcils.

— Je vous vois pâlir. Est-ce que vous vous sentez mal ? J'aurais dû prendre des précautions... J'avoue que c'est insupportable à vivre...

Elle la regardait de façon bizarre et Lisa comprit que, déjà des soupçons se formaient derrière ce front étroit encadré de cheveux auburn. M^{me} Charcot était certainement en train de s'interroger sur sa moralité et de se demander si sa jeune collègue ne faisait pas la bringue crapuleuse la nuit, ou encore si elle n'était pas enceinte.

— Vous avez trouvé ça sous des tables ?

— Trois élèves sont concernées, mais c'est encore un secret... Il s'agit de Chantal Gayot, de Virginie Aubert et de Muriel Gordon.

— Pardon ?

— Je disais, soupira M^{me} Charcot, Chantal Gayot...

— Non, le dernier nom ?

— Muriel Gordon.

— J'ai... un Gordon dans ma classe.

— Oui, Loïc... Un garçon secret, mais calme... Bon élève, très doué, eh bien, c'est son frère.

Et elle ne se doutait pas que l'esprit de Lisa remontait le temps jusqu'à Toulouse six années auparavant. Son amour sosie de Loïc, Michel Rivière, avait aussi une sœur, Audrey.

— Vous ne le saviez pas ? Ils sont dans ce collège depuis deux ans... J'ignore d'où ils viennent, par exemple, et qui sont les parents.

CHAPITRE VI

Elle venait de rentrer chez elle et examinait les anciennes photographies de Toulouse. Michel Rivière, le sosie de Loïc, avait lui aussi un pansement assez important à la jambe droite, mais en dessous du genou. Lisa distinguait parfaitement le sparadrap qui descendait jusque sur le cou-de-pied. Le garçon avait visiblement essayé de dissimuler sa jambe blessée sans y parvenir tout à fait.

La jeune femme chercha en vain dans ses affaires, ses collections de photographies, celle de la sœur de ce Michel, Audrey Rivière. Elle n'en avait qu'un vague souvenir. Une fille aussi brune que son frère était blond. Mais l'actuelle sœur de Loïc était blonde. Rien de plus facile que de changer de couleur de cheveux. Mais pour quelle raison, à quinze ans ?

Quinze ans, dix années auparavant, et quinze ans actuellement ? Il y avait là une impossibilité qui la mettait mal à l'aise. À dix ans d'intervalle, qu'auraient-ils fait dans une quatrième et une troisième de collège ?

On sonna et elle sursauta. Elle hésita avant d'aller ouvrir, le cœur battant plus fort, pleine d'espoir et de refus.

— Non, dit-elle d'une voix farouche en le voyant, il ne faut pas, il ne faut plus.

— J'ai besoin de toi, souffla-t-il appuyé contre le chambranle, l'air désespéré.

— Tu sais ce que je risque ? Je peux tout perdre, mon travail, ma liberté, devenir une paria... C'est une petite ville et nous sommes constamment épiés.

— Je viens prendre une leçon particulière.

— En histoire et géographie, c'est plutôt rare, fit-elle, vaguement goguenarde, résistant au désir de l'attirer dans son studio et de nouer ses bras autour de son corps maigre.

— On peut nous surprendre, dit-il en esquissant un pas.

Elle céda, referma la porte, et s'appuya contre elle pour affirmer sa résolution de ne pas aller plus loin.

— J'ai soif, dit-il.

— Il y a de quoi boire dans le frigo.

Elle ne bougea pas, se contentant de fixer sa cuisse gauche à travers le jean. Le pansement y faisait un vague renflement.

— Tu as peur des conséquences ? dit-il. Mais quoi de plus naturel que de nous aimer ? Si j'avais dix-huit ans et toi vingt-huit ?

— Tu en as quinze.

— En apparence. Je me sens vieux, très vieux, au-delà de ce formalisme des années comptabilisées.

— Que veux-tu ?

— Je savais que tu te posais des questions et j'ai préféré venir. J'ai vu la mère Charcot discuter avec toi.

— Et alors ?

— Tu lui as dit ce qui s'est passé hier au soir ?

— Ce serait de la folie ! Comment expliquer ta présence ?

— Te voilà liée à mon petit secret.

Il lui faisait face, appuyé contre le frigo, et le jean collait à sa cuisse. Le tissu dessinait un rectangle en relief sur le pansement et elle avait l'impression que ce rectangle frémissait. Elle les imaginait emprisonnés sous le sparadrap, d'un blanc jaunâtre, gros comme une phalange de son petit doigt.

La nuit passée, il les avait soigneusement ramassés sur la moquette de la salle de bains, avec la balayette et la pelle, puis avec une pince à épiler qu'elle avait jetée à la poubelle. Il les avait enfermés dans un sac plastique qu'il avait emporté avec lui. Il n'y avait donc aucune preuve de leur présence. Le matin elle avait hésité à entrer dans la petite pièce, mais avait fini par se rassurer.

— C'est une sorte de chantage si je comprends bien, et tu es revenu pour serrer l'étau ? Si je parle, tu me dénonces pour t'avoir débauché.

— Non. Tu peux parler, je ne dirai rien. Je te fais confiance parce que je t'aime.

Elle fondait, mais se gardait bien de le montrer. Et pourtant, quelle sincérité dans sa voix douce !

— Je te demande un peu de patience et puis je t'expliquerai.

— Tu connais un certain Michel Rivière ?

— Tu m'as déjà posé la question.

— Et sa sœur, Audrey ? Et une certaine Monique Roux ?

Il reprit sa bouteille de boisson pétillante et suçota la paille comme un gosse agacé par des remontrances.

— Je t'agace ?

— Pourquoi t'accroches-tu au passé avec tant d'acharnement alors que le présent est si agréable pour nous deux ?

La bouteille sur le frigo, il avança vers elle, traînant la jambe. Elle avait pensé que jamais elle ne pourrait accepter que cette cuisse malade, envahie par ce grouillement abominable, se glisse à nouveau entre les siennes, et pourtant elle ferma les yeux de bonheur de la sentir brûlante à travers le jean qui faisait crisser ses bas.

Tranquille, il remontait sa jupe plissée jusqu'à la taille.

— Oh ! sexy, hein ?

Longtemps elle avait jugé cet achat inutile, superflu, et pourtant ce jour-là elle l'avait choisi à nouveau avec ses dentelles noires, sa culotte ajourée, son porte-jarretelles rétro, et il frottait son bas-ventre contre le sien. Elle n'aurait jamais cru accepter cela, cette possession apache dans un recoin de l'entrée, cette main impatiente qui écartait ses dessous, ouvrait le jean d'où jaillissait ce pénis fou qui se ruait en elle. Et elle qui nouait ses jambes autour de la taille fine, ses bras autour du cou de l'adolescent. Elle qui s'escrimait avec un peuple de cauchemar autour, M^{me} Charcot et son œil soupçonneux, les parents d'élèves en la personne d'un président style *beauf* et puis *Eux*, blancs et jaunes, immondes, tout proches, pouvant peut-être glisser d'un corps à l'autre, la pénétrant en même temps que ce jeune mâle, se répandant dans sa chair dont ils ruineraient aussitôt la fermeté épanouie.

— Je t'aime, chuchotait Loïc, et ces trois mots lui suffisaient à tout accepter, à tout souhaiter. Même de le débarrasser de cette lèpre grouillante qui le grignotait petit à petit.

Elle assimila son éjaculation à l'invasion des autres et jamais son orgasme ne fut aussi grand. Il dut l'embrasser à pleine bouche pour étouffer son long cri plaintif qu'on pouvait entendre dans l'immeuble entier.

— Viens, dit-elle lorsqu'elle dénoua ses jambes, viens là-bas.

Elle le prit par la main comme un petit garçon impressionné, le força à s'asseoir puis à s'allonger, le caressa d'une main tandis que de l'autre elle défaisait la ceinture, pour mieux l'éplucher de son jean.

— Ils sont là ?

Elle posa sa main sur le sparadrap puis son oreille, sa joue, et perçut cette vie mystérieuse, une sorte de fermentation continue. Elle les imaginait cent milles en train de dévorer son amour.

— Que puis-je faire ?

— Rien, murmura-t-il. Que déjà tu sois sans dégoût est pour moi un merveilleux cadeau ; c'est la première fois depuis si longtemps.

— Si longtemps ?

— Tu ne peux savoir.

— Et si je veux voir ?

— Non... Ne va pas au-delà d'une certaine limite, ce serait de la compassion, tu devrais prendre sur toi alors que jusqu'à présent tu es naturelle.

— Je suis prête à tout partager, dit-elle.

Il se redressa sur ses coudes. Étaient-ce les attouchements, la joue et les cheveux sur sa cuisse, mais à nouveau il se tendait et à nouveau elle était confondue, émerveillée par tant de puissance sexuelle.

— Ne me tente pas, dit-il d'une voix étrange, c'est déjà si difficile...

- Qu'est-ce qui est difficile ?
- D'aimer et de devoir abandonner des projets primitifs.
- Dont j'étais partie prenante sans le savoir ?
- En quelque sorte.
- La victime peut-être ?
- Aimons-nous.

Elle s'allongea sur lui et l'emprisonna entre ses cuisses, oubliant ses sous-vêtements distendus ou déchirés. L'amour hygiénique qu'elle avait connu jusqu'à présent n'était rien à côté de son harcèlement actuel. Elle le saisissait avec son sexe, le dévorait avec frénésie, comme si elle n'avait déjà connu le plaisir quelques instants plus tôt. Il fermait les yeux, renversait sa tête et elle avait envie de mordre dans la veine bleutée qui irritait son cou de fille. Elle se sentait mâle et vampire, insatiable.

Ils s'endormirent ainsi, elle allongée sur lui avec, contre sa cuisse, le grouillement perpétuel de cette constante érosion des chairs. Il ne l'effrayait plus, il était sien désormais, et si Loïc portait une croix horrible, elle voulait la porter avec lui.

Lorsqu'il se leva, elle l'accompagna dans la salle de bains, se retenant pour ne pas le toucher, le caresser, le palper, de crainte de le lasser.

— Ta sœur aussi est atteinte ?

Il sourit ;

— Un jour tu comprendras que ce n'est pas un mal.

— Une malédiction ?

— Non plus.

Elle haussa les épaules avec insouciance :

— Ça ne fait rien, j'attendrai.

— Il est possible que ma sœur cherche à savoir si tu étais à Toulouse voici dix ans... Ne lui réponds pas. Invente n'importe quoi.

— C'était donc vrai ?

— Garde-toi de répondre par l'affirmative, tu serais en danger de mort. N'oublie pas.

— Promis, fit-elle avec un rire désinvolte. N'oublie pas que demain nous avons cours ensemble.

CHAPITRE VII

En entrant dans la maison isolée qu'ils occupaient à l'extérieur de la petite ville, Loïc trouva « sa mère » dans le living, devant la télévision allumée, mais il savait qu'elle ne regardait pas l'émission. C'était une très jolie femme de trente-cinq ans environ, blonde, mince, très élégante, très raffinée dans son apparence.

— Il n'est pas là ?

— Ton père, fit-elle sèchement. C'est tout de même facile, non ? Il se repose dans la chambre du haut.

— Ça a marché ?

— Aussi bien que possible, mais ce n'était pas un matériel de bonne qualité. Un organisme délabré par l'alcool, des muscles atrophiés, en pleine dégénérescence, mais il a gagné un sursis de quelques mois, en attendant de trouver mieux... Une bonne idée que de conserver ce qu'il fallait dans le bassin. D'ici quelques jours il ne restera plus rien du fournisseur.

— Et Muriel ?

— Elle est dans la buanderie à se nettoyer... Elle voulait prendre aussi de cette matière, mais comme nous lui avons dit que ce serait dangereux en cas d'examen approfondi... À tout moment il peut y avoir contrôle médical et vous y avez trop échappé depuis deux ans pour ne pas rester sur vos gardes.

Cette fonction de « mère » pour la galerie, pour accréditer l'idée d'une famille ordinaire et unie, finissait par donner à Claire une autorité curieuse alors qu'ils étaient égaux sur tous les points. La différence d'âge n'était qu'une apparence commode.

— Bien, maman, à tes ordres, maman, fit-il avec une ironie qui la rendit songeuse.

Il descendit à la buanderie. Muriel achevait de racler ses jambes infectées et secouait la spatule directement au-dessus du bassin. Il alla près du bac pour voir.

Quel humain déplorable gisait là, en partie amputé de sa chair et déjà recouvert par une masse épaisse d'asticots blancs et jaunes qui montait de ses membres inférieurs comme un survêtement cotonneux, douillet. Ils dégageaient une chaleur assez élevée et une odeur très subtile d'éther. Ils utilisaient un dérivé de chloroforme pour anesthésier les centres nerveux et les humains non préparés se

laissaient dévorer vivants sans éprouver la moindre souffrance. Du moins souffrance physique, car leur cerveau, dans certains cas, enregistrerait l'effroyable certitude que le corps disparaissait irrémédiablement, et la victime pouvait avoir conscience de ce monstrueux repas.

Le pochard avait les yeux grands ouverts, mais encore noyés d'alcool. Il allait mourir, disparaître à jamais sans qu'il en reste trace et sans qu'il s'en soit rendu compte. Jusqu'au bout il serait un gisant dans son ivresse avant de basculer d'un coup dans le néant absolu.

Piètre recrue, vraiment pensait Loïc. Il fallait que Louis ait le plus grand besoin de ce corps pour avoir ramené cette épave chez eux. Il n'en aurait voulu pour rien au monde, même si on l'avait assuré que cette chair-là se perpétuerait des années ou des siècles.

L'enveloppe mortelle avait dépassé le pelvis et le sexe n'était peut-être plus qu'un vague regret dans les cellules grises de l'inconnu.

— C'est pas un cadeau, dit Muriel qui adoptait assez vite le langage branché du jour ou du lieu... Tu vas l'amener bientôt, ton joli prof, que j'en finisse enfin avec cette corvée ?

— Je ne pense pas qu'elle fasse l'affaire.

— Et pourquoi, s'il te plaît ?

— Parce qu'elle souffre d'une maladie inconnue très certainement. Par coquetterie elle le cache, mais elle doit avoir une insuffisance rénale.

— Tu devrais consulter son dossier médical. Il doit bien exister quelque part. Demande-lui un double de ses clés et va fouiller chez elle... D'ailleurs, il faudrait que j'y aille moi aussi.

— Et pourquoi donc ?

— Pour savoir d'où elle vient... Nous nous sommes déjà rencontrés et je crains qu'elle ne s'en souvienne et ne nous dénonce. Elle sera mauvaise si tu la laisses tomber.

— Pour l'instant, je n'en ai pas l'intention.

— Mais puisqu'elle a une maladie incurable ?

Il préféra ne pas répondre. Le pochard eut un frémissement de la tête et Loïc eut l'impression qu'il le fixait. Il se pencha. Quelle catastrophe, ces yeux rouges striés de jaune, pourris par l'alcool ! Bientôt, ils seraient attaqués eux aussi. Tout cela disparaîtrait et ce ne serait pas une bien grande perte.

— Tu es amoureux, n'est-ce pas ?

Il haussa les épaules :

— Ce serait bien la première fois.

— Oh, ça peut très bien arriver. Depuis si longtemps nous avons fini par nous corrompre, par adopter leur comportement, leur psychisme, leurs réactions physiques et mentales. Nous en sommes même arrivés à faire l'amour ensemble... Ce qui n'était pas prévu et scandaliserait

certains. Comme si sur Terre deux automobiles avaient des rapports sexuels. Tu vois une Peugeot s'envoyer une Renault par exemple ?

Il trouvait la comparaison peu adaptée, mais c'était quand même un peu ça.

— Tu es amoureux.

— Je ne fais que suivre mes pulsions d'être humain puisque c'est ce que je suis pour l'instant.

— Cela va plus loin chez toi. En tout cas, malade ou pas, cette fille doit disparaître, si jamais elle nous a déjà rencontrés dans le temps. Il n'est pas question de laisser en vie un témoin aussi dangereux.

Dans le bassin, le pochard paraissait soudain vouloir se relever alors qu'il n'avait plus de jambes, plus de bassin. Les « asticots », comme disaient les humains, avaient tout dévoré, y compris les gros os des cuisses. Et ce tronçon d'homme qui persistait à vouloir fuir ses dévoreurs...

— Je suis en train de réparer tes sottises, dit-il. M^{me} Charcot pose des questions au sujet de ses découvertes ; elle fait des recoupements.

— If n'y a qu'à la faire disparaître.

— Ce serait trop flagrant.

— Il nous faut quitter cette ville alors.

— Tout recommencer... C'était plus facile jadis sans ces organisations administratives et sociales. Désormais on a un numéro auquel on échappe difficilement. Je ne sais pas si nous pourrions encore résister longtemps aux progrès des Terriens.

Le pochard clignait des paupières comme pour lancer un S.O.S. épouvanté, mais Loïc quitta la buanderie.

CHAPITRE VIII

Parfois, les préoccupations immédiates de ses collègues emplissaient Lisa Monteil d'ébahissement tant elles lui semblaient ordinaires, voire vulgaires. S'ils ne parlaient pas cuisine, restaurants et vins, et surtout des élèves, ils commentaient longuement les faits divers locaux avec une obstination qu'elle trouvait exagérée, peut-être parce qu'elle n'était pas du pays. Elle leur reprochait de ne jamais faire allusion à certains plaisirs plus recherchés, comme le cinéma, la lecture, les arts.

Ce matin-là, il n'était question que d'un certain Horace Point, célébrité locale brusquement disparue depuis l'avant-veille. Il avait quitté un certain bar discret de la ville assez tard et depuis nul ne l'avait revu.

— Il paraît qu'il était complètement paf, disait l'un.

— D'habitude il va coucher chez Benoît avec une pute qui le déshabille, le borde et roupille à côté de lui, car il est rarement capable de... vous me comprenez.

M^{me} Charcot pinçait ses lèvres vernissées et regardait comme pour la prendre à témoin.

— On l'a vu avec un couple, une jolie femme blonde à laquelle il aurait fait du plat.

— On dit n'importe quoi.

— Ça fait quand même du bruit. La famille la plus connue du pays.

— L'ex-plus riche aussi.

Lisa n'attendait que la sonnerie du début des cours pour retrouver Loïc. Elle s'était juré de ne pas échanger plus de trois regards avec lui au cours de l'heure pour ne pas attirer l'attention, mais ses jambes la supportaient à peine et ses tempes battaient très fort.

Au début, elle fut très hésitante, mais peu à peu elle devint plus sûre d'elle et même brillante. Il la couvait d'un regard chaud qui l'exhortait en lui faisant quitter terre. Toute la classe silencieuse la buvait littéralement des yeux et des oreilles, mais elle ne s'enflammait que pour Loïc.

Ce fut si réussi que lorsque la cloche sonna il y eut quelques secondes de stupeur, puis des soupirs de regrets et soudain Loïc applaudit et les autres suivirent. Elle rougit violemment et ils sortirent, la laissant heureuse, exténuée, dans un état second.

Lorsqu'elle eut effacé le tableau et qu'elle se retourna en sentant une présence, elle la vit, elle, la sœur, Muriel Gordon, aussi blonde, aussi belle que son frère, aussi séduisante, avec, dans le regard, une sorte d'invite sensuelle.

— Je m'excuse, murmura-t-elle, et sa voix était comme une source délicieuse qui donnait envie de boire à ses lèvres. Je m'excuse, mais est-ce que Loïc vous a parlé de l'invitation ? Il est si discret, voire timide, que j'ai craint qu'il ait volontairement omis.

— Une invitation ?

— Pour son anniversaire...

— J'ignorais...

— Vous ne pouvez avoir en mémoire toutes les dates de naissance de vos élèves, fit perfidement Muriel.

Rougissante, elle remit le chiffon dans sa boîte et se frotta les mains.

— Dans le fond, c'est mieux, ce sera une surprise. Mes parents organisent une petite fête... Nous serions très heureux de vous avoir.

— C'est très aimable à vous.

La pensée de se retrouver en face de ce couple dont elle avait « débauché » le fils mineur la terrifiait à l'avance, et elle savait qu'elle ne pourrait jamais aller chez eux. Puis elle se souvint des avertissements de Loïc au sujet de sa sœur. La jeune fille prenait-elle l'initiative de cette invitation pour en savoir plus ?

— Vous savez où nous habitons ? C'est très facile... Vous avez une voiture, je crois... Venez vers huit heures, ce sera parfait. Je me réjouis à l'avance de la joie de mon frère. Il vous aime beaucoup, vous savez. En fait il vous adore.

Elle se sentit blêmir sous le regard aigu de cette fille. Un regard extraordinaire. Elle n'eût pas été surprise de voir deux rayons lumineux jaillir de ses prunelles pour la radioscopier. Parfois, mais rarement, elle avait eu la même impression avec Loïc, mais en général il la regardait avec une tendresse... indulgente. Comme s'il avait le double, le triple de son âge au lieu d'être son cadet.

— Ne nous sommes-nous pas rencontrées ailleurs il y a quelque temps, peut-être plusieurs années ?

Cette fois, et parce qu'elle était avertie, Lisa résista plus fermement à cette question insidieuse.

— En vacances, à la mer ?

— Vous croyez ? dit Lisa. Cet été j'étais en Corse.

— Peut-être dans la région niçoise ?

— Je n'y vais presque jamais.

— Ou alors à Toulouse. Vous connaissez Toulouse ?

Lisa secoua la tête et commença de sortir son prochain cours. La cloche allait sonner et cette fille devrait rejoindre ses compagnes.

— Toulouse, enfin, dans la région, le collège Saint-Exupéry ?

— Non, vraiment.

— Il se trouve que j'ai la mémoire des visages et le vôtre ne m'est pas inconnu.

— Je suis allée à Toulouse pour quelques jours seulement. Vous y étiez vous-même ?

— Il y a quelque temps.

Coincée à son tour, Muriel Gordon ne pouvait avouer qu'elle s'y trouvait dix années auparavant. Désormais c'était un point acquis pour Lisa, malgré son extravagance. Les Morgan se trouvaient dix années plus tôt à Toulouse et avaient déjà la même apparence qu'aujourd'hui, celle d'adolescents de quatorze et quinze ans d'une grande beauté. Du moins, ils avaient ces âges-là autrefois, et pour eux le temps s'était immobilisé une fois pour toutes. Elle n'essayait pas de comprendre. Elle savait qu'un jour si vraiment il l'aimait, Loïc lui dirait la vérité.

— Quelque temps.

La clocha sonna, les libérant l'une et l'autre. Lisa regarda s'éloigner Muriel en admirant sa jolie chute de reins qui faisait se pâmer tous les mâles du collège et jusqu'au plus vieux des profs.

À midi elle mangeait à la cantine, ayant cours dans l'après-midi, et M^{me} Charcot s'arrangea pour s'installer en face d'elle.

— Vous avez entendu parler du *King Club* ?

— Un bar ?

— Oui, si vous voulez... Avec des entraîneuses montantes... C'est ce bar que fréquentait Horace Point.

Lisa secoua la tête, ayant oublié la conversation de la salle des professeurs.

— Mais si, la personnalité locale qui a disparu mystérieusement.

Elle s'en moquait éperdument.

— Vous savez ce qu'on a retrouvé là-bas ? À la fermeture, quand le personnel a balayé ?

Lisa pensait à autre chose et se demandait si elle oserait jeter un coup d'œil dans le réfectoire des élèves pour y chercher Loïc.

— Les mêmes petites horreurs qu'ici...

Lisa eut l'impression que le destin la remettait en place avec une brutalité sans appel.

— Vous voyez ce que je veux dire ? Même le nom générique me paraît être un mot ignoble comme la chose... Ils grouillaient dans un coin de box, sous une banquette... C'est une amie qui me l'a affirmé... Précisément à l'endroit même où Horace Point buvait avec des inconnus.

— Qu'en a-t-on fait ?

— Le barman les a jetés dans les toilettes... Il paraît qu'il y en avait une grappe entière.

Lisa frissonna de dégoût. Pourtant Loïc était lui aussi atteint de ce mal abominable et il ne l'écœurait pas. Y avait-il dans la ville plusieurs personnes atteintes d'une épidémie inconnue ?

— Je ne devrais pas parler de ça à table.

M^{me} Charcot constata avec satisfaction que Lisa ne pouvait plus avaler un seul morceau.

— Vous savez, je pense qu'enfin la justice divine envoie son châtiment sur les débauchés. Il y a eu les pervers et maintenant ces horreurs vermiculaires.

Pour rien au monde elle n'aurait parlé d'asticots et Lisa en était presque reconnaissante.

CHAPITRE IX

C'était une vendeuse de supermarché que Muriel connaissait depuis quelques semaines et dont elle s'était fait une amie qu'elle tenait en réserve pour parer à toute urgence. Elle n'était pas vraiment exceptionnelle comme type de fille, mais elle ne manquait pas de charme. Et surtout, ce qui comptait pour Muriel, elle avait de très longues jambes comme elle les aimait, grandes, minces, exactement son type.

La première fois qu'elle l'avait rencontrée, c'était à la piscine. Elle avait lié connaissance avec elle et lui avait payé le snack. Elle la voyait de temps en temps et pensait que Sylvie Santos béait d'admiration devant elle, peut-être même plus. À la piscine elles louaient une cabine pour deux et Muriel qui, à cette époque-là, pouvait encore exhiber ses jambes (c'était six mois auparavant), avait surpris le trouble de l'autre lorsqu'elles s'étaient retrouvées nues ensemble dans cet espace clos. Et lorsqu'elle l'embrassait pour les retrouvailles ou les adieux, l'autre se montrait très câline, et même un jour leurs lèvres s'étaient frôlées une fraction de seconde.

Au supermarché on lui dit que Sylvie avait été renvoyée pour compression de personnel et qu'elle n'avait même pas droit au chômage.

— Elle a peur de devoir quitter son studio également.

Muriel partit en chasse, les narines dilatées par la perspective d'une proie palpitante et tendre, une victime qui, avant de lui donner ses muscles, lui procurerait aussi du plaisir.

Elle la chercha une partie de la soirée et la découvrit à la gare en train de fumer un joint avec des minables dans ce lieu public chauffé. Dehors, il faisait froid et humide.

Sylvie l'aperçut et courut vers elle, l'air extasié :

— Oh ! si tu savais comme je suis contente... si tu savais...

— Je suis au courant pour tout, dit Muriel. Je te cherche depuis que je suis sortie du collège.

Sylvie approchait des vingt ans et pourtant c'était elle qui subissait la loi de la plus jeune et l'écoutait sans protester.

— On va me foutre dehors.

— J'ai quelque chose pour toi.

— C'est vrai ?

— On passe chez toi faire tes valises et je t'emmène.

— J'ai des copains qui...

Pour le trio, babas attardés fondus dans un ensemble de défroques sans nom, Muriel n'eut que regard méprisant :

— Choisis. Moi c'est une piaule, le temps de te ressaisir, et peut-être du boulot.

— Bon, se résigna l'ex-vendeuse. Allons-y.

Dans sa chambre, Muriel l'aida à faire ses valises. En fait, elle la bouscula, entassa tout ce qu'elle trouvait un peu n'importe comment.

— On reverra tout ça chez moi.

— Mais tes parents ?

— Ils sont d'accord, t'inquiète pas.

Pourtant, elle attendit la nuit pour aider Sylvie à quitter discrètement le studio. L'autre croyait que c'était pour ne pas attirer l'attention du propriétaire. Elles prirent un bus et Muriel lui demanda de s'asseoir plus loin et de faire comme si elles n'étaient pas ensemble.

Comme il n'y avait personne dans la maison, celle-ci était plongée dans les ténèbres et Sylvie se serra contre son amie en frissonnant.

— Tu habites vraiment là ?

— Tu verras, c'est chouette.

Il était vrai que l'intérieur était confortable, chaleureux, accueillant. Elles grimpèrent au premier et Sylvie découvrit sa chambre avec ravissement.

— Tu veux prendre un bain ?

— Maintenant ?

— Pourquoi pas, après je te prêterai un truc à moi, douillet. Tu verras.

— Les valises ?

— Plus tard.

Muriel entra dans la salle de bains en lui criant qu'elles partageraient la même ; elle fit couler l'eau chaude et revint dans la chambre. Sylvie s'était contentée d'ôter sa moumoute.

— Tu es encore habillée, gronda Muriel en s'approchant d'un air décidé.

Sylvie, décontenancée, la laissa ôter une chemise à carreaux qu'elle portait sur un pantalon informe, puis un pull épais sous lequel ses seins étaient nus. Muriel apprécia leur candeur aiguë et les caressa d'un geste tendre.

Sylvie soupira, détourna la tête et soudain Muriel l'enlaça et lui embrassa la joue, puis l'oreille et glissa jusqu'à la bouche que l'autre avait peur de lui présenter de face.

— Tu n'aimes pas ?

— On va pas se faire traiter de gouines ?

— Qui le saura ?

— Tu m’as amenée ici pour ça ?

— Pas seulement, je tiens toujours mes promesses.

Finalement, elle se laissa embrasser et en parut satisfaite même si elle le cacha. Une petite maligne qui savait où était son intérêt, jugea froidement Muriel qui poursuivait sa conquête en brûlant les étapes, dénudait ce corps féminin, voulant être sûre qu’elle ne commettait pas d’erreur grossière.

— Tu es chouette, murmura-t-elle en entraînant l’autre devant une psyché.

Un peu honteuse, Sylvie tourna le dos, juste ce que souhaitait Muriel pour examiner les jambes avec un sens critique, sans indulgence. Peut-être un léger débordement des mollets vers l’extérieur, mais rien de grave. Elle pourrait certainement y remédier. Mais elle devrait rester allongée deux à trois jours. Et cette invitation pour le lendemain. C’était stupide. Mais impossible d’attendre... À moins que...

— Viens, je vais te laver.

— Toi, tu restes habillée ?

— Obligée, grimaça Muriel. Les mauvais jours.

— Pas de chance.

— Oh, ça ne fait rien.

Une fois plongée dans la baignoire, Sylvie ferma les yeux. Son amie la savonna à mains nues. Elle commença par les pieds, les genoux, et puis elle vint longuement insister en haut des cuisses, et l’ex-vendeuse se laissa faire. Elle poussa quand même de petits cris de souris quand elle prit son plaisir. Muriel continua de la savonner, promena sa main dans tous les replis et la caressa une seconde fois.

Épuisée, Sylvie haletait dans l’eau savonneuse et accepta le martini-gin que Muriel lui proposa. Elle en but même deux. Son amie savait qu’elle avait un penchant pour ce genre de boisson.

— Je suis morte.

Muriel l’aida à sortir de la baignoire, la sécha et lui dit qu’elle pouvait dormir un peu, car le repas se situait toujours très tard dans la maison. Sylvie repue, bordée, confiante en l’avenir, ferma les yeux et respira bientôt régulièrement.

Muriel alla dans la salle de bains, ferma la porte à clé, et commença de défaire son jean, juste le temps de recueillir au bout d’une spatule une boule grouillante blanche et jaune. Elle la plaça dans une éprouvette qu’elle boucha, et alluma un briquet dont la flamme vint lécher, juste une minute, le fond du tube en verre. Les vermicules se transformèrent en un liquide jaunâtre qu’elle cessa de chauffer. Elle en remplit une seringue et retourna dans la chambre.

Dès que la cuisse de la fille fut découverte, sans qu’elle se fût réveillée, elle fit tomber une goutte du liquide de la seringue pour

rendre la chair insensible. Puis d'un coup elle enfonça l'aiguille.

— C'est toi ? Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien, dors.

Sylvie ouvrit de grands yeux puis chavira très vite dans la léthargie habituelle. Le produit provoquait rapidement une sorte de stupeur qui permettait de voir et d'entendre, parfois aussi de comprendre, mais laissait sans force, paralysait entièrement la volonté.

— J'ai trouvé quelqu'un dit Muriel à Claire, « sa mère », qu'elle trouva dans l'escalier.

— Il n'y en a pas pour deux, par hasard ?

— Hélas non. J'étais à la limite.

CHAPITRE X

Muriel descendit au sous-sol pour jeter un coup d'œil au bassin. Elle aurait besoin de lui pour Sylvie dans les jours prochains. Horace Point avait presque totalement disparu dans la marée vermiculaire qui remplissait les deux tiers du cube en béton. Il ne restait que la tête qui surnageait, en partie réduite à l'état squelettique. On apercevait toute la denture, les couronnes plaquées or, les plombages des molaires du côté gauche, la joue ayant disparu ainsi que l'aile du nez et la peau du front. Quelques boucles blanches persistaient sur la tempe et au-dessus du trou de l'oreille. Il n'y avait plus qu'une colonie de trois ou quatre cents individus qui s'affairaient à l'intérieur pour faire disparaître le cerveau. Une partie de celui-ci coulait par l'autre narine et un œil restait en place sur le profil droit.

Elle se pencha et l'observa. Il lui semblait qu'il recelait comme une parcelle de vie, mais en fait c'étaient les asticots qui étaient en train de décoller le globe de l'orbite pour le faire tomber dans la marée jaunâtre du bassin. Mais ils étaient largement repus et pourraient attendre la livraison de Sylvie quand elle aurait prélevé sa part.

Eux appelaient les vers des Loms, et ce depuis des millénaires. Les Loms se multipliaient vite quand il y avait de la nourriture et celle-là leur convenait admirablement sans que l'on sût exactement pourquoi.

Louis, « leur père », qui avait fait de longues études sur les Loms, pensait que leur métabolisme s'était modifié depuis des générations. C'était un problème qu'on n'avait pas envisagé lorsque tout avait été décidé au départ, et ils devaient faire face à cette voracité et à cette croissance rapide. Les trois sacs de Loms que Loïc avait déversés dans le bas représentaient à l'heure actuelle au moins cinquante fois ce dépôt. Mais si on ne les nourrissait pas, ils décroîtraient assez vite et ne subsisteraient que quelques individus, des super-Loms capables d'affronter de longues périodes de disette.

Quand elle décida de partir, elle vit que l'œil allait enfin tomber et en fut satisfaite. Elle n'aimait pas le voir surnager avec cette expression d'intelligence. Il roula le long de la joue, suivi de filaments comme une comète sauvage, et disparut dans la marée épaisse.

Elle pénétra dans la chambre de Loïc sans prendre de précautions particulières. Il devait se trouver avec cette fille en train de lui faire l'amour. Des quatre, c'était lui le plus humanisé, le plus à l'aise dans

cette apparence terrienne, lui qui prenait un plaisir presque pur à faire l'amour. Pour elle, c'était plus subtil. Par exemple, elle avait énormément joui en caressant Sylvie, mais surtout mentalement, et principalement à la pensée que cette fille était sa proie et qu'elle ne lui échapperait plus. C'était bien autre chose qu'une satisfaction physique. De même, quand elle avait copulé avec « son frère », quelquefois c'était en pensant à l'indignation vertueuse des voisins, de ses compagnes de classe s'ils avaient surgi à ce moment-là. Toujours une grande jubilation mentale qui atteignait des sommets inouïs.

Elle chercha négligemment d'abord, sachant où il rangeait ses souvenirs, enfin ceux auxquels il tenait le plus. Bien entendu, dans leur condition de survie, il leur était impossible de trop entasser sinon ils auraient été paralysés par des centaines, voire des milliers de tonnes d'objets familiers, photos et autres. En mille ans, ils avaient dû sacrifier sans pitié une foule de choses, toujours trancher dans le vif au fur et à mesure que leur psychisme se rapprochait de celui des humains. Et de plus en plus la mélancolie, la souffrance intervenaient dans ce tri douloureux. Ils avaient de plus en plus de mal à quitter certains endroits, à fuir sous d'autres cieux, à reconstituer une cellule familiale, indépendamment des impératifs administratifs. Ils s'imprégnaient trop de sensibilité terrienne et, un jour, ils oublieraient même ce qu'ils faisaient en un tel lieu.

En attendant, elle ne trouvait pas ce qu'elle était venue chercher dans la chambre de Loïc, simplement une photo de classe vieille de dix ans, prise au collège Saint-Exupéry dans les environs de Toulouse.

Bien que sa mémoire fût parfaite, agencée pour stocker des milliards de données, elle n'était pas sûre que Lisa Monteil figurât dans le groupe des filles et des garçons entourant leur professeur principal. Mais elle estimait qu'il y avait de grandes chances pour que ce fût exact.

Furieuse, elle quitta la chambre pour se rendre dans celle de Sylvie. Celle-ci ouvrit les yeux et la regarda avec frayeur.

— Ne t'inquiète pas, lui sourit Muriel. Tu es bien au chaud, tu te reposes, profite-en. Ce n'est pas encore l'heure du repas en famille.

Sylvie ferma les yeux, ignorant que pour elle il n'y aurait jamais plus de repas.

CHAPITRE XI

C'était à qui raconterait la nouvelle la plus récente, la plus nauséabonde au sujet des asticots que l'on aurait trouvés en différents endroits de la cité. Non seulement dans le bar du *King Club*, mais aussi dans des autobus urbains, des magasins et des supermarchés. Un contrôle sanitaire avait même fait scandale dans le centre commercial le plus luxueux. On avait saisi dans les vitrines de la boucherie quantité de viandes découpées envahies par ces gros vers blancs et jaunes.

— L'hygiène est sur les dents et le maire a créé un conseil de crise pour lutter contre cette invasion.

— L'été a été chaud et en même temps humide. Un temps favorable pour les grosses mouches vertes qui pondent leurs œufs sur la nourriture.

Lisa écoutait avec un sentiment partagé, songeant à Loïc, mais se demandant si l'épidémie n'allait pas être découverte au grand jour. Combien de malheureux seraient dénombrés avec d'énormes plaies grouillantes de ces petites saletés ?

— Les a-t-on analysés ?

— Pour quoi faire ? Ce sont des asticots. Peut-être plus gros que la normale. On les ramasse dans des containers spéciaux qu'on va ensuite déverser dans l'incinérateur des ordures. Il ne s'agit pas de perdre du temps.

— On n'a toujours pas retrouvé Horace Point ?

— Non, c'est bizarre. Il disparaît et on retrouve des asticots partout.

— Il est pourri à l'os, ricana quelqu'un. Quarante ans de bamboches crapuleuses, ça n'arrange pas un homme.

Lisa aurait voulu fuir ces conversations déplaisantes, mais elle était comme fascinée, plongée dans une horreur latente proche d'une certaine volupté. Lorsque M^{me} Charcot lui prit le coude dans sa petite main grassouillette, elle sursauta.

— Comme vous êtes nerveuse, mon petit... Je voulais vous demander quelque chose. Vous n'avez rien remarqué du côté de Loïc Gordon ?

La jeune femme essaya de conserver un air indifférent sous le regard scrutateur :

— Remarqué quoi ?

— Eh bien, je vais vous dire le fond de ma pensée, mon hypothèse. Ce garçon et sa sœur sont étranges. En fait, on ne sait d'où ils viennent. J'ai vérifié au secrétariat : les parents prétendent avoir travaillé en Iran. Ils seraient rentrés depuis deux ans. Bien entendu, ils prétendent qu'ils ont laissé là-bas tous les documents concernant la vie scolaire de leurs enfants...

— N'est-ce pas plausible ?

— Vous savez ce qui se passe en Iran ? On forme des fanatiques, là-bas. Qui vous dit que ces deux-là ne sont pas chez nous pour déstabiliser notre société ?

— Avec des asticots ? fit Lisa avec un petit rire.

M^{me} Charcot lâcha son coude et lui jeta un regard courroucé :

— Tout est possible avec des fanatiques !

— Ils auraient choisi Paris ou une grande ville. Pas ce trou.

— Justement si. Parce qu'ici tout se sait très vite. Dans Paris on n'aurait pas rapidement établi une relation entre plusieurs apparitions de ces bestioles répugnantes.

— Pourquoi accuser les Gordon ?

— Parce que je suis sûre que, par deux fois, elle, Muriel, se trouvait présente là où précisément on a trouvé ces horreurs. Et présente dans un rayon de quelques mètres seulement. J'envisage de la faire fouiller.

— Vous n'en avez pas le droit, fit-elle véhémence.

La grosse dame s'écarta d'elle comme d'un nid de vipères :

— Comment osez-vous me dire de telles choses ?... On peut fouiller une élève dans l'intérêt des autres... En cas de drogue, ou de possession de matières dangereuses. Je suis sûre qu'elle a les poches remplies de sacs spéciaux avec ces choses-là dedans... Et son frère également. Je vois que vous êtes hostile à toute mesure de prévention salubre, mais je vais trouver des alliés chez les autres professeurs. Nous réunirons le conseil de discipline, nous prendrons des mesures prophylactiques...

Elle s'énervait, gesticulait, parlait fort, et autour de leur couple les conversations mouraient et on faisait cercle, on écoutait vociférer la professeure de français. Lisa préféra se retirer, quitter la salle et se rendre dans sa classe bien qu'il ne fût pas l'heure des cours.

Effondrée à son bureau, elle mit son visage entre ses mains pour essayer de clarifier ses émotions et d'en tirer une idée sereine.

— Tu es malade ?

La voix douce, rassurante de Loïc. Une voix pleine de sagesse, d'expérience, pas une voix de garçon de quinze ans, mais celle d'un sage antique.

— Non, dit-elle. Si on nous voit, si la Charcot nous voit ensemble, elle va déclencher un esclandre.

— Comment ça ?

En quelques mots elle fournit un résumé de ce qui s'était passé dans la salle des professeurs.

— Il faut que tu quittes le collège et que ta sœur en fasse autant. Je la connais, cette Charcot, elle risque d'effrayer tout le monde avec ses histoires et de parvenir à ses fins.

— Ce serait un aveu, dit-il. Nous devons attendre, essayer de nous en tirer autrement.

— Mais elle veut vous faire fouiller.

— Elle nous fera vider nos poches et alors ?

— Elle peut alerter la police pour une fouille plus approfondie.

Il secoua la tête :

— Pas tout de suite, ne t'inquiète donc pas.

— Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

Tranquillement, il effleura sa bouche d'un baiser et se dirigea vers la porte, juste comme M^{me} Charcot repoussait celle-ci avec une colère rentrée et apostrophait Lisa sans l'avoir vu :

— Je ne puis admettre d'une jeune collègue de me faire traiter de la sorte, commença-t-elle d'un ton véhément avant d'apercevoir Loïc Gordon en vision marginale.

— Ah, fit-elle avec un hoquet d'aversion, comme si le diable en personne lui faisait les cornes.

— J'aime que l'on frappe quand on entre dans ma classe, dit Lisa très pâle, et si vous voulez m'imposer du respect et de la considération, vous devriez commencer par cette marque de politesse élémentaire.

M^{me} Charcot la regarda, puis se tourna vers Loïc :

— Que faites-vous là ?

— C'est moi qui l'ai convoqué, dit Lisa, pour lui exposer ce que vous comptiez faire.

— Vous !... C'est de la trahison de classe... professionnelle...

Loïc penchait la tête avec une gracieuse sollicitude, le regard noyé de bonne volonté :

— Si vous le voulez, madame, j'ôte mes vêtements ici pour que vous les fouilliez, ou à l'infirmerie, comme il vous conviendra. Je n'ai rien à cacher et je ne suis pas un terroriste iranien. Pas plus ma sœur que moi. Nous sommes à votre entière disposition, mais peut-être conviendrait-il de faire venir nos parents et l'avocat de notre famille. À tout hasard, pour que nos droits soient préservés...

Jusqu'au mot d'avocat, M^{me} Charcot resta vibrante d'indignation contenue, une sorte de pile sous tension, dont Lisa percevait les bourdonnements d'impatience. Et puis d'un coup elle se pétrifia et commença à se désagréger lentement tandis, que la crainte l'envahissait.

— Il ne s'agit... À vrai dire, vous n'étiez pas seul en cause,

M^{lle} Monteil a dû mal comprendre... Nous envisageons de demander à tous les élèves de collaborer étroitement à la bonne santé physique et morale de cet établissement. Pas autre chose... Vous montez sur vos grands chevaux jeune homme, avec vos parents et votre avocat...

Elle roula de ses épaules dodues et sortit en claquant les talons. Loïc fit le signe de la victoire et Lisa lui répondit avec un peu d'appréhension.

Il revint vers elle :

— Un sursis... Mais il faudra que je rompe avec tout ça, y compris avec ceux que j'appelle ma famille.

— Mais, fit-elle interloquée, pourquoi une telle brutalité ?

— Parce que je t'aime, fit-il simplement.

CHAPITRE XII

Dans l'interclasse, elle rechercha la fiche de Loïc et, comme elle l'avait pensé, sa date de naissance était beaucoup plus lointaine que celle annoncée par sa sœur. En fait elle se situait en juillet, le 17. Donc Muriel avait menti pour l'attirer dans leur maison. Elle n'en avait pas encore parlé à Loïc, mais elle ne comptait pas se rendre là-bas, en dehors de la ville.

Elle faillit ne pas manger à la cantine puisqu'elle n'avait pas cours l'après-midi, mais elle estima que M^{me} Charcot prendrait cela pour de la faiblesse.

Dès qu'elle entra, elle comprit que la grosse dame avait fait son sale travail ; les regards se détournèrent et personne ne lui désigna une place libre. Elle alla s'installer à la table des surveillants et du personnel administratif. Un barbu qui payait ses études de psycho par un pionicat(ii) nonchalant lui tendit les hors-d'œuvre :

— Vous avez contré l'Exploratrice ? La veuve Charcot autrement dit ? Ils vous en veulent tous d'avoir pris la défense des élèves et surtout des droits de l'homme en quelque sorte.

— La salope voulait plonger ses mains dans la poche de Gordon, dit une surveillante au visage taché de son. C'est une refoulée depuis que son mari est mort voici vingt ans.

— De toute façon, vous allez en voir, fit un autre pion d'un air ravi. La Charcot ira jusqu'au bout.

Lorsqu'elle rejoignit sa voiture dans le parking du collège, elle vit surgir Muriel Gordon de derrière un autre véhicule où elle devait se cacher :

— Vous m'emmenez, mademoiselle ?

Elle remarqua que la fille avait du mal à se déplacer, ses jambes paraissant incapables de supporter son torse. Elle faillit la prendre en pitié.

— Jusqu'à l'arrêt de votre bus, mais pas plus loin. Je suis pressée, en retard pour un rendez-vous.

— Avec mon frère ?

Ayant ouvert les portières, Lisa démarra dès que l'autre fut installée, les dents serrées. Pour Loïc, elle était prête à se montrer courtoise, mais pas plus.

— N'oubliez pas ce soir, la petite fête. Vous ne lui en avez pas

parlé, j'espère ?

— Non, puisque son anniversaire est en juillet.

Muriel ne parut pas s'en formaliser :

— Je sais bien, mais on s'amuse à le fêter n'importe quand.

— De toute façon, je ne viendrai pas.

— Mais pourquoi donc ?

— Je n'ai pas d'explications à vous fournir.

L'autre retroussa ses lèvres sur des dents éclatantes. Elle avait la bouche de son frère, pensa Lisa un peu troublée, et elle imagina brièvement que cette gosse pouvait elle aussi l'inciter à oublier sa dignité de prof.

— Vous avez peur de mes parents ? De ce qu'ils pourraient vous reprocher ? Ils sont très libéraux, vous savez.

— Je n'ai rien à me reprocher.

— Si, mon frère. Il a quinze ans à peine.

— Et je peux finir dans la honte et en prison, je sais. Voici votre arrêt de bus.

— Vous ne pouvez pas me reconduire chez moi ? fit soudain la jeune fille d'un ton bizarre, perdant son air moqueur et paraissant très mal en point.

— Je vous ai dit...

— Je suis très mal et j'ai peur de m'évanouir dans le bus.

Soudain Lisa se souvint qu'on avait aussi trouvé des groupes vermiculaires dans les bus et que cette fille pouvait être atteinte du même mal que son frère.

— D'accord, je vais faire le détour.

« C'était certainement de la comédie, pensa-t-elle ensuite. Elle m'attire dans un piège. Lequel, je l'ignore, mais il suffit que je ne pénètre pas dans cette maison, je suppose. Je ne veux pas découvrir leur secret, Loïc m'en informera quand il le jugera bon. »

Elle roulait assez vite, nerveusement, en surveillant sa passagère, mais celle-ci paraissait très faible et fermait les yeux.

— Vous devrez m'indiquer la direction, dit-elle.

— C'est vers le nord-est, vous prenez le grand boulevard aux platanes et vous tournerez à gauche au deuxième feu rouge. Vous ne pouvez pas vous tromper.

Depuis la nuit il ne pleuvait plus, mais la chaussée restait grasse et glissante.

— Vous n'avez pas cours ?

— Éducation physique. Nous sommes dispensés.

— Loïc aussi ?

— Vous l'ignoriez ? s'étonna Muriel. Nous avons grandi trop vite, paraît-il, et notre médecin de famille estime que nous devons attendre l'année prochaine pour faire du sport...

C'était étrange. Bien que maigre, Loïc paraissait en pleine forme, et elle revoyait les muscles fins et longs de son corps, ceux du ventre très dur quand elle posait sa tête dessus. Cette évocation la fit rougir et elle regarda Muriel comme si cette dernière avait pu surprendre ses pensées les plus intimes.

— Loïc est en cours ?

— Non, chez nous. M. Ponel est absent.

Lisa l'ignorait et le fait que le garçon fût là-bas, dans cette banlieue lointaine, la rassura. Elle le verrait peut-être.

— Vous comptiez vraiment préparer une fête ?

— Oui, mais puisque vous ne venez pas...

— Vous n'avez pas l'air en état d'organiser quoi que ce soit et, à votre place, je me mettrais au lit.

— C'est ce que je vais faire. Vous pouvez prendre cette direction et tourner ensuite plus loin. C'est une grande maison dans un parc. De loin, on dirait un manoir anglais, vous verrez. Il y a comme deux petites tours rondes,

L'endroit à la tombée de la nuit l'aurait certainement impressionnée, mais un rayon de soleil filtrait entre des nuages blancs et elle trouva la construction assez anodine.

— Entrez dans le parc jusqu'au perron et klaxonnez... Je suis certaine que Loïc viendra et m'aidera à monter dans ma chambre.

Le cœur battant à cette perspective, elle roula sur les graviers de l'allée. Il lui semblait que le parc n'était pas très bien entretenu, mais c'était un détail.

— J'ignore ce que font vos parents.

— Ils préparent un livre sur l'Iran...

Elle klaxonna, mais personne ne vint.

— Ça ne fait rien, merci pour tout, dit Muriel en sortant avec lenteur de la petite voiture.

Mais la voyant tituber sur les marches du perron, Lisa se précipita pour l'aider.

CHAPITRE XIII

Souriante, Muriel se tourna vers Lisa qui était solidement attachée sur une chaise dans la chambre où Sylvie se trouvait plongée dans une torpeur éveillée.

— Ne m'en veuillez pas, c'est vital pour moi. Je ne vous ferai pas de mal pour l'instant, car je pense que Loïc se réservait votre personne. Depuis des années, il ne se régénère qu'avec des corps féminins pour préserver son côté équivoque d'éphèbe, et je me demande si, à force de cultiver ce caprice, il n'éprouve pas des pulsions homosexuelles. Mais c'est son affaire. Je lui reproche surtout d'avoir été trop attiré par les caractères humains, de s'être trop identifié à vous tous. Il en a perdu sa lucidité originelle.

Elle s'approcha du lit où gisait la jeune vendeuse et découvrit sa nudité. Lisa, malgré la terreur abjecte qu'elle éprouvait, regardait cette scène avec curiosité. Muriel l'avait admirablement jouée avec son air maladif, et une fois dans la maison, elle l'avait réduite à sa merci avec une force irrésistible.

La sœur de Loïc étendit sur le parquet de la chambre une grande toile cirée après avoir repoussé des fauteuils et un tapis. Puis sans paraître peiner, elle souleva le corps nu de la fille inconnue et le déposa sur la toile.

— Elle se nomme Sylvie Santos. Je ne pense pas qu'on se préoccupe de sa disparition avant longtemps.

Elle commença de se dénuder par le haut et Muriel ferma les yeux quand deux seins ronds et apparemment très fermes, avec une pointe rose turgescente, furent découverts. Ils étaient si beaux qu'on ne voyait plus qu'eux et qu'ils parvenaient à faire oublier l'étrangeté de cette scène.

— Ils vous choquent, madame la prof, ou aimeriez-vous les caresser, peut-être les sucer ?

Sylvie aurait bien aimé le faire et peut-être même maintenant.

Elle déboutonna son jean de garçon et le baissa pour laisser apparaître son slip transparent. Mais ensuite, Lisa ne put supporter le spectacle de ces cuisses rongées à l'os, de ces lambeaux de chair desséchés, sans trace de suintement sanguin ou sanieux.

Dans les crevasses s'agitait une masse d'un blanc jaunâtre immonde et cela depuis l'aine jusqu'aux pieds.

— Je ne pouvais plus mettre de pansement... Je fixais des élastiques en bas simplement pour les empêcher de tomber. Vous savez ce que c'est ? Vous appelez ça des asticots. Je trouve ce nom déplaisant, répugnant. Ce sont des Loms. Je ne peux pas vous dire qui ils sont exactement, mais vous allez être surprise. Je ne les hais pas et pourtant ils me dévorent sans arrêt. Ils nous dévorent tous.

Elle était nue et Lisa pensa à une sculpture surréaliste avec ce tronc magnifique de fille jeune, mais déjà épanouie. Désirable avec l'attache délicate des bras, la touffe blonde des aisselles, l'ingénuité des seins pourtant arrogants, le ventre encore délicieusement rond où le nombril offrait une oasis ouatinée, avant le sexe en triangle d'un blond cendré. Mais au-delà c'était l'horreur de la décomposition *post mortem*, le macabre, l'insoutenable, les ondulations grasses des, comment avait-elle appelé ces vers ? Des Loms ?

— Je pourrais tenter un nécrophile, non ? Il étreindrait un cadavre et une fille bien vivante en même temps, de quoi séduire plus d'un de vos détraqués sexuels. Peut-être que j'aurais un succès fou dans vos bordels, et que je gagnerais une fortune. Désolée, mais je vais racler toute cette population de Loms dans la salle de bains, c'est plus facile. Vous pourrez quand même m'apercevoir.

Elle procédait avec une maîtrise très affirmée, vieille de combien d'années ? Elle recueillait les Loms debout dans la baignoire, les déposait dans des sacs en plastique qu'elle refermait ensuite avec soin.

Lisa sentit monter la nausée de façon irrémédiable. Elle n'aurait jamais dû manger ces pommes de terre rissolées trop grasses à midi.

Dans un hoquet assourdi par son bâillon elle essaya de vomir, mais ne put expulser cette abondante matière aigre qui remontait de son estomac en jets spasmodiques.

— Que vous arrive-t-il ? Oh ! je comprends...

Muriel abandonna la baignoire pour courir vers elle.

Elle lui arracha le bâillon et lui présenta une serviette de toilette dans laquelle Lisa restitua son déjeuner et son petit déjeuner, avec des spasmes douloureux comme si son estomac se retournait totalement et envahissait son tube digestif, sa bouche et même sa trachée-artère.

— Vous êtes d'une nature sensible, remarqua Muriel. Je suis désolée de vous avoir entraînée ici, mais je ne pouvais laisser en liberté un témoin qui nous avait connus jadis, à Toulouse. Ça doit faire une dizaine d'années, non ?

Lisa hurla, car une grappe d'asticots énormes venait de tomber sur ses genoux découverts.

CHAPITRE XIV

À l'interclasse de l'après-midi, Loïc fut convoqué dans le bureau du principal. S'y trouvaient plusieurs personnes, dont M^{me} Charcot et le conseiller d'études. Il les frappa tous par son air tranquille et son sourire amical comme si vraiment il avait pour eux de l'affection. Certains en furent ébranlés comme le principal, mais M^{me} Charcot y vit le signe indéniable d'une tentative de séduction s'adressant aux hommes. Comme sa sœur, ce garçon dissimulait mal des tendances homosexuelles, estima-t-elle, mais elle préféra ne pas en parler pour le moment.

Le principal expliqua que, dans un but d'assainissement général, et étant donné la prolifération des drogues douces et dures ainsi que de certains trafics, tous les élèves étaient priés de venir vider leurs poches devant le conseil de discipline.

— Tous les élèves ? fit Loïc avec gentillesse. Pourtant je n'ai pas vu de file devant votre porte.

Néanmoins, il retourna les poches de son blouson et celles de son jean. Elles ne contenaient qu'un peu de monnaie, des tickets d'autobus et un trousseau de clés.

— Celui de votre domicile, je suppose ?

— Oui, monsieur.

Ils ne pouvaient en exiger davantage et le laissèrent repartir. Le cercle se refermait lentement et en sortant du collège, il acheta le journal. On commençait à parler de cette invasion vermiculaire dans le quotidien local, mais sans trop chercher à effrayer les gens. Par contre, un quotidien de Paris arborait un titre sans nuance : « Invasion d'asticots géants à P... »

Il le consulta assis dans le fond d'un bar devant un jus de fruits. On avait découvert une dizaine d'amas de Loms dans toute la ville, certains gros comme une noisette, mais d'autres énormes, de la taille d'un melon. Les services d'hygiène s'étaient empressés de nettoyer ces indésirables et de les brûler dans l'incinérateur communal.

Une chance, soupira-t-il, qu'aucun de ces Loms n'ait été examiné en laboratoire. On se serait assez vite rendu compte qu'il ne s'agissait pas de larves de mouches à viande, mais d'une race inconnue d'animaux.

Il attendit la tombée de la nuit pour se rendre chez Lisa. Il ne voulait pas la compromettre et il pénétra dans son immeuble

discrètement, grimpa l'escalier dans l'obscurité et sonna à sa porte.

Se rendant compte qu'elle n'était pas chez elle, il hésita, mais décida de rentrer chez lui. Il pourrait toujours lui téléphoner d'une cabine sur le parcours, quitte à revenir sur ses pas si elle était rentrée.

Au moment où il sortait de l'immeuble, une voiture qui stationnait perpendiculairement au trottoir alluma soudain ses phares, l'éblouissant entièrement. Il essaya de masquer son visage, mais avec un temps de retard et quand il se fut mis dans l'ombre il se retourna. La voiture s'éloignait, une Citroën café au lait qu'il reconnut comme appartenant à M^{me} Charcot.

Furieux, il songea aux conséquences d'avoir été surpris sortant de l'immeuble de Lisa. Cette femme opiniâtre, animée par ses motivations d'un puritanisme douteux, avait désormais la preuve qu'ils se rencontraient en dehors du collège. Ce n'était pas un crime, mais dans ce milieu assez étroit d'enseignants on conclurait vite aux relations coupables entre professeur et élève mineur.

Dans sa longue existence parmi les humains, il avait acquis une certaine expérience, et même si parfois il éprouvait les mêmes émotions profondes et en arrivait à penser comme eux, Il connaissait mille ruses pour se tirer d'un aussi mauvais pas.

Dans une cabine il trouva un annuaire intact et dans ce dernier l'adresse de M^{me} Charcot. Elle n'habitait pas très loin et il y fut en deux minutes. C'était une résidence de standing proche de la poste avec un parking dans la cour. La CX ne s'y trouvait pas et il profita de ce qu'un couple sortait pour franchir le seuil de la porte vitrée, puis il trouva l'étage sur un tableau d'acajou où les noms figuraient en lettres de cuivre et emprunta l'escalier.

Il sonna longuement, attendit puis s'assit au sol contre la porte.

Un jeune garçon sortit de l'ascenseur et lui jeta un regard surpris. Il dut alerter sa mère, car celle-ci entrebâilla sa porte et l'examina à l'abri d'une double chaîne de sécurité, puis ce fut un quadragénaire avec attaché-case qui le surprit et se retourna en s'éloignant dans le couloir. Il finit par revenir sur ses pas.

— Vous êtes de l'immeuble ?

— Non, m'sieur... J'attends M^{me} Charcot. Elle m'a dit de venir quand il ferait nuit et qu'elle serait là, mais ça répond pas là-dedans.

Il prenait le ton d'un garçon à la fois obtus et frimeur.

— M^{me} Charcot le professeur ?

— Oui, m'sieur... Ça fait plusieurs fois qu'elle m'invite chez elle, mais d'habitude elle est toujours là.

— Vous voulez dire que vous êtes venu ici plusieurs fois?... À l'heure où tout le monde est à table ?

— Oui, m'sieur... Et même plus tard quand c'est le moment du film à la télécho...

— M^{me} Charcot vous donne des leçons particulières de français, je suppose, comme à mon fils ?

Loïc prit un air sournois et haussa les épaules. Il prit l'air de celui qui n'en dirait pas plus et le cadre quadragénaire perplexe recula dans le couloir, puis revint vers lui :

— Vous êtes dans son collège, je suppose ?

— C'est ça, collège Pasteur.

— Vous allez l'attendre ?

— Chais pas si je dois... Comme elle dit, c'est embêtant pour les voisins...

Il se redressa lentement :

— Je vais aller attendre en bas...

— Attendez... L'ascenseur arrive, c'est peut-être elle.

Elle arrivait, en effet, massive, le pas sonore, le corsage blanc strict contenant mal une poitrine en forme de rouleau.

Elle avait sa serviette sous son bras gauche et tenait ses clés entre deux doigts de la main droite, d'une façon guillerette qui disparut d'un seul coup. Elle plaqua son trousseau contre son giron, flairant la catastrophe.

— 'Soir, Germaine, dit Loïc.

La catastrophe atteignait des dimensions telles que M^{me} Charcot subodora sur-le-champ qu'elle ne pourrait que très difficilement en limiter les dégâts. Son voisin, père d'un élève de cinquième, avait dans le regard toute la désillusion humaine face à l'écroulement des valeurs occidentales.

— J'aurais p't-être pas dû attendre, murmura Loïc.

— Il attend depuis une demi-heure, dit le cadre quadragénaire.

— J'avais oublié les clés, ajouta Loïc confus.

— C'est... c'est un coup monté, lâcha M^{me} Charcot dans un hoquet rebutant... Ce... cet élève...

— Bonsoir, madame, dit le cadre.

— Écoutez, monsieur Cavaillet...

Mais il n'écoutait pas. Personne n'écouterait. Pour démontrer son innocence, il lui faudrait une énergie telle qu'elle en resterait affaiblie pour longtemps, suspectée à jamais.

— Si nous entrons maintenant, chuchota Loïc quand il fut certain que le cadre avait bien regagné son appartement.

Mais comme la porte voisine, celle aux deux chaînes de sécurité, venait de s'entrouvrir, il rafla alors les clés qui pendaient mollement des doigts de M^{me} Charcot et commença d'ouvrir la porte.

— Ça m'embête, Germaine... j'aurais dû arriver plus tard, mais je savais pas quoi branler dans les rues à c't'heure.

— Comment. fit-elle pour pousser entre ses dents fausses, comme à travers un laminoir, ces mots qui l'étouffaient et qui surgirent comme

des lames extramincies :

— Fichez le camp !... Dehors !... Dehors espèce de voyou !...

— Pas encore, dût-il en pénétrant le premier dans l'appartement et en lui tenant la porte. La pellicule.

Sa poitrine tressauta, mais elle était trop campée sur ses jambes courtes pour cesser de cramponner le sol.

— Quelle pellicule ?

— Il y avait les pleins phares, c'est d'accord, mais aussi trois éclairs successifs si j'ai bien compté. Je prends la pellicule et je file. À votre âge, jouer les espionnes !

— Je vous aurai, je prouverai... Il y a quelque chose d'énorme derrière vous... Ce procédé inqualifiable le prouve. Vous vous êtes trahi. Ce sont vos parents qui vous ont conseillé de me piéger. Ou des adultes ? Ou une organisation très puissante ? Je ne désarmerai pas.

— Je sais, dit-il avec naturel, mais en attendant je dispose d'un sursis, vous ne pensez pas ? Sinon M. Cavaillet pourra témoigner... Et la voisine qui ne doit pas tellement vous aimer.

— Peuh, une ancienne élève stupide qui se débat maintenant avec quatre morveux.

Elle passa devant lui, déposa sa serviette sur une tablette, l'ouvrit et en sortit son appareil automatique. Elle enroula la pellicule et lui jeta le tout comme un os à un chien.

— Attendez, les... ces horreurs qui ressemblent à des...

Il souriait.

— Vous les répandez comme une peste, n'est-ce pas ? Mais pourquoi avoir choisi cette ville tranquille ?

Il désigna le téléphone :

— Je peux ?

— Vous gagnez la première manche.

— Même si j'appelle Lisa Monteil, vous acceptez ?

Elle se résigna. Il laissa sonner sept fois, raccrocha.

— Vous êtes amants ?

— Vous posez trop de questions, fit-il.

CHAPITRE XV

Elle n'aurait jamais pensé que le plus difficile fut de garder les yeux fermés. Elle y parvenait durant dix, quinze secondes, mais ils s'ouvriraient malgré elle pour contempler cette horreur pure que Muriel Gordon ou Audrey Rivière ou n'importe qui mettait en scène avec un soin précis et une habileté de chirurgien illuminé.

Avec un instrument minuscule, elle avait très rapidement incisé les jambes de cette fille inconnue qui gisait les yeux grands ouverts, en état de catalepsie sur la toile cirée, lorsqu'elle commença de dégager le fourreau de chair qui composait la cuisse et le mollet, elle ferma les yeux, espéra s'évanouir, mais souleva à nouveau ses paupières. Le plus étrange était l'absence d'hémorragie.

Tout venait ensemble, depuis la hanche, le droit antérieur comme le grand couturier avec l'artère fémorale sectionnée tout en haut du corps et dont l'orifice, semblable à la bouche d'une carpe, palpitait encore vide de sang. Où était ce dernier ? Comment se faisait-il qu'il n'en coulât pas une goutte sur la toile cirée qui ne recevait que d'autres liquides moins abondants, la blanche lymphé, peut-être de l'urine aussi, la fille trahissant ainsi son émotion à défaut de douleur ?

— Je vous vois surprise, dit Muriel qui achevait de dégager le jumeau interne, en sectionnant les tendons avec précision. Le sang fait défaut ? J'ai injecté à cette fille régulièrement de l'extrait de Loms. Dès que je sectionne, il se produit une cautérisation immédiate en amont. Le sang reste dans le tronc. Il ne doit pas en couler une goutte en principe, mais parfois une veine est plus ou moins conditionnée.

Elle en avait fini avec la jambe gauche et Lisa ne se serait pas crue capable de contempler ce fourreau de chair dépourvu d'os, qui se refermait et gardait encore tout le galbe délicat qui faisait la beauté des membres inférieurs de cette inconnue.

— Je vais passer à la droite.

La porte s'ouvrit. et une femme belle, élégante, distinguée, entra dans la chambre et regarda distraitemment Lisa :

— Qui est-ce ?

— L'amie de Loïc. Elle se souvenait de nous avoir connus à Toulouse voici dix ans.

— Ah, bien sûr... C'est un beau morceau... Tu en feras de l'usage, je pense.

— Une chair très saine, bien que la pauvre soit d'une origine modeste où l'on crevait de faim et de froid.

— Au moins six mois.

— Peut-être huit. Louis ?

— Il pourra bientôt se lever.

— Et toi ?

— J'ai quelqu'un en vue. Une femme de trente ans qui vit seule et cherche depuis des années une place de gouvernante. Elle fait une fixation là-dessus et je lui ai dit que j'allais l'embaucher à partir de la semaine prochaine.

— Belles jambes ?

— Pas mal, avec un peu de cellulite et une tendance à la culotte de cheval, mais j'espère améliorer ça au moment du prélèvement.

— Ici, pas un pouce de graisse.

— Jolie carnation. Cet été, tu seras très brune si tu les gardes jusque-là.

Tout en discutant, Muriel poursuivait le dépeçage de la seconde jambe et cette femme (Lisa ne pouvait pas dire sa « mère »), se penchait pour le suivre avec attention, sans expression particulière sur son visage lisse, ni sadisme, ni mépris pour la malheureuse dont on prélevait la chair en ne laissant que les os avec quelques lambeaux rosâtres et les filaments blancs des tendons.

— Au fait, dit Muriel à l'adresse de Lisa, c'est ma mère.

Elles rirent brièvement toutes les deux.

— Et voilà une autre belle jambe.

— Tu veux que je t'aide à la transporter dans le bassin de la buanderie ?

— J'ai réfléchi. En bas, ils se sont déjà trop multipliés. Il faudra opérer une destruction systématique et nous avons de la répugnance à le faire. Je préfère recommencer une nouvelle génération ici.

— Mais où ? Pas dans la baignoire ?

— Si... Pendant trois jours, je n'en aurai pas besoin.

— Comme tu veux.

Muriel se déplaça sur ses jambes réduites à l'état de squelette et Lisa ferma les yeux. Lorsqu'elle regarda, les deux femmes transportaient la malheureuse inconnue vers la salle de bains.

— Le temps de ma régénération et elle aura disparu.

— Il y a toujours un problème avec la tête. Alors qu'ils acceptent de dissoudre les autres os, ils mettent beaucoup de mauvaise volonté à s'occuper des pariétaux et autres occipitaux. Ils refusent d'en convenir, le plus fort.

Lisa sentait ses cheveux se dresser sur sa nuque. Elles parlaient des Loms comme d'être animés par une intelligence élevée, animés par des sentiments presque humains. Des asticots !

Elle entendit le claquement sec des fémurs et des autres os décharnés sur la fonte émaillée, puis le bruit plus mou du haut du corps de la fille.

— On déverse les paquets ?

— Oui. Il ne faut pas dire à Loïc que celle-là est là.

— Enferme-la dans la salle de bains, dit « la mère ».

Non. Jamais ! Pas avec cette abomination qui allait se dérouler durant deux ou trois jours. Elle ne voulait pas assister au repas monstrueux de ces vers faisant disparaître vivante cette inconnue.

Pourtant elles revinrent la détacher de la chaise et la poussèrent contre le radiateur où la « mère » l'enchaîna avec une paire de menottes. Sa tête dépassait le haut de la baignoire encastrée et si elle la tournait de quelques centimètres elle découvrirait tout.

— Tu fermes à clé et tu t'allonges avec ta chair nouvelle. Il viendra, mais tu joueras l'innocente. Il m'inquiète avec son goût de plus en plus prononcé pour les humains. Je crois qu'il l'aime,

— Il pourrait devenir traître à notre mission, dit Muriel.

— Il va falloir y réfléchir.

Elles laissèrent, charité machiavélique ou non, la lumière allumée.

Autrefois, Lisa avait élevé des vers à soie dans sa chambre, mais elle avait dû les déménager tant ils faisaient du bruit en dévorant les feuilles de mûrier durant la nuit, l'empêchant de dormir.

Contre son oreille, la baignoire vibrait comme un gong tandis que les Loms commençaient leur interminable festin.

CHAPITRE XVI

Il arriva assez tard dans la maison isolée, car il n'avait cessé d'appeler le domicile de Lisa à chaque cabine encore en état de fonctionner. Dans le parc, il vit de la lumière à tous les étages et éprouva un réconfort étonnant, comme si vraiment il allait retrouver une famille unie, compréhensive.

— La sensiblerie humaine, se reprocha-t-il.

Mais comment éviter d'acquérir ces sentiments après mille ans ininterrompus de fréquentation des hommes ? Parfois, il aurait aimé poser sa tête sur les genoux de Claire comme sur ceux d'une vraie mère, sentir ses doigts fins caresser ses cheveux.

Il grimpa le perron et se servit de ses clés. Désormais, ils montraient de la méfiance, surtout en période de régénération. Louis allait en sortir et il souhaitait que Muriel ait trouvé quelqu'un. Puis ce serait bientôt son tour. Il lui fallait nettoyer la plaie qui s'élargissait rapidement, trouver des pansements pour éviter de perdre des grappes de Loms dans les endroits publics. Les incidents se multipliaient et il pensait que Claire avait elle aussi grand besoin de trouver quelqu'un.

Louis était dans le living et, devant la télévision allumée, il faisait mine de lire un quotidien. Mais ce n'était que simulacre, de même que le verre de William Lawson's sur la table basse, et la pipe encore chaude dans le cendrier en onyx.

— Heureux que tu sois réparé, dit-il.

— Mauvaise qualité, matériel déplorable... Cet échange ne fera pas d'usage... Mais je n'avais rien d'autre sous la main.

— Pourquoi t'obstiner avec les bars ? Change d'apparence.

Louis soupira :

— Je suis fasciné par la faune interlope de ces endroits. Tu te rappelles quand je hantais les tavernes à l'époque des rois ? Et les estaminets de barrière au siècle dernier, les relais des diligences, les clubs des nouveaux riches de l'ère industrielle, les bordels de dix-neuf cent ?... Cette décadence humaine m'offre un spectacle qui ne me lasse jamais. Il faut bien trouver des motifs de se distraire. Mille ans, c'est tellement long, et nous ne savons combien de temps... cela durera encore.

— Et si les Loms rompaient les accords ?

— Non, ils se condamneraient aussi.

— Ils trouveraient d'autres corps... Pour ma part, j'ai déjà perdu mon sexe voici vingt ans.

— Une sorte de coup d'État, un putsch... Les trublions ont été liquidés.

— Ils peuvent nous envahir totalement, remonter jusqu'au cerveau, et alors ce sera la fin... Nous disparaîtrons les uns après les autres sans jamais savoir pourquoi on nous a oubliés depuis mille ans.

Louis tapota sa pipe sur le cendrier, vida le fourneau.

— Tu aimes ça ?

— Disons que je m'y suis habitué, comme à l'alcool, et à bien d'autres choses.

— Où est Claire ?

— Elle aide Muriel à endosser ses nouvelles chairs... Il paraît qu'elle a ramené une fille pas mal... Une ex-vendeuse de supermarché sans famille. Nul ne s'inquiétera.

Loïc avait craint le pire, que Lisa n'ait été entraînée malgré elle jusqu'ici, Muriel ayant des ruses innombrables pour parvenir à ses fins.

— Elle va devoir manquer les cours durant trois jours et nous devons justifier son absence.

— Il se passe des événements étranges. Nous serons peut-être forcés de partir, dit Loïc. Nous avons commis des imprudences avec ces Loms semés un peu partout. Une chance que jusqu'ici ils s'en soient débarrassés sans chercher à leur faire subir des examens.

Claire entra et Loïc trouva son regard assez bizarre.

— Muriel se repose et se régénère.

— Le reste ?

— Dans la baignoire. Elle a raison. Il y en a trop dans le bassin, fi va falloir réduire la croissance de ce groupe à des proportions normales.

— Muriel est seule ?

— Bien sûr. Elle ne veut voir personne. Elle veut se concentrer, sur sa nouvelle chair.

Loïc alla au téléphone et forma le numéro de Lisa Monteil, mais, comme d'habitude, au bout de sept sonneries, il raccrocha.

— Quelqu'un en vue ? demanda Claire.

— Oui. Mais pas pour me régénérer.

— Tiens, pour quoi faire alors ?

Il ne sut que répondre. Il s'installa dans un fauteuil, mais le regard de Claire resta sur lui et il finit par lever les yeux, très irrité :

— Quoi donc ?

— Tu bascules de leur côté, dit-elle. Un jour, tu refuseras les Loms, tu les rejoindras et tu nous trahiras. Il faut te ressaisir. Et pour nous prouver ta fidélité, il n'y a qu'une seule chose à faire.

Loïc frissonna comme n'importe quel humain.

CHAPITRE XVII

Pendant une heure, elle était restée immobile, les yeux fixés sur la tablette du lavabo en face d'elle à essayer de décrypter les marques des flacons alignés, voulant oublier le bruit régulier des Loms en train de déglutir leur proie. Elle avait assimilé ce ronronnement à celui d'un moteur lointain, d'un frigo mal réglé, d'un chauffage central. Elle avait fini par constater, avec un sentiment profond de culpabilité, qu'on s'habitue à tout, même à la pire des abominations se perpétrant à côté de soi. Il suffisait de s'isoler dans une sorte d'autohypnose vigilante, d'estimer que seule sa propre vie prenait une importance capitale, pour oublier celle qui décroissait non loin dans des conditions insupportables.

Mais à la fin le sentiment de culpabilité l'emporta sur cet égoïsme forcené et elle commença de regarder sans tourner la tête, à la limite de son champ visuel. Et elle accrocha la lueur faible d'une sorte de diamant noir égaré dans une tache blancbleuté, sans comprendre immédiatement qu'il s'agissait de l'œil de la victime. Un œil exorbité rempli de toutes les terreurs nocturnes dont on pouvait se gaver la mémoire en vingt ans. Et la lueur se détacha soudain, commença de rouler sur une joue exsangue.

Une larme.

Lisa tourna imperceptiblement la tête pour suivre le trajet de cette larme. À travers une brume vitreuse, elle la vit trembloter au bout d'un menton légèrement pointu, bientôt rejointe par une autre qui arrivait très vite sur le trajet laqué de la première. Elles tombèrent ensemble et le rebord de la baignoire cachait heureusement le grouillement infect où elles venaient de disparaître...

De la fille, elle ne distinguait que le haut, la tête brune décomposée par l'effroi. Même si elle ne souffrait pas, elle gardait assez de lucidité pour comprendre, qu'elle était perdue, que peu à peu elle allait disparaître dans cette marée jaunâtre, paralysée par une drogue, elle avait assisté au dépeçage de ses jambes et puis on l'avait plongée dans cette baignoire où les os dénudés de ses membres disparaissaient. Et le flux ne cessait de monter, de se multiplier. Peu à peu, elle glissait le long de la fonte émaillée. Tout à l'heure, Lisa apercevait encore le haut de ses seins, et désormais seuls le cou et la tête surnageaient.

Elle regardait, l'inconnue et l'inconnue la regardait. Incapables

d'émettre le moindre son l'une et l'autre, elles soudaient leur intimité par un regard continu, si intense que Lisa croyait apercevoir comme une onde transparente entre elles.

Elle essayait de tout faire passer dans cette seule possibilité qui lui restait d'exprimer sa solidarité, son affection. Elle évoquait de belles choses, de beaux souvenirs, des étés radieux au bord de la mer, les triangles blancs des voiliers, le printemps avec des fleurs de cerisiers et de pêchers, l'hiver du Midi avec les mimosas qui enflammaient les collines. Et puis elle osa aller encore plus loin, rechercha les images les plus délicates : celles que sa pudeur enfermait dans des écrins de bienséance. Elle lui « raconta », toujours par la force du regard, les plaisirs de l'amour, les émois des rencontres, l'enroulement des corps, la puissance des orgasmes.

Sylvie Santos alimentait sa détresse à ce cordon ombilical invisible qui la nourrissait de beauté, de chaleur, lui faisait oublier l'atrocité de sa fin.

Peut-être ne comprenait-elle pas tout quand Lisa évoquait ses émotions devant certains tableaux, ses souvenirs de Grèce ou d'Italie, mais la brillance des yeux de l'enseignante lui suffisait. Elle qui n'avait jamais rien connu de tel se sentait admise sur le même niveau que cette inconnue. Elle oubliait la gadoue totale, sa misère intellectuelle et physique, les coups durs, ces vingt années mesquines qui l'avaient traitée comme on ne traite plus les animaux.

Lisa ne cherchait qu'une chose, nourrir ce cordon d'illusions jusqu'au bout, jusqu'à ce que les yeux de la damnée disparaissent. Elle puisait dans tous les fonds de sa mémoire ; passant des jeux d'enfants, des parties de cache-cache dans le grenier d'une grand-mère confiture à un tableau de Seurat dont elle reconstituait chaque point coloré pour le bonheur final de l'autre. Ne pas s'arrêter, toujours trouver quelque chose, qu'elle ne rompe pas le contact qu'elle ne baisse pas les yeux sur la bouillie jaunâtre, ces grumeaux inconnus qui se gavaient de sa jeune chair.

Difficile, même pour Lisa, d'ignorer ce qui se passait de l'autre côté de la fonte émaillée ; alors que le bruit s'intensifiait et qu'une chaleur moite emplissait la salle de bains, embrumant les miroirs, se collant au plafond pour se transformer en gouttelettes de pluie.

Une première fois, elle tomba brutalement en panne, ne sachant trouver ce qu'il fallait faire transiter par l'onde porteuse de son regard et l'inconnue regarda dans la baignoire. Lisa vit le cri se former au niveau de sa gorge comme une grosse boule nerveuse, mais il n'alla pas plus loin ; il resta coincé sous les effets de la paralysie générale et continua de gonfler comme un goitre, stockant tous les tourments de ce pauvre corps largement mutilé.

Lisa récupéra avec affolement l'image d'un petit neveu, un beau

nourrisson blond aux yeux bleus qui avait des rires spontanés de simple bonheur de vivre, et l'inconnue n'accepta pas tout de suite de renouer le contact avec ces consolations-là. Elle se révolta, signifiant à Lisa que le bonheur des autres ne pouvait rien contre son malheur, et elle resta un quart d'heure en refusant obstinément de se raccorder à l'onde chaleureuse que sans relâche Lisa lui tendait.

Et puis, dans une réaction violente, les yeux pleins de larmes, le goitre remontant entre le long de son cou, elle se rattacha avec l'énergie du désespoir.

Lisa eut l'impression de la recueillir dans ses bras, de les refermer sur ce corps réduit de moitié, de baiser ces cheveux humides de transpiration et de vapeur montant de l'infecte bouillie, de caresser les tempes, de murmurer des mots qui voulaient apaiser.

Tout cela coula sans heurts vers la petite qui parut se calmer, retrouver une certaine sérénité.

Au début, Lisa voulait se débarrasser de son bâillon et pensait qu'elle y serait parvenue, dans le seul but de parler, de parler sans relâche à l'inconnue. Mais désormais, c'était inutile, l'urgence du moment avait permis ce miracle du regard transmettant n'importe quel message, n'importe quelle image et surtout les émotions, les sentiments les plus délicats.

Et pourtant Sylvie Santos s'enfonçait de plus en plus, si bien que Lisa ne voyait même plus ses épaules.

CHAPITRE XVIII

Louis fumait sa pipe en semblant y prendre plaisir et Claire examinait un tricot commencé d'un œil critique.

— Tu connais nos conditions... Si tu les admets, c'est que tu restes des nôtres et que tu acceptes de poursuivre cette attente qui finira bien un jour.

— Mille ans... soupira Loïc, vous ne trouvez pas que c'est largement suffisant, que nous avons le droit de penser que notre mission est caduque ?

— Mille ans terrestres, dit Claire sèchement.

— Nous n'avons jamais eu de véritable étalon temps, répliqua-t-il. Nous sommes abandonnés à jamais.

— Si tu romps le contrat, tu sais ce qui se passera ? Les Loms ne se sentiront plus tenus à le respecter également et t'envahiront totalement. En toute légalité, désormais, et non du fait de quelques émeutiers. Tu ne trouveras jamais assez de force pour tout remplacer et quand ils atteindront ta centrale cervicale, tu seras perdu,

— Vous le feriez ? fit-il le sourcil froncé.

— C'est la loi, n'est-ce pas ? C'est un des termes de notre mission.

Il prit un magazine et le feuilleta. Il voulait garder son calme, mais sentait en lui des pulsions violentes. Il aurait pu les détruire. Il savait parfaitement s'y prendre pour les anéantir.

— Tu vas faire disparaître cette Lisa Monteil. Elle vous a connus à Toulouse autrefois et risque de nous dénoncer.

— Elle m'est fortement attachée.

— Il ne faut pas en tenir compte. Les sentiments humains nous ont toujours déçus par leur brièveté. Il suffit qu'elle trouve un autre homme, ou découvre le secret des Loms.

Il préféra leur taire que c'était déjà en partie fait.

— Soyons raisonnables, dit-il. Muriel doit s'absenter du collège, moi je devrai bientôt en faire autant. Si ce professeur disparaissait, il serait trop facile d'établir un lien de cause à effet. Ce serait imprudent, suicidaire. Il suffit d'une perquisition ici pour tout découvrir. Vous avez vous-mêmes commis bien des imprudences et je ne vous les reproche pas.

— Nous avons la majorité, trois contre un.

— En fait, vous me reprochez mon humanisation, mais que faites-

vous d'autre que de vous comporter en parents qui imposent arbitrairement leur volonté ? Je ne vois pas l'urgence de faire disparaître ce professeur. Si nous voulons rester encore un peu dans cette ville. Claire, tu as besoin de trouver quelqu'un. Nous ne pouvons partir avant un mois. Il faut gagner des sursis.

— Les bruits vont vite, dit Louis. Nous allons peut-être filer dans moins de trois jours.

— Acceptes-tu oui ou non de nous débarrasser de cette fille ?

Loïc garda le silence.

— Donne-la-moi, dit Claire. Elle a exactement les jambes que je recherche, bien qu'elle soit plus petite que ce que je souhaite.

— Tu seras déséquilibrée, dit Louis.

Loïc fronça les sourcils :

— Un instant, comment la connaissez-vous ?

— Nous l'avons aperçue quelquefois, dit Louis.

— Non. Elle est ici, n'est-ce pas ?

Il se leva, mais il les trouva, en face de lui. En apparence, ils n'étaient pas menaçants avec leur élégance vestimentaire et leur sourire, mais il savait qu'ils pouvaient l'immobiliser sur place, et que ses Loms sauraient que le pacte était rompu. En quelques heures les premiers commandos de ces vers pouvaient atteindre sa centrale cervicale et paralyser sa volonté.

— Que lui avez-vous fait ?

— Rien. C'est toi qui t'occuperas d'elle, dit Louis.

— Donne-la-moi, murmura Claire avec un sourire engageant, et nous établirons, de nouveaux accords. Il serait stupide d'engager une guerre après mille ans de bonnes relations et de paix totale. Nous avons dû régler le problème des Loms qui proliféraient dans nos corps. Tout peut être remis en question.

Loïc sourit légèrement. Si le pacte était rompu dans son corps, il pouvait aussi l'être pour les autres. Les Loms n'avaient supporté que difficilement ce frein à leur expansion. Ils souhaitaient se multiplier et envahir toute la planète sans devoir obéir à des règles imposées.

— Je veux la voir d'abord,

— Sois raisonnable. Elle est ligotée, attachée dans la salle de bains.

— Elle a reçu une piqûre de lomaïne ?

— Non. Muriel l'a bâillonnée simplement.

— Si tu me la donnes, tout est réglé, proposa Claire. Nous comprenons tes scrupules et ne voulons pas t'obliger à une tâche qui te déplaît.

Ses scrupules. Il faillit leur hurler que c'était de l'amour, uniquement de l'amour, mais ils n'auraient jamais compris ce que signifiait, ce mot. Seule la sexualité leur paraissait acceptable.

— Montons, dit Louis. Muriel est en pleine régénération, mais elle

comprendra.

Ils l'encadraient, elle devant, lui derrière. De toute façon, il ne tenterait rien encore.

Muriel, allongée sur son lit, enveloppée de pansements, les regarda, les sourcils froncés.

— Vous parlez très fort. N'ai-je pas droit au repos ?

— Juste un instant, dit Claire. Il veut la voir.

— C'est un traître, murmura Muriel affaiblie. Méfiez-vous de lui. Moi je suis incapable de bouger pendant quarante-huit heures au moins.

Elle ferma les yeux, puis dit encore :

— Il m'a menti en disant qu'elle avait une maladie incurable, le diabète, je crois. Il la protège et c'est intolérable.

Loïc ouvrit la porte de la salle de bains et reçut le choc du regard de Lisa. Il ne l'avait jamais connu ainsi, aussi riche, aussi chargé de tendresse. Elle ne le lui laissa qu'une seconde pour vite renouer son dialogue silencieux avec l'autre, la fille condamnée,

Loïc s'accroupit pour détacher son bâillon.

— Je te protège, murmura-t-il.

— Laisse-moi...

— Lisa... Je t'aime, fit-il, désespéré par ce qu'il prenait pour un reniement.

— Je dois l'assister jusqu'au bout et tu me gênes. Tu ne peux rien pour elle. D'ailleurs il vaut mieux qu'elle meure. Alors, laisse-nous.

Il se redressa et regarda l'autre fille dans la baignoire. L'espèce de purée jaunâtre atteignait ses seins et pourtant cette inconnue paraissait sereine. Il perçut le lien étroit qui unissait ces deux femmes et, gêné, ressentant pour la première fois depuis mille ans une sensation bizarre, il recula, entraînant les deux autres.

La porte refermée, il s'appuya contre elle comme pour leur interdire l'accès.

— Quel curieux comportement, dit Louis, songeur.

— Nous ne comprendrons jamais ces humains.

— Elle l'aide à mourir, dit Loïc.

— L'aider ?

— Elle ne souffre pas.

— Non, pas physiquement, mais elle assiste à sa lente destruction, et elle se voit comme une nourriture servie à des êtres immondes.

— Immondes, les Loms ?

— Pour eux, oui. Ils les trouvent répugnants et vous le savez bien.

— Elle se contente de la regarder.

— Oui, mais elle fait passer des messages généreux, pleins d'amour, elle évoque des plaisirs, des joies.

— Elle lui donne le regret de sa misérable petite vie ?

— Non, elle sublime au contraire ses souvenirs pour que l'autre s'en gave, en emplisse son esprit au point d'oublier le reste.

Il secoua la tête

— Vous ne comprendrez jamais. En mille ans, vous n'avez fait aucun progrès et des humains vous n'avez assimilé que le plus sordide, et le plus déplaisant : l'organisation familiale patriarcale, les endroits douteux, les êtres veules vous on fascinés. Vous n'avez jamais mis les pieds dans un musée et les magazines culturels vous ennuiant.

— Que dérides-tu, à part nous morigéner ? demanda Claire d'une voix agacée.

— Quand la fille sera morte, je la sortirai de là.

CHAPITRE XIX

Ce n'était pas la guerre entre eux, mais les humains auraient parlé de tension dangereuse. Il restait seul debout contre la porte de la salle de bains. Ils s'étaient retirés sans un mot. Ils pouvaient d'un coup inciter les Loms à transgresser les limites de leur domaine, mais Loïc était certain qu'ils ne le feraient pas tout de suite, qu'ils négocieraient encore. Ils avaient derrière eux mille ans de paix parfois tumultueuse, mais jamais ils n'étaient allés aussi loin, jusqu'à la rupture.

Derrière la porte, Lisa ne pouvait plus retenir ses larmes. L'inconnue avait encore glissé au fur et à mesure que sa chair et son squelette étaient dévorés par ces petits monstres. Que restait-il d'elle sinon le tiers du corps et le cœur qui continuait d'irriguer le cerveau, mais pour combien de temps ?

Le regard fixe, mais vivant flottait encore à ras de la baignoire, mais, à cause des menottes, Lisa avait beau faire, elle ne pouvait se lever davantage pour accompagner son amie jusqu'au dernier soupir.

Loïc savait que dans moins d'une heure tout serait terminé. La tête de la brune disparaîtrait dans la purée jaunâtre qui mettrait un certain temps à liquider complètement les ossements du crâne. Lisa accepterait alors de lui parler.

Ils allaient partir, quitter cette maison, s'enfuir ensemble. Il leur fallait un refuge. Il ne savait pas encore comment il procéderait, mais jamais il n'accepterait que Lisa soit à son tour dévorée par les Loms après que ses jambes aient régénéré celles de Claire.

Dans le temps, au Moyen Âge et jusqu'au siècle dernier, ce genre d'opération se déroulait sans difficulté. Ils trouvaient même des gens à acheter, des filles vendues par leurs parents, ou des garçons. Il fut une époque où ils changeaient de jambes par caprice ou par coquetterie tous les mois. Les Loms n'avaient pas le temps de tout dévorer que déjà on leur apportait une chair bien fraîche.

À cette époque il était comme les trois autres, indifférent aux humains, les méprisant même, regrettant de devoir endosser leur apparence pour demeurer sur cette étrange planète à guetter l'arrivée des autres. Un temps, ils avaient adopté les dépouilles d'animaux, de loups, mais ils avaient très vite compris qu'on les traquerait sans pitié. Ils avaient aussi eu la révélation, qu'au cours des siècles à venir, seul l'homme survivrait après avoir détruit une bonne partie des autres

races du début. Ce prédateur qui leur était d'abord apparu comme une brute stupide poursuivait une marche en avant si impétueuse, qu'ils avaient dû en convenir et prendre également la même silhouette.

N'y avait-il pas là une possibilité future pour lui si jamais les trois autres le traquaient sans relâche ? Se transformer progressivement en chien, par exemple, que Lisa promènerait en laisse ? Il sourit de la pauvreté de son stratagème, il ne supporterait plus d'être différent d'elle.

Lisa sentait ses poignets saigner à trop vouloir se redresser, mais c'était fini. Elle ne pouvait plus s'unir à l'inconnue par l'intermédiaire des yeux et cette pauvre fille allait mourir seule, misérablement seule.

Elle sanglotait si fort que Loïc l'entendit et entrouvrit doucement la porte. Il n'osa pas s'approcher aussitôt, mais jeta un coup d'œil à la baignoire où moussaient des milliers de Loms. Quand ils mangeaient à satiété, ils se reproduisaient à une vitesse record ; ils pouvaient se multiplier par mille en quelques heures pour profiter de l'aubaine.

— Lisa, murmura-t-il.

Dans la baignoire, seuls les cheveux sombres formaient une île d'algues. Tout était fini.

— Va-t'en, dit-elle. Vous êtes des monstres...

— Lisa...

Il tomba à genoux :

— Lisa, je me sens plus un homme que...

— Que quoi ?

Il secoua la tête, incapable de trahir encore son origine.

— Il faut que tu aies confiance en moi.

— Et tu me donneras à ces horreurs ? Ta mère, enfin celle qui joue ce rôle va te demander mes jambes, n'est-ce pas ? Et tu les lui donneras. C'est pourquoi tu as joué ton petit charmeur. Tu m'as trompée avec tes mines d'adolescent romantique et rougissant... Je ne sais pas qui tu es... Sûrement pas un homme... Une bête d'apocalypse, peut-être, une résurgence de la faune préhistorique, la création diabolique d'un magicien cruel ?

Il l'approchait :

— Je t'en prie... Je veux te sauver... Nous partirons d'ici quoi qu'il doive advenir...

Lisa fit un signe imperceptible vers la baignoire :

— Elle...

Il inclina la tête.

CHAPITRE XX

Lorsqu'il sortit de la salle de bains, Claire arrivait et regarda Lisa Monteil toujours attachée à son radiateur par les menottes.

— Et maintenant ? demanda-t-elle.

— Je veux discuter encore.

— Nous devons attendre que Muriel soit sur pied.

— Non, c'est trop long.

Elle ferma la porte à clé et le suivit dans l'escalier. Louis était toujours dans le living, tournant le dos à la télé qui diffusait un film.

— Imprudent, ça, lui fit remarquer Loïc. À l'heure actuelle, ils sont des millions à fixer l'écran. C'est un film très apprécié et toi tu l'ignores.

Il alla s'asseoir en face de la porte pour leur montrer qu'il n'envisageait pas de repartir tout de suite.

— Tu nous as déclaré la guerre, fit remarquer Claire. Nous sommes en train d'envisager comment nous allons commencer les hostilités.

— Vous ne pouvez pas accepter de vous retrouver à trois seulement. Si vous devez encore attendre mille ans, je vous manquerai. D'entre nous quatre, j'étais celui qui effectuait les meilleures prévisions sur le comportement humain et je choisisais nos implantations avec soin, car je m'intéressais à leur géographie et à leur société. Mon expérience vous fera grandement défaut.

— Nous y avons réfléchi, dit Louis. Nous avons même l'accord de Muriel malgré sa grande faiblesse.

Il tapotait sa pipe et Loïc grimaçait à cause de la puanteur du tabac consumé. Il croisa ses mains et attendit avec patience. Pas une seule, fois il ne céda à la tentation de regarder son bracelet-montre.

— Nous proposons que la fille, le professeur, reste en vie, mais prisonnière durant huit jours, pour nous laisser le temps de trouver un accord durable... Nous avons du mal à comprendre cette passion que tu acceptes dans nos rapports. Nous avons toujours discuté froidement, de façon lucide et au mieux des intérêts de notre mission.

— Oui, ajouta Claire. Si tu oublies la mission, tu acceptes de trahir. Ressaisis-toi.

Louis la regarda, un pli dubitatif sur sa lèvre inférieure. Lui, commençait à comprendre que ce n'était pas le genre d'arguments, à utiliser avec Loïc.

— Notre mission est caduque, dit le garçon, moqueur.
— Prouve-le, cria sa « mère ».
— Mille ans ne te suffisent pas ?
— J'accepte d'attendre dix mille ans, si nécessaire.
— C'est stupide.
— Nous n'avons aucune liberté de choix, tu le sais fort bien, nous sommes conditionnés pour attendre.

Il sourit, se leva et écarta les bras :

— Quelque chose s'est déréglé en moi puisque me voici rebelle. Il faut admettre que nous étions conditionnés pour un temps limité et que ma nouvelle façon de penser indique que nous sommes libérés de tout impératif.

Claire se tourna vers Louis :

— On ne peut pas lui laisser dire ces folies. Il est complètement déréglé. Il doit disparaître.

— Et avec lui le groupe génétique A des Loms ? Tu en prendrais la responsabilité ?

— Nous leur trouverons un autre territoire.

— Tu sais bien que depuis mille ans nous avons cherché vainement à le faire.

Claire se mit à marcher en long et en large, incapable de garder son calme. Se rendait-elle compte que ce corps qu'elle habitait, qu'elle devait renouveler le plus souvent possible, surtout côté jambes, finissait par agir sur son comportement ? Elle l'avait toujours nié et parlait de « viande humaine » avec mépris. Mais cette chair contenait d'infimes parcelles mémorisées qui finissaient par corrompre et dépraver leur caractère propre. Le fait qu'elle marque son impatience en faisant les cent pas en était la démonstration. Ils s'humanisaient, qu'ils le veuillent ou non, et un jour, Loïc en frissonna d'épouvante, ils devraient détruire leur groupe génétique de Loms s'ils voulaient trouver la paix des hommes, c'est-à-dire vivre un certain nombre de décennies et mourir. Mourir était la seule façon de finir dignement leur carrière.

— Je vous propose de partir avec Lisa Monteil et de ne plus réparaître devant vous. Nous garderons, en cas d'absolue nécessité, un point de rendez-vous où nous pourrions nous retrouver chaque année humaine à date fixe. Je ne peux pas aller au-delà.

— Il est vraiment hors d'usage, dit Claire. Tu entends ça ?

— Restons calmes. Le stress de ce xx^e siècle terrien nous a terriblement perturbés. Souvenez-vous, jadis, nos rapports étaient plus dignes. Nous sommes gangrenés. Loïc a raison en partie : nous avons été lentement modifiés contre notre volonté. Mais avons-nous toujours eu justement cette volonté ? Puis-je dire que je l'ai quand je prétends détester le whisky et que, pourtant, j'en bois ? Je reconnais que depuis

une quinzaine d'années je trouve ça agréable.

Cela fit tressaillir Claire. Elle revint s'asseoir et regarda Loïc :

— Je refuse la séparation.

— Je maintiens ma proposition, dit Louis : huit jours.

— Dangereux, répondit Loïc. On va la chercher partout et on remontera forcément jusqu'ici.

— À cause de toi. Il fallait la laisser tranquille, lança Claire avec un ton de mégère qu'elle corrigea aussitôt avec une certaine confusion.

— Tu n'es pas conciliant, dit son « père ». Notre loi ne connaît que la majorité et tu devrais t'y soumettre. Nous voulons bien y mettre quelques atténuations à cause de l'environnement humain, mais la loi reste notre seule façon de survivre.

Cette fois, Loïc pensa qu'il pouvait consulter sa montre et sourit d'un air satisfait. Une demi-heure s'était écoulée.

— Vous avez les clés de la voiture de Lisa ?

— Tu n'as que quinze ans, souviens-toi, gouailla Louis.

— En fait, Lisa n'est plus ici depuis au moins vingt minutes. Je l'avais détachée et je lui avais indiqué comment fuir par la fenêtre de la salle de bains qui donne sur le toit de la cuisine. Actuellement elle est dans un bar. Si je ne la rejoins pas dans une demi-heure maximum, elle téléphonera à la police en disant ce qu'ils trouveront dans la buanderie et là-haut dans la baignoire.

— C'est la guerre totale, glapit Claire.

— Je le crains, regretta Louis.

— Donnez-moi les clés. Plus quarante-huit heures. Passé ce délai, nous n'appellerons jamais plus les flics.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XXI

La pluie n'avait pas arrêté depuis son départ et les essuie-glaces commençaient à couiner d'échauffement. Deux journées entières qu'elle tournait dans tout le département des Alpes-de-Haute-Provence à la recherche de l'impossible. Elle fréquentait les bars, les restaurants, les hôtels, mais ne tombait que sur des hommes impossibles, laids, visiblement ravagés par l'alcoolisme pour la plupart. Peut-être aurait-elle dû essayer d'autres lieux.

Elle roulait à petite allure en direction de Sisteron. Il lui fallait rentrer, Loïc avait besoin d'elle. Il gisait désormais dans la chambre principale de leur petite bastide isolée, incapable de se lever et de marcher. Si dans vingt-quatre heures elle ne trouvait pas quelqu'un c'était l'horreur qui l'attendait. Il lui avait parlé d'un pacte avec ces petits monstres, les Loms, qui n'attendaient qu'une occasion de dévorer le reste de son corps, son ventre, ses entrailles, son cerveau.

Lisa retint un sanglot et machinalement s'engagea sur la piste luisante d'une station-service, sachant qu'elle était presque à sec.

Le pompiste accourut sous un grand parapluie et prit ses clés par la vitre baissée

— Temps pourri, hein, madame ?

Elle ne répondit pas. Il fit le plein et elle lui tendit l'appoint.

— Vous avez du café ?

— Le distributeur est en panne, grogna l'homme. Une saloperie de routard a voulu y glisser un jeton en métal et l'a bousillé. Ce salaud, à coups de pieds dans le cul que je l'ai envoyé se faire voir. A c't'heure, doit marcher sous la flotte, bien fait pour sa gueule.

— Un jeune ?

— Bien sûr, un jeune, tous des emmerdeurs.

Elle démarra et dès lors veilla au grain. Brusquement, elle était certaine que c'était l'occasion unique, celle qu'elle cherchait depuis deux jours. Un pressentiment, mieux, une illumination.

Au bout de deux kilomètres au ralenti, elle commença à désespérer. Un poids lourd la doubla avec un mugissement furieux de sirène de bateau. Sur cette route étroite, rouler à quarante c'était ralentir la circulation. Il avait dû faire du stop, monter à bord d'un de ces monstres.

Et puis elle le vit. Courbé sous un sac à dos, recouvert par une

immense pèlerine de plastique verdâtre, il marchait, le pouce seul dépassant de sa tente improvisée.

Elle le doubla, essaya de voir quelque chose mais il était trop bien calfeutré dans sa guitoune. Elle s'arrêta un peu plus loin à l'embranchement d'un chemin. Dans le rétroviseur, elle le vit galoper, ne croyant certainement pas au miracle. Elle baissa la vitre droite.

— Sisteron ?

— Oui, même plus loin.

— Non, Sisteron ce sera bien.

Tant pis, elle se débrouillerait une fois en route. Elle lui dit de mettre le sac dans le coffre et de monter vite. Il se débarrassa enfin de sa cape et elle ne put retenir un sourire ébloui. Exactement le gabarit de Loïc, la même apparence, quoique plus âgé : vingt ans.

— Saloperie de temps, dit-il. Vous avez une clope ? Les miennes sont toutes mouillées, de la mélasse.

Elle désigna la boîte à gants. Tout était prévu, des *Pall Mall*, une fiasque de William Lawson's, une jupe qui remontait sur ses cuisses, un pull fin pour ses seins nus. Plus l'œil aguichant et la lèvre gourmande.

— Merde, c'est du malt !

— Buvez un coup, ça vous réchauffera.

Il en but quatre ou cinq, soupira, essuya sa bouche, hésita devant la fiasque à moitié vide, revissa le bouchon avec un regret et la remit en place.

— C'est chouette ! Depuis ce matin je navigue dans cet océan de pluie comme une goélette en perdition.

Elle daigna sourire et s'arrangea pour découvrir plus qu'un genou honnête, une cuisse effrontée qu'il considéra d'un œil mordoré. Beau garçon, ça la changerait des *beaufs* qui l'avaient outrageusement pelotée durant ces quarante-huit heures. Elle avait même failli en emmener un dans sa chambre d'hôtel, le plus potable, mais il était trop ivre pour qu'elle l'aide en plus à grimper l'escalier.

— Comme ça, vous allez vers le sud ? J'm'arrête à Sisteron. Possible que j'aie du boulot.

— Quel genre de boulot ?

— N'importe.

— Et si je vous en proposais, moi, du boulot, dans ma maison isolée ?

CHAPITRE XXII

C'était peut-être aller trop vite eu besoin, mais elle n'avait pas de temps à perdre.

— Mon mari est en mission en Indonésie. Pétrole. J'ai voulu vivre à la campagne en pensant qu'il ferait beau par ici, mais j'ai un toit pourri. Résultat, il pleut partout dans les chambres. Pas un maçon ne veut se déranger pour l'instant. Vous vous y connaissez en toiture ?

— Je m'y connais en tout, fit-il avec un hoquet.

Certainement pas un grand futé mais ça irait très bien. Un joli garçon qui n'était pas surpris de sa bonne fortune. Présomptueux comme pas deux. Il lorgna sur sa cuisse en se demandant s'il pouvait y poser sa patte encore mouillée.

— Loin de Sisteron ?

— Vingt kilomètres. Avec le soleil, c'est bien.

— Vous proposez quoi ?

— Logé nourri... Deux cents francs(iii) par jour. Je pense qu'en trois jours on peut remettre les tuiles. Il y en a un tas dans la cour qui attendent depuis deux ans, mais mon mari, l'alpinisme sur les toits, ça ne lui convient pas.

— Deux cents, nourri, couché ?

Il y avait une nuance très nette et elle hésita, fit semblant de réfléchir.

— Oui, c'est ça.

— Ça pourra aller mais j'ai besoin de m'arrêter à Sisteron pour quelques achats.

— Vous savez, il y a tout ce qu'il faut...

— Un achat particulier. Vous n'avez quand même pas de l'herbe chez vous ?

Impossible de répondre oui, il se serait méfié. Elle en convint et s'arrêta au centre de Sisteron. Il disparut pendant une heure et elle ne l'espérait plus lorsqu'il ouvrit la portière et s'installa sans façon. Déjà chez lui.

— En route, Simone.

— Lisa.

Il lui enroba le genou et elle frissonna. Sa main était douce. Il la laissa un moment mais l'envie d'un joint fut la plus forte.

— Je vous roule un pétard ?

— Non, car au carrefour où je prends vers la droite, y a parfois des gendarmes.

— Pas sous la pluie, affirma-t-il en descendant sa vitre pour rejeter la fumée, prudent quand même.

Elle continua à bavarder et il restait assez laconique sur ses origines. Il venait de Paris, en route pour le sud, la chaleur.

— L'hiver de l'an dernier m'a suffi. J'ai cru crever. Cette fois, je vais essayer d'aller aux Baléares. Ou en Sardaigne.

Le fameux carrefour approcha et ensuite ce furent les petites routes sinueuses. Il finit par lui demander de s'arrêter et vomit sur le bord de la chaussée.

— Je crains la voiture. C'est le bout du monde, dites. C'est quoi au bout, Lurs ou l'auberge des Adrets ?

Elle pâlit. Peut-être avait-il des soupçons et elle essaya de rire :

— Eh, qui sait ? Je vais peut-être vous hacher menu pour mon quatre heures...

— Bah, si vous avez envie de me dévorer, vous gênez surtout pas, dit-il d'un ton graveleux qui faillit la rendre folle de rage. Mais vaut mieux attendre d'être au chaud. Vous chauffez là-bas ?

— Un gros poêle à bois.

— Faut scier les bûches chaque matin ?

— Il y a une provision pour l'hiver, répliqua-t-elle sèchement.

— Oh, je peux aussi scier du bois, vous savez. Je suis pas manchot et j'ai besoin d'un peu de blé pour mes projets hivernaux.

Ils suivaient un chemin de terre boueux et soudain ce fut l'ancienne ferme isolée sur un petit plateau, dans un bois de pins, protégée du mistral par des cyprès.

— Vous vivez seule là-dedans ? fit-il sceptique.

— Incroyable, mais vrai... Je me demande comment je fais, d'ailleurs.

— Vous allez me sortir une mémé ou une sœur débile, non ? Pas possible qu'une femme seule accepté de vivre là.

— Je suis championne du tir à la carabine, dit-elle. Et tout le monde le sait dans le coin.

Il parut se contenter de cette explication. Elle se gara dans l'ancienne grange et il l'aida à charrier les provisions qu'elle trimbrait depuis deux jours. Son alibi.

— Pas mal, dit-il en entrant dans la salle.

— Faim ?

— Ouais, et soif.

Elle sortit le gros jambon, le pâté, les fromages de chèvre et la grosse bouteille de vin rouge. Il sécha un verre, le temps qu'elle propose une omelette au lard.

— Ça ira.

Elle s'excusa, monta à l'étage en refermant la porte à clé derrière elle, se précipita dans la chambre du fond.

Loïc avait eu le dernier courage de se traîner loin du lit sur le carrelage de tommettes(iv) rouge brun. Il gisait sur le dos, la tête tournée vers la porte.

Depuis le début de cette tragédie, elle avait fini par s'habituer à cette masse de Loms, et pourtant elle pensa, au premier regard, qu'il avait tiré une couverture d'un blanc pisseux sur ses jambes et son ventre. Mais c'étaient eux, ces vers inconnus, qui commençaient à l'envahir tout entier après avoir rompu le pacte.

Les dents serrées, le regard exorbité, elle saisit une spatule en bois d'olivier que Loïc utilisait et commença à les ramasser par grosses grappes, les jetant au sol, les écrabouillant avec ses chaussures. Mais il y en avait des dizaines, peut-être des centaines de milliers qui dévoraient le corps de son amour, et étaient en train de submerger ses organes génitaux. Ils étaient partout, dans les aines, sous le scrotum, sous le pénis inerte. Ils pouvaient disparaître dans les cavités médullaires des os, dans les artères, les veines, les cavités des tendons. Ils ondulaient comme une boue en fermentation, un marécage de forêt tropicale.

Désespérée, elle renonça, s'agenouilla et prit la tête de Loïc sur ses genoux. Il la fixait comme l'avait fixée Sylvie Santos dans sa baignoire. Il lui communiquait sa volonté de survivre. Elle devait prendre l'initiative de sa résurrection.

— Oui, mon chéri... Je vais le faire.

Depuis que Loïc avait quitté les autres, c'était une guerre totale sans pitié entre les Loms et lui. Désormais, il basculait complètement du côté humain mais pourrait-il un jour se défaire de ce groupe génétique vermiculaire ?

L'auto-stoppeur s'empiffrait, son verre à la main. Il lui jeta un regard torve :

— Je croyais que vous vous changiez mais non... Et vos souliers, vous avez marché dans quoi ?

— Excusez-moi... Il y a des chats errants.

Elle alla les quitter et revint avec des mules.

— Je vais manger aussi, dit-elle. Vous me servez à boire ?

— Pas mal, le rouge. C'est de plus bas, hein ?

— Oui, Il vient du côté d'Aix.

Elle ne savait combien de temps il lui faudrait pour être ivre. Ne pouvant se sortir de la pensée l'image de Loïc en train de mourir sous l'assaut des Loms, elle dut se tailler du jambon, du, pain, faire semblant d'avoir faim, soif, sourire avec un petit air équivoque.

— Hé, dites, votre mari, il est parti depuis quand ?

— Quinze jours, pour deux mois.

— Ça doit vous manquer ?

Elle le regarda dans le blanc des yeux :

— Quelquefois.

Il rapprocha la lourde chaise, se servit un verre de vin, puis remplit aussi le sien :

— Ça gagne bien, dans le pétrole, mais ça se prive quand même de sa petite femme.

Malgré sa beauté blonde, il la dégoûtait. Il avait une bouche veule, empestait le vin, le tabac et l'herbe, et aussi autre chose, peut-être la crasse, les vêtements humides.

— Faut que j'enlève ça. C'est mouillé, dit-il soudain.

Ebahie, elle le vit arracher son pull, puis un autre, puis une sorte de tee-shirt kaki à manches longues. Sous son jean, il portait un caleçon long.

— Désolé, mais H est mouillé lui aussi. Je vais faire sécher tout ça là-bas.

Il alla vers le poêle à bois. Lisa nota qu'il avait des jambes assez belles. Le caleçon long les moulait. Plus grosses que celles de Loïc détruites par les vers. Mais elle n'avait que cette ressource-là.

Il plaçait ses effets sur des chaises autour du gros poêle.

— Mais dites donc, il est éteint ?

— J'ai dû oublier de le charger.

— Il est encore tiède.

L'homme l'ouvrit et se pencha :

— Pas une braise, oui. Va falloir le ranimer. C'est pas comme moi. Pas besoin qu'on ranime ma flamme, moi, je suis pas l'arc de triomphe.

Tranquillement, il ôta son caleçon et elle se força à regarder ses cuisses, ses fesses. Un peu blanches pour le goût de Loïc mais elles devaient brunir facilement.

— On verra ça tout à l'heure... Je viderai les cendres et avec du petit bois...

Il se retourna et elle fut suffoquée par la puissance de son érection.

— Si vous êtes contre, faut le dire tout de suite, lança-t-il d'une voix pâteuse. Parce que moi, une fois que je suis lancé, je sais plus m'arrêter.

Lisa risqua un sourire contraint et décroisa lentement ses cuisses nues.

CHAPITRE XXIII

Seul un long bain et un gant de crin auraient pu la laver de l'odeur de cet inconnu. Il puait comme un sanglier, se faisant une gloire de ne jamais se laver. Elle aurait voulu se brosser les dents avec de l'eau de javel, se faire vomir, mais le temps pressait. Il s'était vautré sur elle longuement malgré son ivresse, l'avait souillée en usant de toutes les possibilités de son corps et puis il lui avait demandé un lit.

— À côté, il y a une belle chambre avec un radiateur électrique.

Il avait pris la grosse bouteille de vin, plus de deux litres :

— Tu viendras me rejoindre. J'aime qu'on me réveille avec des câlins. Ensuite, on regardera ce toit. Mais la nuit vient et il pleut beaucoup. Trop.

Il ne titubait pas mais traînait sa jambe. Elle le suivit d'un œil gorgé de haine. Un porc. Elle avait trouvé un porc et elle n'aurait pas grand-peine à le sacrifier.

Elle attendit cinq minutes puis remonta au premier. Loïc la suivit du regard quand elle ouvrit le coffret spécial pour choisir une grosse éprouvette. Avec la spatule elle vint prélever une boule de vermine qu'elle fit glisser dans le tube. Puis elle le prit dans une grosse pince à linge, alluma le petit camping gaz pour réduire les Loms en gelée jaunâtre. Elle en remplit largement la seringue selon les indications que Loïc lui avait données. Déjà, elle avait fait la même chose pour lui avant de partir à la recherche d'un cobaye, pour qu'il ne souffre pas trop.

— Ça va aller, lui dit-elle. Il dort. Il a les mêmes jambes... Le même...

Non, cela, elle ne pouvait pas en parler. Et c'était ce même sexe qui l'avait violentée qu'elle allait greffer à Loïc ! Elle préférait ne pas y penser, agir mécaniquement comme en état d'hypnose. Ne penser qu'à lui, qu'à l'adolescent qui la troublait tant quand elle l'avait dans sa classe.

Une éternité s'était écoulée, lui semblait-il. Autrefois elle était professeur dans un collège, autrefois elle obéissait à certains impératifs sociaux, à une certaine morale. Mais elle ne regrettait rien et se demandait comment elle avait pu vivre aussi platement, dans un semi-ennui.

Elle redescendit avec la seringue. Au dernier moment, avant de

pousser la porte derrière laquelle dormait cet auto-stoppeur, elle eut le réflexe de cacher la seringue dans la poche de sa robe de chambre.

Il devait toujours être sur ses gardes, ne dormir que d'un œil. Elle le soupçonna d'avoir beaucoup de choses à se reprocher pour être toujours sur la défensive. Il avait pourtant bu, s'était fatigué à lui faire l'amour, avait marché sous la pluie battante.

— T'es pas tout à fait repue, hein ? Tu reviens rechercher ta dose ?

Pétrifiée, elle s'immobilisa. Il avait branché le convecteur à fond et la pièce, basse de plafond, était surchauffée. L'atmosphère était irrespirable avec ce remugle nouveau. Il rejeta draps et couvertures et horrifiée, elle vit qu'il était excité, autant que tout à l'heure.

— Viens, ma poulette, viens me prouver que c'est bien la vie de pacha, ricana-t-il en croisant ses mains sous sa nuque et en se cambrant pour faire saillir encore plus sa verge.

Durant trois ou quatre secondes, elle pensa qu'elle ne pourrait jamais recommencer. Elle serrait tellement la seringue dans sa poche que la crainte de la faire éclater la sortit de sa torpeur. Elle s'approcha et glissa à genoux au bord du lit.

— Enlève ça, que je voie tes seins et tes fesses... Le spectacle fait partie du jeu.

— J'ai froid, dit-elle.

— Froid ? Il fait au moins vingt-cinq !

Mais il n'insista pas et poussa un soupir de bien-être quand elle le prit dans sa bouche. Tout en le lissant de sa langue, la bouche séchée par le dégoût et la peur, elle appuya sur le piston de la seringue, recueillit un peu de lomaïne et en massa la cuisse droite. Elle insensibilisait l'endroit et profiterait de l'orgasme pour sortir la seringue et enfoncer l'aiguille dans la chair.

Jusqu'au bout, elle appréhenda l'échec, et lorsqu'elle se releva, elle le vit complètement paralysé : l'effet était foudroyant. En quelques secondes, elle n'éprouva qu'une grande lassitude. Puis elle cracha le plaisir de ce porc et alla chercher une toile cirée qu'elle étendit sur le carrelage.

Elle coupa le chauffage.

L'inconnu devait être lourd, Elle ignorait son nom et ne voulait pas le savoir. Il devait avoir des papiers quelque part mais elle les brûlerait sans les ouvrir. Il ne serait plus qu'une puanteur qui s'atténuerait dans son souvenir. Du moins, elle l'espérait.

Elle tira le drap de dessous, le fit basculer sans trop de peine et le fit rouler trois fois sur lui-même pour le disposer écartelé sur la toile cirée.

Il n'y aurait pas de sang. Pas d'hémorragie à redouter. Pourtant, elle hésitait encore. Elle alla chercher ce minuscule scalpel fait d'une matière inconnue sur Terre et qui pouvait découper n'importe quoi.

Elle devait partir de la taille, des psoas et des grands droits. Loïc lui avait dit que les Loms épargnaient les viscères le plus longtemps possible, préférant les muscles qui leur fournissaient le sucre nécessaire à leur reproduction rapide.

Elle s'agenouilla après avoir jeté sa robe de chambre et constata que l'inconnu la fixait avec épouvante, bien que totalement paralysé.

Elle avait cru le haïr assez pour le dépecer sans éprouver de remords et même en y prenant plaisir, mais elle ne pouvait aller aussi loin dans sa vengeance. D'ailleurs, elle ne le haïssait plus : elle l'oubliait. Elle alla prendre une serviette de toilette pour l'étendre sur son visage.

Le scalpel était miraculeux et comme animé d'une volonté propre, d'une sorte de mémoire de l'anatomie humaine, car malgré son inexpérience elle fut surprise, sinon émerveillée par son travail.

L'absence de sang était inexplicable. Comment le cerveau restait-il irrigué ainsi que les autres organes, elle l'ignorait, mais Loïc n'avait pas menti et elle se souvenait du dépeçage de Sylvie Santos.

De temps en temps elle s'arrêtait pour essuyer son visage et son corps. Malgré sa nudité, elle ruisselait de transpiration. Lorsque les parties génitales se détachèrent avec les muscles de l'abdomen, elle dut se lever et enfiler sa robe de chambre car elle grelottait. Elle avait l'impression d'avoir commis un sacrilège horrible et oubliait ses anciennes résolutions de femme qui se voulait libérée.

CHAPITRE XXIV

A minuit, elle sortit sous la pluie, complètement nue, et malgré le froid, elle rinça son corps sous une gouttière percée, puis rentra chez elle pour se frictionner et enfila son peignoir. Elle avait terminé la première partie de son travail, dépouillé l'homme de la moitié de sa chair depuis la taille jusqu'aux pieds. Une sorte de fourreau qui se séparait en deux autres. Elle ne voulait pas juger ce travail abominable, préférait penser à autre chose, mais elle n'éprouvait que de la fatigue mêlée d'un peu de satisfaction.

D'autres difficultés l'attendaient et elle n'y avait pas assez réfléchi. Cette chair extraite de l'auto-stoppeur représentait un poids considérable qu'elle ne pourrait jamais transporter au premier et il lui était également impossible de descendre Loïc au rez-de-chaussée.

Elle monta auprès de lui et lui parla de cette question.

— Si tu penses que je peux séparer l'ensemble en deux parties, cesse de me regarder.

Il le fit et elle soupira de soulagement. Sans attendre, elle alla chercher le plus lourd, les muscles des deux jambes, puis le reste, qu'elle transporta dans une corbeille en osier garnie d'un torchon blanc.

Jadis, elle avait assisté à la fête paysanne du cochon et ne pouvait s'empêcher d'établir un corollaire qu'elle jugeait odieux. Elle ne détestait plus le pauvre autostoppeur et songeait à lui avec presque de l'affection. Il allait sauver son amour, et peut-être pour la première fois de sa vie ferait œuvre utile.

Loïc lui avait recommandé de racler le maximum de Loms avant de commencer la greffe.

— Il en restera. C'est normal, c'est ainsi. Mais tu ôteras le maximum que tu enfermeras dans des sacs en plastique de bonne contenance. Tu iras ensuite les déverser dans la vieille citerne qui se trouve derrière la maison. Quand j'aurai recouvré toutes mes forces, nous y transporterons les restes de celui qui m'aura donné ses muscles.

Ce fut très long, très irritant. Elle haïssait plus ces Loms que l'homme en bas et elle les aurait volontiers tous écrasés mais Loïc (au nom de quoi, elle l'ignorait) lui avait demandé d'un ton suppliant d'en épargner le plus grand nombre.

— Je ne peux encore consentir à leur massacre. Je ne suis pas

encore tout à fait humain. Un jour peut-être, mais pas pour le moment.

Elle obéissait et c'étaient de grosses boules, des grappes qu'elle jetait dans le sac à poubelle de cent litres. Elle avait enfilé des gants de chirurgien pour ce faire. Elle remplit la valeur de quatre sacs et découvrit peu à peu les ravages opérés sur le corps de Loïc. Il ne restait de lui que la tête, les bras et le tronc jusqu'au pelvis avec des lambeaux de muscles comme desséchés. « Jamais il ne régénérera, pensa-t-elle. Jamais ! »

Pourtant, elle plaqua les nouveaux muscles comme il le lui avait indiqué et fit les pansements. Les Loms qui survivaient dans ses os se chargeraient de la cicatrisation.

« De la soudure », avait-il dit. Elle avait cru qu'il faisait de l'humour noir.

Il lui était impossible de le hisser dans son lit et elle le protégea de couvertures, le laissant sur le plancher. Normalement, d'ici vingt-quatre heures, il sortirait de sa léthargie anesthésiante et dans quarante-huit heures, il commencerait à pouvoir se lever.

— Il faut que j'aille vider les sacs avant qu'ils ne perforent la matière plastique.

Sous la pluie battante, elle les transporta un à un, et souleva la trappe de la cuve sèche autrefois alimentée par la noue(v) au milieu des tuiles. Loïc avait détourné le système d'alimentation en plaçant une martelière(vi). L'eau irait se perdre dans la pente au bout du coteau.

La masse de vermine tomba avec un bruit mou sur les dalles cimentées du fond. Elle l'entendit malgré la rumeur sauvage de la pluie. Elle jeta aussi les sacs vides, de crainte qu'il n'en reste à l'intérieur.

Avant d'aller se reposer, elle ferma à clé la chambre où l'inconnu gisait sur la toile cirée, dépouillé d'une partie de son corps. Elle préférait l'effacer, ne pas imaginer ses affres morales.

Elle se coucha dans le lit proche de Loïc, laissa une veilleuse et bascula très vite dans un sommeil noir, épais comme de la glu.

Ce fut un rayon de soleil qui la réveilla. Il jouait à travers l'emplacement d'un nœud de bois depuis longtemps disparu dans le volet de la fenêtre.

— Loïc ?

Il réussit à lui sourire, la rassurant un peu. Elle alla ouvrir les volets et découvrit la campagne de Haute Provence, toute vaporeuse, avec de gros voiles de brume qui s'échevelaient entre les chênes verts et les pins.

— Un temps merveilleux pour fin novembre, dit-elle.

Ce mas appartenait à ses amis qui n'y venaient que l'été. Elle savait

où ils cachaient les clés puisqu'elle venait là toujours en fin juillet passer deux semaines avec eux. Elle n'avait pas jugé utile de les prévenir.

Elle descendit et pendant que le café passait, elle ralluma le gros poêle car le thermomètre ne marquait que dix degrés dans la vaste cuisine.

Elle avait faim et jugeait le besoin de manger inadmissible. Toujours ce vieux sentiment de culpabilité qui accompagnait le moindre de ses gestes. Elle s'était sentie coupable d'être attirée par un adolescent de quinze ans, coupable de l'aimer, et pourtant, elle avait franchi ces interdictions les unes après les autres. Bien sûr, Loïc n'avait jamais eu quinze ans sinon jadis, elle ne savait quand. Elle ignorait qui il était, d'où il venait, mais s'en moquait.

Elle déjeuna avec férocité malgré son âme inquiète, tartina de larges tranches de pain, abusa de miel du pays et de confiture de mûres que son amie préparait en août. Il y en avait d'autres : de cerises, de fraises et de prunes.

Tout en mordant dans le bon pain de campagne cuit au four que l'on trouvait dans un village voisin, elle alla chercher les journaux achetés la veille. Elle ne les avait pas lus. Elle effectuait ses achats dans l'espoir de faire des rencontres, de trouver enfin un cobaye.

Elle remplit à nouveau son grand bol blanc de café, le sucra de façon indécente et déplia le quotidien daté de la veille. Et d'un coup, un passé récent la rattrapa et la submergea d'inquiétude.

CHAPITRE XXV

L'INVASION DES ASTICOTS INCONNUS DEVIENT UNE CATASTROPHE

Nous avons déjà parlé dans nos éditions précédentes de cette étrange prolifération d'asticots géants dans la ville de P... Le phénomène prend des proportions énormes et depuis la fin de la journée d'hier un cordon sanitaire entoure l'agglomération, et nul ne peut en sortir sans avoir subi un examen total et avoir accepté de passer sous une douche de produits désinfectants.

On ignore d'où viennent ces vers qui ont l'apparence des asticots de pêche, mais qui sont dix fois plus gros. On sait que plusieurs personnes ont été découvertes soit chez elles soit dans des endroits publics, comme les bosquets du parc municipal ou des douches désaffectées, déjà fortement envahies par ces animaux. Certaines en partie dévorées sont dans un état désespéré.

Le plus étrange semble être que les victimes n'éprouvent aucune douleur, qu'elles paraissent anesthésiées tout en gardant leur lucidité. Mais elles ne peuvent ni bouger ni parler.

Dans le cadre de cette étrange affaire, on recherche une famille, les Gordon, qui, d'après les renseignements que nous possédons, pourraient être à l'origine de l'invasion de ces vers. On recherche aussi un professeur du collège, mademoiselle Lisa Monteil, qui paraissait liée à un des membres de la famille Gordon, le jeune Loïc. Une autre fille liée à la sœur de Loïc, Sylvie Santos, a également disparu et l'on pense qu'Horace Point disparu, lui, depuis quinze jours, fréquentait le couple des parents Gordon au cours de longues soirées dans un bar chic de la ville.

Elle prit un autre quotidien et apprit que des examens en laboratoires étaient en cours, car l'espèce d'asticots trouvés dans la ville de P... ne correspondait à aucune description connue. On pensait qu'il s'agissait d'une espèce tropicale. Trois victimes de ces vers étaient décédées à l'hôpital de la ville et on désespérait de sauver les six autres. On avait complètement perdu la trace de la famille Gordon. Une certaine M^{me} Charcot, professeur au collège Pasteur, affirmait que la famille Gordon qui arrivait d'Iran était certainement composée de

terroristes chargés d'apporter le trouble dans le pays.

Elle replia les journaux et resta figée sur sa chaise, oubliant son café qui refroidissait dans son bol.

Puis elle songea au transistor placé sur une étagère et alla l'allumer. Il n'était pas encore l'heure des informations et elle put monter auprès de Loïc pour lui lire les articles en question.

— L'ont-ils fait exprès ?

Il fit signe que non en fermant brièvement les yeux.

— Que s'est-il passé ?

Il ne savait pas.

— Un accident ?

Oui, c'était possible, et elle imagina que l'un des trois Gordon avait pu se blesser ou se tuer au volant de leur voiture, juste comme ils fuyaient la ville. Les autres avaient dû abandonner le blessé et les Loms avaient proliféré puis avaient dû s'accrocher aux vêtements des premiers sauveteurs.

Elle descendit pour les nouvelles. On avait perquisitionné dans la maison isolée des Gordon et l'on y avait fait des découvertes macabres. Quelques fragments d'os et des dents en or dans un bassin de la buanderie. Mais aussi dans une baignoire du premier étage, un plombage de dents. Les Loms, apparemment, n'appréciaient pas ces métaux.

Elle remonta dans la chambre pour faire un résumé à Loïc.

— Le bassin et la baignoire étaient vides. Tu crois qu'ils les ont lâchés dans les égouts ?

Il en doutait, mais quelques-uns avaient pu se sauver par les trop-pleins.

Elle passa sa journée à guetter les nouvelles, les flashes qui tombaient sans arrêt. Les journalistes dramatisaient au maximum cette histoire. On ignorait si d'autres victimes ne gisaient pas dans les maisons. Comme elles ne souffraient pas et ne pouvaient crier, il était à craindre que quelques personnes se trouvent en danger de mort. Le préfet du département avait ordonné que la police, les pompiers et les volontaires fassent du porte-à-porte pour s'assurer que les gens répondaient à leur coup de sonnette.

Lisa en oubliait l'auto-stoppeur qui poursuivait sa lente agonie dans la chambre. La lomaïne ferait encore effet vingt-quatre heures, mais ensuite ? Si Loïc ne pouvait l'aider à transporter les restes du malheureux dans la citerne, il se réveillerait et hurlerait à la mort en découvrant sa profonde mutilation. Le sang se remettrait à circuler normalement et des hémorragies étaient à craindre. Elle imaginait des flots rouges ruisselant dans la pièce, sous la porte.

Lorsqu'elle remonta, Loïc l'accueillit d'une voix très faible encore :

— Bonjour, amour... merveilleuse... Tu as été... merveilleuse.

— Chut... Sois patient. Tout va bien ?

— C'est parfait.

En apparence, il était le même, avec son visage d'ange, son torse glabre, mais soudain elle réalisa qu'il avait le sexe et les jambes d'un autre. C'était intolérable. Surtout ce sexe que l'inconnu lui avait imposé sans ménagements, sans même un mot ou un geste de tendresse. La prenant pour une nymphomane à ne pas épargner.

— Soif... Café... froid.

Elle alla en chercher un grand bol avec beaucoup de sucre et lui souleva la tête pour l'aider à boire. Il l'acheva et elle dut aller remplir le bol.

— Je suis sûr que demain je marche.

Il parlait de mieux en mieux et elle lui demanda si elle ne devait pas faire une autre piqûre de lomaine à l'inconnu.

— Impossible, dit-il. Les Loms sont de nouveau enfermés dans les fourreaux de chair. À moins d'aller en chercher dans la cuve.

Elle n'y songeait pas et frissonna à la pensée de descendre là-bas dedans.

— Il peut se réveiller bientôt ?

— Cette nuit.

— Et hurler ?

— Oui, il peut hurler. Mais nous sommes loin de toute habitation.

Lisa sursauta

— Mais c'est pour lui, voyons... Ce sera horrible... Je ne veux pas qu'il souffre. C'était bien entendu.

— Je ne vois pas comment faire.

— L'assommer ?

Elle ne pourrait jamais. Mais que faudrait-il faire ?

— Il faut le conserver vivant... Les Loms refusent la viande morte. Du moins en trop grosse quantité, et il faut qu'il disparaisse totalement.

Elle se sentait glacée, isolée dans son humanité, lucide au point de se demander si Loïc parviendrait un jour à la rejoindre.

CHAPITRE XXVI

Dans son sommeil, une sirène hurlait sur un rythme régulier. La guerre était déclarée et c'était une alerte aérienne pour prévenir les habitants d'avoir à descendre aux abris.

Elle se dressa sur le lit et le cauchemar continua. Prise de panique, elle chercha la lumière. Loïc avait réussi à se traîner dans le lit et paraissait dormir.

La sirène venait de s'arrêter et elle crut à une hallucination lorsqu'elle retentit de nouveau.

— Loïc, c'est lui en bas, la lomaïne ne fait plus d'effet. Il est désespéré par son état.

Elle essaya de se boucher les oreilles. Loïc dormait certainement sous l'influence de la même lomaïne en dose plus légère.

— Je vous en supplie, ne me laissez pas comme ça... Un coup de fusil !... Un coup de fusil par pitié !... Il y en a un derrière la porte...

Il recommença à hurler des mots incompréhensibles et elle se leva.

— N'y va pas, dit Loïc.

— Il faut le faire taire.

— Salope, putain !... Ah tu m'as bien eu... Rends-moi mes jambes, rends-moi mes couilles, espèce de sale putain !

— N'y va pas !

— Je dois le faire.

— Non ! cria Loïc, et sa voix le surprit par sa vitalité. Je ne veux pas... Il faut que les Loms de la citerne puissent vivre...

— De toute façon, ça ne fera que les prolonger, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

Puis elle s'immobilisa et dit sans se retourner

— Avais-tu l'intention de leur fournir d'autre nourriture ? Penses-tu que je vais rabattre le gibier pour toi ?

— Je t'en prie, Lisa...

Elle referma la porte et descendit sans éclairer. Il recommençait à hurler et dans la nuit épaisse, au silence minéral, de cette campagne, ses cris prenaient une force tragique, comme si la terre, les arbres et les animaux hurlaient avec lui pour dénoncer l'abomination.

Et soudain, il y eut un écho lointain. Elle sortît sur le pas de la porte, en silence, toujours dans l'obscurité, et écouta ce chien perdu à des kilomètres, comme au bout du monde, qui reflétait la souffrance

de l'inconnu, et d'autres chiens allaient ainsi la divulguer de proche en proche, et les autres hommes comprendraient que l'épouvante arrivait, qu'il était temps d'abandonner la protection moite du lit pour aller les uns vers les autres, le fusil à la main et la cartouchière ceignant le ventre.

Déjà un autre chien se chargeait de transmettre le message désespéré de l'homme vers l'ouest et le son lugubre qu'il émit dut revenir à l'estropié. Il se tut pour écouter, pour se réjouir, et sa joie féroce éclata en invectives :

— Salope, viens me faire taire si tu l'oses ! Tu te caches ? Mais tu les entends, les chiens ? Bientôt, ils seront dix, cent, mille, et on découvrira qu'ils forment un cercle autour de cette zone maudite. Les gens approcheront de la maison et te flingueront comme une sorcière quand ils auront découvert ce que je suis devenu... Hélas, une moitié d'homme, pire qu'un cul-de-jatte. Tu les entends ? Tu les entends ? Ils se préparent... Regarde bien dans la plaine, bientôt tu verras les phares de voitures arriver d'un peu partout et tous ces faisceaux se concentreront sur cette maison de l'enfer... Ils y mettront le feu. Ils t'empêcheront d'en sortir.

Il y avait une demi-douzaine de chiens réveillés désormais, et elle imaginait les peaux cloquées de chair de poule des femmes, les rêves agités des enfants, le lever sans empressement des hommes qui se demandaient s'ils allaient se retrouver seuls sur le seuil de leurs habitations.

L'auto-stoppeur recommença à hurler de plus belle et elle referma la porte, donna de la lumière, regarda le fusil de chasse.

Dans la nuit, les coups de feu s'entendraient à des dizaines de kilomètres, pensa-t-elle, et ils pourraient même guider les gens intrigués, apeurés, jusqu'ici, voire les gendarmes qu'on avait peut-être prévenus.

D'un coup, elle se retrouva comme au centre d'un cercle de malédictions hurlées avec des dizaines, peut-être des centaines de chiens qui se déchaînaient et se disputaient les octaves des aboiements sinistres. Toute cette région magique palpitait, vibrait, cherchait, le maléfice, l'intrus qui avait provoqué les puissances infernales.

Il fallait en finir, mais pas avec le fusil et elle savait qu'il y avait un énorme couteau à découper dans l'un des tiroirs de la table ancienne. Elle posa le fusil sur un fauteuil, et alla vers la table. Elle faillit le prendre par la lame coupante comme un rasoir, l'empoigna par le manche de corne et marcha vers la porte, puis tourna sur la droite.

L'homme hurlait, mais cette fois tout contre l'huis de la pièce où il était enfermé et, pour entrer, elle devrait repousser cette masse sanglante, cet assemblage de chair et d'os qui persistait à vivre.

— Tues là, je te sens, femelle pourrie, pute à soldats... Qu'ils

viennent tous, cent, mille, et qu'ils te ramonent à t'en faire crever... Ah ! j'aimerais voir ça, que tu sois comme une outre hideuse remplie de foutre... C'est ce que je souhaite...

Il la provoquait, il voulait la pousser à bout, la forcer à le tuer pour en finir avec ses souffrances, puisque désormais la lomaine ne faisait plus d'effet et qu'elle n'avait pas eu la force de le jeter aux Loms.

Elle avançait encore puis secoua la tête et planta le couteau dans la porte. Maladroitement, car il n'y fit qu'une légère entaille.

— Tu as peur de moi ? Je ne suis qu'un tas sanglant, tiens, écoute mes os qui claquent sur le carrelage... J'ai perdu le pied gauche, et le tibia... Je ne sais pas comment le reste peut encore tenir.

Elle recula, pensa à fuir dans la voiture. Elle aiderait Loïc, le soutiendrait. Partir avant que les habitants du coin ne s'approchent trop de la maison.

L'homme recommença ses hurlements et provoqua d'autres échos qui parurent proches à Lisa. Pourtant, les maisons les moins éloignées se trouvaient à des kilomètres, et puis elle comprit. Les gens arrivaient avec leurs chiens, leurs meutes, souvent à l'arrière des camionnettes comme pour une battue. Une battue monstre.

Celui qui hurlait ainsi ne pouvait être qu'un animal d'apocalypse.

CHAPITRE XXVII

— Viens, nous avons quelques minutes. Je connais un chemin. Nous nous y planquons et quand les voitures seront passées, nous pourrons continuer vers l'ouest, vers la vallée du Rhône. C'est notre seule chance.

— Tu dois tirer. Maintenant, il le faut.

— Les coups de feu seront trop accusateurs, nous ne pourrons pas nous débarrasser du corps.

— Bien, alors il faut le mettre dans la citerne.

— Il bloque la porte. Il en faudrait trois comme moi pour le repousser.

— L'énergie du désespoir, comme vous dites.

Il se leva. Il était encore bandé jusqu'en haut du ventre et elle préférait qu'il en soit ainsi. Elle n'aurait pas supporté de voir son sexe, celui de l'autre.

— On va le repousser et tu m'aideras. Il faut des cordes et des linges. Le ligoter, étouffer ses cris sous un oreiller par exemple.

Elle se précipita. Il continuait son bruit de sirène du désespoir et elle croyait entendre des ronflements de moteur dans la plaine, et peut-être même sur la route pentue qui conduisait au vieux mas.

Pendant ce temps, Loïc descendait marche après marche avec lenteur, mais détermination. Il regardait la porte derrière laquelle leur victime s'époumonait, intercalant les pires insultes à l'adresse de Lisa. Il la maudissait, lui promettait naïvement qu'il reviendrait toutes les nuits pour se vautrer sur elle, qu'il la souillerait de son sang, de ses sécrétions les plus infâmes.

— Le tisonnier, dit Loïc. Le gros.

Elle alla le chercher. Il était courbe avec une partie plate martelée.

— Tu le glisses sous la porte et tu appuies avec ton pied. Elle ouvre vers l'extérieur. Elle doit sauter. Sinon ce sera impossible.

Elle essaya en vain,

— Monte dessus.

C'était une porte épaisse en vieux bois très lourd et les gonds étaient rouillés, mais soudain il y eut comme un sifflement et elle décolla. Elle n'eut que le temps de s'écarter, car le lourd battant s'abattit d'un coup. Une chance qu'il n'y eût pas de chambranle dans cette vieille maison.

Il était bien là et elle pensa à une poupée de son géante abandonnée par des enfants sadiques, en partie vidée. Les os, les fémurs surtout saillaient en désordre et il était assis au milieu sur une vertèbre encore intacte. Son visage possédé par la souffrance et le désespoir n'était plus humain. Elle pensa à une gargouille de cathédrale.

— Salope !... Et lui, hein ?... Lui qui ne se montrait pas.

Elle se jeta sur lui avec l'oreiller et étouffa ses cris. Malgré son extrême faiblesse, Loïc réussit à ceinturer les bras avec une cordelette. Il y avait des gerbes de sang caillé, des liquides glaireux, mais ils parvinrent à le rouler dans un drap.

— Une brouette.

Elle partit dans la cour et chercha à tâtons dans la grange. Surtout ne pas allumer. Elle connaissait les gens du pays. Ils allaient s'immobiliser à bonne distance de la maison dans un cercle respectueux. Ses amis étaient des gens connus, sinon célèbres, et proches du pouvoir. Et si les hurlements diaboliques ne retentissaient plus, ils n'avaient aucune raison de venir voir sur place.

Elle trouva la brouette, mais dès les premiers pas, jura parce qu'elle grinçait abominablement et dans une nuit pareille, c'était de la folie de s'en servir. Elle se souvint de bidons d'huile alignés sur une étagère, en fit tomber dix pour en prendre un et le renversa sur le moyeu. Il était minuit et elle graissait une brouette dans une grange ouverte à tous les vents. Encore heureux qu'il n'y ait plus de pluie et que les étoiles soient là.

Elle la fit rouler jusque dans la maison, une marche à grimper et ils chargèrent la masse enveloppée de ce drap blanc qui s'auréolait de rouge et de jaune un peu partout.

Chargèrent ! Ils durent le casser un peu plus, le déchiqueter dans leur faiblesse, mais il finit par former une boule dans la brouette.

— Je peux, dit-elle.

— Je vais nettoyer la chambre.

Il fallait le faire. Elle réussit à traverser la salle et quand elle ne fut plus en vue marqua la première pause. Il y en eut dix jusqu'à la citerne. Les voitures grondaient, pas très loin de là. Certains, pour rompre l'impatience, devaient patrouiller dans les broussailles. Il y avait un village abandonné en ruine pas loin. Peut-être cherchaient-ils par là, se donnant l'illusion que ça pouvait gêner dans ce coin, mais dans leur cœur expérimenté de chasseurs, ils savaient bien que c'était dans le mas restauré que se cachait l'horreur.

CHAPITRE XXVIII

Les plus hardis, ceux qui n'avaient rien à foutre du pouvoir, ceux qui avaient l'âme justicière, ceux qui savaient qu'une belle femme habitait là, ceux-là vinrent. Une quinzaine avec six véhicules dont une bétailière, chargés de chiens qui se marchaient les uns sur les autres et hurlaient tous à la mort.

Ils s'y attendaient. Ils avaient éclairé les pièces nécessaires, et même donné de la lumière dans la cour. La chambre avait été lavée, la porte remontée et Lisa avait effacé les traces de la roue de la brouette dans la boue derrière la maison. Mais il fallait se montrer prudent.

Les premiers arrivés hésitèrent, attendirent que d'autres les rejoignent pour approcher.

— J'ai eu la plus grande peur de ma vie, dit Lisa. Un animal hurlait autour de la maison.

— Vous l'avez vu ?

— Non, quand j'ai ouvert la fenêtre, il n'y avait plus rien...

— Il doit y avoir des traces avec cette boue.

Les armes s'agitaient comme des sémaphores déréglés et ils s'éparpillèrent à quelques-uns. Les plus vieux restaient en face du couple, polis, mais l'œil alerté sous des sourcils broussailleux.

— Il a hurlé bien une heure, dit l'un.

— Oh ! pour le moins, dit l'autre.

— Nous avons pris des somnifères, dit-elle. Mon ami est très fatigué et moi je fais de la dépression... Il est possible que je ne l'aie pas entendu tout de suite.

Les porteurs de lampe électrique tournaient autour de la maison ; ils allaient approcher de la citerne. Pourvu qu'un curieux ne veuille pas soulever la lourde trappe de pierre ! Il fallait connaître le système. Mais ces gens-là connaissaient toutes les maisons de la région, tous leurs secrets. La chasse leur donnait tous les droits. Ils venaient saucissonner sur la terrasse, utilisaient le barbecue, abandonnaient des canettes de bière et des cartouches vides quand ils ne s'amusaient pas à tirer sur la girouette ancienne de la cheminée. Polis par-devant, mais prédateurs en l'absence d'occupants.

— Si jamais il réussit à se défaire de l'oreiller ! fit-elle entre ses dents, certaine que les autres ne pouvaient l'entendre.

— Les Loms ont déjà investi son corps. Il est complètement

anesthésié.

— Et s'ils lèvent la trappe ?

— Ça ressemble à de la boue, non ?

Les autres approchaient insensiblement et pourtant elle ne leur voyait pas faire un seul pas. Comment faisaient-ils pour glisser ainsi ?

— Vous comprenez, avec ces histoires...

— Quelles histoires ?

— Ben, les asticots. Paraît qu'on a trouvé des victimes du côté de Grenoble.

Elle cessa de respirer. En descendant vers les Alpes-de-Haute-Provence, ils avaient passé une nuit à Grenoble.

— Y aurait déjà des victimes. Et pas que dans cette ville. Ces saloperies sont partout.

— Ce sont les communistes.

— Les Iraniens, on dit.

— C'est pareil.

Elle comprit soudain ce qu'ils attendaient.

— Vous voulez boire quelque chose ? proposa-t-elle. Il y a de la bière, du vin, du café et de la gnôle...

Ils se détendirent. Elle avait vu juste et se mortifiait de ne pas y avoir pensé plus tôt. Les autres ne seraient jamais partis à la recherche du monstre.

Elle servit de la gnôle surtout. Ses amis en avaient une bonne réserve. Elle pensait en même temps qu'ils ne pourraient pas rester au mas, car on allait prévenir les propriétaires, et l'amitié supporterait-elle ces cachotteries qu'elle avait faites ? À moins de téléphoner du village dès le lendemain pour tout expliquer.

Les autres, ceux aux torches électriques, revenaient, le visage contrarié de n'avoir relevé aucune trace.

— Même pas celles d'un homme... Rien ! À croire qu'il volait. Et pourtant, on l'a entendu.

— De partout et jusqu'à dix kilomètres, et les chiens ont réveillé ceux qui dormaient à trente kilomètres, c'est dire ! Un tel remue-ménage, on n'a jamais rien connu de tel dans la région.

— Si, pendant la guerre, quand les Allemands ont fait brûler les Fouques dans leur mas.

La conversation dériva enfin sur les vieilles histoires terrifiantes et Lisa regarda Loïc qui, assis à l'écart, faisait un effort pour ne pas faiblir. C'était gagné pour l'heure, voulait-elle lui faire comprendre. Un sursis.

— Bon, on va s'en aller.

— On va quand même chercher un peu. Les chiens ne se sont pas calmés.

— Nous allons les lâcher pour voir, dit le plus âgé qui, jusque-là,

s'était contenté d'observer le couple de ses petits yeux malins.

CHAPITRE XXIX

« NUIT D'ÉPOUVANTE DANS LA MONTAGNE DE LURE »

Ce fut le titre de la presse régionale le lendemain matin et aussi celui d'un flash radio vers dix heures. Lisa avait fait un effort pour se rendre au village afin de téléphoner à ses amis, mais leur répondeur lui apprit qu'ils étaient en tournée de conférences au Japon. De ce côté-là, elle n'avait rien à craindre. Au village, l'unique magasin café-épicerie-tabac-joumaux regorgeait de femmes jacassantes qui se turent à son arrivée.

— Quelle nuit ! dit-elle. J'en suis encore tout effrayée et je me demande si nous allons rester. Est-ce qu'on a du nouveau ?

— C'est la Bête, dit une vieille. On l'a entendue en 14 et puis en 39. Vous verrez que demain ils vont se battre.

Une femme plus jeune se rapprocha de Lisa :

— On pense que c'est une blague. Quelqu'un avec un mégaphone. Ce ne serait pas la première fois.

— En tout cas, c'est de nouveau la pluie.

Et quelle pluie ! Elle trouva sa route coupée en plusieurs endroits par des torrents de boue, sentit la petite voiture patiner, se mettre en travers au risque d'être emportée dans le ravin.

— Je pense qu'ils s'en contenteront, dit-elle à Loïc qui avait dû se recoucher.

Sa régénération était compromise, pensait-il, et il risquait d'avoir bientôt des ennuis.

— Si les gendarmes viennent... Tu crois que ce sera fini dans la citerne ?

— Oui, fit-il sans oser la regarder.

Mais à cause de la pluie, ils ne montèrent pas. Les ruisseaux débordaient de partout, les rivières submergeaient les ponts anciens et une radio locale que Lisa capta recommandait aux habitants de la région de ne pas s'aventurer sur les routes. Une voiture légère avait été emportée et on déplorait deux disparitions. C'était dans leur secteur et elle alluma du feu, puis prépara le repas.

Loïc acceptait de s'alimenter, mais mangeait surtout des aliments sucrés pour satisfaire la gloutonnerie des Loms et obtenir d'eux un

ralentissement de leur agression.

— Et ça marchera ?

— Tant qu'ils ne sont pas trop nombreux, oui, mais dès qu'ils commencent à se multiplier, c'est la folie. Un phénomène collectif contre lequel on ne peut rien.

Elle était assise près du lit et lui prit la main

— Loïc, ne faudrait-il pas que tu m'expliques qui tu es exactement ?

Il ne répondit pas.

— J'ai surpris certaines choses. Vous êtes des êtres éternels puisque vous parlez d'événements datant de fort longtemps...

— Pas exactement.

— Qui sont les Loms ? Des parasites ?

— Non, pas du tout. En fait, nous sommes à leur service depuis longtemps, mais il se trouve que notre apparence humaine nous a conduits à l'oublier.

— Votre apparence ? Mais comment êtes-vous donc au naturel ?

— Une autre fois. Je voudrais me concentrer sur ma régénération. Je sens que mes soudures, mes cicatrisations ne sont pas encore solides.

L'après-midi, elle resta à écouter la radio, à essayer de lire et à faire des mots croisés tout en regardant l'eau tomber et une mare se former en bas de la cour. Là où la noue du toit se déversait détournée par la martelière, sinon elle aurait dû remplir la citerne. Est-ce que les paysans avaient remarqué que l'eau de pluie ne se dirigeait pas vers la réserve ? Comment avaient-ils pris la chose, ces hommes durs à la peine qui détestaient le gaspillage ?

Elle pensait à Sylvie Santos, à ses derniers moments, à ce regard qui se nourrissait du sien, pompait son amitié, son affection et sa compassion. Elle espérait que la jeune fille inconnue était morte avec le souvenir d'une tendresse enfin trouvée au terme d'une vie misérable.

Et dans la citerne, l'homme dépecé allait mourir seul, dans une agonie qui n'en finirait pas, avec sous son regard fou la masse horrible de ces êtres venus d'ailleurs qui le dévoraient vivant.

Elle se leva et alla décrocher un imperméable, chaussa ses bottes et sortit en évitant de faire du bruit. Elle contourna la maison et se dirigea vers la martelière. À coups de pieds elle la décoïna, réussit à la déplacer et l'eau de la noue, un ruisseau gros comme le bras, bifurqua d'un coup de quatre-vingts degrés pour courir vers la citerne.

Lorsqu'elle entendit la cascade crépiter sur le fond, sur les Loms, elle s'en retourna dans la salle et reprit sa place auprès du feu. Dans un instant, l'homme périrait noyé ainsi que tous les Loms. Elle ne regrettait rien et éprouvait même un sentiment de grande sérénité.

CHAPITRE XXX

Lorsqu'elle monta à la tombée de la nuit, Loïc allait beaucoup mieux. Il avait bu un litre de boisson très sucrée et disait avoir très faim.

— Il pleut toujours ?

— Oui, toujours, dit-elle laconique.

Elle redescendit préparer le repas du soir, puisant dans le congélateur. Depuis qu'elle avait déplacé la martelière, la citerne avait dû se remplir et l'auto-stoppeur, du moins ce qu'il en restait, reposait en paix dans l'eau noire. Elle frissonna et reprit les informations.

Bien sûr, il était question des asticots. On en découvrait un peu partout selon plusieurs lignes. Par exemple entre la Franche-Comté et le Dauphiné. C'était l'itinéraire que Loïc et elle avaient emprunté. Mais il y avait une autre ligne en direction de l'ouest, jusqu'à Orléans, une autre vers le sud-ouest en direction de Limoges. Les trois autres avaient dû se séparer pour ne pas attirer l'attention.

D'ailleurs, on parlait toujours des Gordon que l'on accusait ouvertement d'être à l'origine de cette prolifération d'asticots. Le nombre de victimes recensées atteignait la cinquantaine, mais il était à craindre qu'il en ait trois ou quatre fois plus dans des appartements fermés ou des maisons isolées.

« Les laboratoires qui procèdent à l'examen de ces sortes de larves ont refusé jusqu'à présent de donner des précisions sur leur structure et sur leur origine, ce qui ne fait qu'alimenter les bruits les plus alarmants. Il semblerait que ces animaux, que l'on ne peut plus appeler asticots, soient le résultat d'une manipulation génétique. Ils seraient organisés en colonies très structurées, comme les fourmis ou les abeilles, mais disposeraient peut-être d'une plus grande intelligence encore. »

Elle emporta le plateau de nourriture et le disposa sur le lit. Loïc se jeta sur le contenu de son assiette avec une goinfrerie étonnante et mangea goulûment avant de se rendre compte qu'elle se contentait d'un peu de salade et de vin.

— Tu n'as pas faim ?

— Les Loms apparaissent partout et le nombre des victimes s'accroît.

Il continua de manger et avala un verre de vin. Il y fit fondre une

poignée de sucre et elle se sentit écoeurée par cette apparence de vinasse épaisse.

— L'affolement...

Il parlait la bouche pleine et oubliait son savoir-vivre habituel. Il n'avait plus du tout l'air d'un adolescent, comme si la chair de l'inconnu rattachée à son tronc influait sur son comportement. Son teint rougissait et son cou paraissait s'épaissir.

— Pendant la Révolution française, nous avons connu des ennuis. On nous prenait pour des aristocrates et on nous pourchassait. Nous avons acheté un domaine dans le centre de la France. Nous avons dû fuir et nous avons perdu des colonies de Loms qui se sont implantées un peu partout. Mais ils n'ont pas pu prospérer, car les gens qu'ils investissaient devaient se cacher dans des lieux isolés sous peine d'être abattus et brûlés.

Il dévora encore des gâteaux à la crème qu'elle trouvait particulièrement écoeurants. Elle emporta les assiettes vides.

— Je vais faire la vaisselle.

— Reviens vite, je m'ennuie.

Pourtant, elle fit traîner les choses et regarda une émission de télévision stupide en attendant le grand reportage annoncé sur le « phénomène Larves », mais dès le début, le réémetteur tomba en panne et elle dut se résigner à monter se coucher.

Loïc dormait si profondément qu'elle put se glisser dans le lit sans le réveiller. Elle chercha difficilement le sommeil pendant des heures.

Au petit matin, alors que le jour n'était pas encore levé, une inquiétude subite la sortit de son inconscience et elle ne trouva pas tout de suite ce qui la troublait à ce point. Elle resta telle quelle sans bouger, sur le côté droit, en chien de fusil.

Puis soudain elle se crispa. Loïc était également allongé sur le même côté et dans son sommeil, il avait épousé le S qu'elle formait. Il avait collé ses genoux dans le creux des siens, son ventre contre ses fesses, et elle sentait son souffle régulier entre ses omoplates, juste sous ses cheveux qu'elle n'entretenait pas depuis plusieurs jours.

Mais c'était ce ventre à nouveau agressif, ce sexe durci qui la bouleversait. Le sexe de l'autre qui revivait pour l'instinct génésique de Loïc, avec la même arrogance, et, croyait-elle, la même odeur fauve.

Incapable de supporter ce contact, elle s'éloigna sur le bord du matelas, mais Loïc, toujours endormi, dut avancer son bassin, car cette raideur continua d'appuyer sa brûlure sur sa croupe et parut même glisser entre ses fesses.

Alors elle bascula à quatre pattes sur les tommettes et s'éloigna du lit. Loïc grogna de déception, certainement au cœur d'un rêve érotique, mais elle se releva et ouvrit la porte en silence. Elle alla se

coucher dans la chambre en face, empila des couvertures sur elle, mais n'arriva que très longtemps après à calmer ses tremblements. Elle entendait la pluie qui tombait sur cette pente du toit et dans la cour arrière. Le petit canal alimentant la citerne faisait un bruit de mini-torrent.

Elle se réveilla alors qu'il faisait plein jour et fut ennuyée d'avoir oublié sa robe de chambre à côté ; elle trouva cependant une couverture à jeter sur ses épaules.

Quand elle pénétra dans la salle, elle eut un choc à cause de la porte largement ouverte et de Loïc appuyé au mur qui regardait tomber l'eau. Il s'était habillé et la pièce sentait le café et le bois ronflant dans le gros poêle.

— Tu as déserté, fit-il gentiment.

Il était à nouveau l'adolescent fragile et délicat qu'elle adorait. Comment avait-elle pu le voir sous l'apparence plus grossière de l'autre ?

— Tout est prêt, dit-il, je n'attendais que toi. Je ronfle la nuit, pour que tuailles dormir ailleurs ?

— Non, j'étais nerveuse... J'ai préféré m'en aller. Tu avais besoin de repos.

— Quel dommage, dit-il en apportant la cafetière sur la table. Ce matin, j'étais aux mieux de ma forme... Tu sais, je suis comme avant, prêt à toutes les folies.

Il regardait cette couverture qui croisait mal sur le corps de Lisa. Elle monta s'habiller, enfila un gros pull qui rendait sa poitrine informe ; elle regretta le jean qui la moulait, mais ne voulait pas mettre une jupe.

Il mangeait déjà, de grandes tranches de pain surchargées de miel ou de confiture et elle supposait que son café était fortement sucré.

— Tu crois que c'est bon pour toi ?

— Pour l'instant, oui. Ensuite, pour calmer les Loms, je devrai suivre un régime comme les diabétiques. Au fait, sais-tu que pour gagner du temps quand Muriel voulait que je t'emmène à la maison, j'ai prétendu que tu avais le diabète ?

Elle n'avait toujours pas faim. Quelque chose bloquait son estomac désormais et elle savait qu'elle ne parviendrait pas à faire un repas solide avant longtemps.

— Tu te sens mieux ?

— Oui, je vais sortir, aller voir à la citerne... Il faut que je prenne une décision à leur rencontre. Je peux attendre huit jours, quinze au maximum, mais pas plus sinon la souche génétique disparaîtrait.

— Et tu veux la maintenir ?

— C'est ma tâche, ma seule tâche... Je sais que je pourrais oublier tout ça, mais j'y ai longuement réfléchi au cours de ma régénération.

Je ne crois pas que je pourrais devenir un humain à part entière.

— Qu'es-tu donc ?

— Je suis paralysé par une impossibilité de structure. Pour que je te confie mon secret, il faudrait que les deux tiers de moi-même soient contaminés par le désir d'être un humain. Et je ne pense pas que ce soit une bonne chose pour tous les deux.

— Ce corps n'est qu'une apparence ?

— Oui, une apparence à laquelle je suis soumis pour la nourriture, tous les besoins habituels. J'ai aussi laissé la libido prendre une place importante chez moi et je ne peux plus m'en débarrasser. De même pour mon affectivité. Elle n'est pas développée au point que je puisse me sentir solidaire de tous les autres humains par exemple. Mais en ce qui te concerne, j'éprouve un réel besoin de t'avoir auprès de moi, indépendamment du désir que tu m'inspires.

Elle frissonna malgré l'épaisseur des vêtements et se leva pour ajouter une bûche au poêle. Elle préférerait écourter la conversation si elle glissait sur ce territoire brûlant. Loïc finirait par se montrer câlin, voudrait lui faire l'amour et ça, elle ne pouvait même plus en accepter l'idée. La monstruosité de l'acte qui s'en suivrait formait désormais en elle un cloaque d'épouvante.

— Lisa...

— Il faudra que je descende au village malgré la pluie.

— Lisa, si nous remontions nous coucher ?

Elle s'efforça de sourire :

— Je... j'ai mal dormi, je me sens épuisée... Dans quelques heures ça ira mieux.

Il ne la regardait pas, mais fixait les veines de la table ancienne, qui coulaient comme des filets d'eau et tourbillonnaient autour des nœuds du bois.

— Très bien, je vais aller voir la citerne.

Il repoussa la chaise, alla prendre un parapluie et se dirigea vers la porte.

— Loïc... C'est inutile.

Il se retourna légèrement, le jour nimbant son profil d'ange.

— J'ai déplacé la martelière.

CHAPITRE XXXI

Il retourna s'asseoir et plaça son visage entre ses mains fines :

— C'est de la folie. Depuis quand ?

— Hier après-midi.

— Il y a un trop-plein. Ils survivent dans l'eau et ils ont été entraînés dans le ruisseau et ce ruisseau se jette dans la rivière du village. Ils peuvent remonter les égouts, les conduites, se retrouver dans les robinets, dans l'œsophage, l'estomac des gens. Ils n'ont aucun pacte avec eux, ils dévorent où ils se trouvent pour que la souche génétique ne périsse pas. Dans moins de quarante-huit heures, des centaines de gens vont tomber dans d'atroces souffrances.

— La lomaïne ?

— Ils ne prendront pas la précaution d'insensibiliser leurs victimes au début. Celles-ci ne sentent d'abord rien et ne s'agitent pas. C'est à partir du moment où elles souffrent que les Loms les anesthésient. La lomaïne entraîne une perte de vitalité pour eux.

— Quarante-huit heures ?

— Oui. On en retrouvera dans la rivière, dans le ruisseau. Ils remonteront jusqu'à nous et, cette fois, la chasse sera totale. Ils viendront, nous tueront et mettront le feu à la maison.

— Il faut donc nous enfuir ?

— Si la route n'est pas coupée. Eux, ils viendront avec des tracteurs pour affronter les torrents de boue. Ta petite voiture ne passera jamais.

Il avait raison. Mais il fallait essayer. Elle parla de câbles, de treuil portatif qui se trouvait dans la grange et il approuva. Ils se préparèrent en silence et emportèrent le maximum de provisions. Ils ne disposaient pas de beaucoup d'argent et ignoraient où ils trouveraient refuge.

— Je ne laisserai pas de trace, dit-il. C'est déjà une bonne chose.

Trois fois, ils durent entrer jusqu'en haut des cuisses dans un torrent d'eau qui coupait la petite route, attacher le treuil, les cordes et tirer la petite voiture dans cette masse jaune. L'un était au treuil, l'autre en face pour l'empêcher de ripper vers le ravin avec une autre corde. La dernière fois, ce fut de justesse. Une roue resta dans le vide et ils durent s'arc-bouter pour qu'elle revienne sur la chaussée, effondrée à cet endroit.

Partout c'étaient des petites routes en partie inondées, des villages qui faisaient le gros dos sous la pluie démentielle.

— Dans le temps...

Il sourit et secoua la tête :

— Tu me prendras pour un radoteur si je dis des choses de ce genre... Il y a deux cents ans, il y avait une grotte pas très loin d'ici. Je sais que j'y suis resté des années. On me prenait pour un ermite au village voisin et je recevais des offrandes de pain, d'huile et de fromage. Je faisais mine de prier pour les gens et ils venaient suspendre des *ex-voto*. Elle doit encore exister.

Ce fut un peu avant la nuit qu'il se souvint. Depuis, la topographie avait changé et la route passait à cent mètres. La grotte s'ouvrait dans la broussaille dégouttant d'eau et ils durent ouvrir un passage à la voiture pour refermer derrière les rameaux de buis et la cacher.

— Il y a une autre salle au fond si on accepte de ramper pendant quelques mètres.

Joyeux, il la découvrit et lui montra la couche de calcaire où il dormait autrefois ainsi que l'âtre qui profitait d'une fissure pour évacuer la fumée. Ils transportèrent une partie de leur matériel là et trouvèrent un peu de bois mort à l'entrée. Il ne faisait pas très froid, mais humide.

Ils préparèrent un repas de conserves et du café.

— En même temps que l'ermite, vivait une grande bête diabolique qui enlevait les jeunes garçons, les adolescents. Je priais pour en débarrasser les paysans de ce coin.

Elle devint atrocement pâle.

— Tu étais l'ermite et la bête ?

— Oui, fit-il presque joyeux de ce souvenir. Parfois, j'enlevais aussi une fille pour le plaisir et parce que j'aimais la peau douce de ces adolescentes sur moi. J'étais beaucoup plus pervers qu'aujourd'hui, sais-tu ?

Elle regardait les brindilles qui lançaient des flammes pointues en direction de la cheminée naturelle, encore grasse d'une suie de deux siècles.

— Il commence à faire chaud, dit-il. Tu devrais ôter ces vêtements. Ils sont trempés. Nous avons besoin des heures sous le déluge avec de l'eau jusqu'au ventre.

Sans vergogne il ôta les siens et elle revoyait les gestes de l'auto-stoppeur se dénudant dans la salle du mas. Elle allait retrouver les mêmes jambes, les mêmes fesses, le même ventre, et se recroquevillait comme une vieille affolée auprès de son feu.

— Tu vas attraper mal, dit-il.

Avec un naturel qui aurait dû la toucher, il s'approcha et s'accroupit à même le sol. Elle ne regardait pas, mais elle croyait

sentir l'odeur fauve de l'autre.

— Il y a une sorte de bassin naturel plus loin, dit-il, mais l'eau y est glacée. Elle tombe depuis des millénaires goutte à goutte du plafond. On peut la boire. Si nous devons rester ici nous ne l'épuiserions pas. Quand j'étais ermite, je venais m'y laver souvent.

Il mit un genou à terre, le gauche, et du coin de l'œil elle vérifia ce qu'elle redoutait, une excitation portée à son comble.

Il lui prit la main au moment où elle allait ajouter un rameau aux flammes, ôta le bois avec son autre main et, cerclant son poignet, dirigea ses doigts vers son désir.

— J'ai envie, dit-il.

Mais la main restait inerte, posée sur le gland brûlant.

— Tu ne veux pas ?

Elle secoua la tête.

— Mais pourquoi ? fit-il avec une candeur qui ne la faisait plus fondre.

— Ce n'est plus ton pénis.

Il resta stupéfait quelques secondes :

— Mais avant non plus ce n'était pas le mien... J'ai dû en changer des centaines de fois. Ils se flétrissaient alors que je gardais une jeunesse extrême.

— Je n'avais pas réalisé, dit-elle en reprenant sa main et le bout de bois jeté au sol.

— Mais c'est stupide !

Elle ne pouvait pas lui dire que pour le sauver, pour lui redonner une masculinité, elle avait dû supporter d'être pratiquement violente par ce sexe. Elle n'en voulait plus. Jamais.

— L'autre a pourtant eu ce qu'il voulait. J'ai entendu ce qu'il hurlait la fameuse nuit avant qu'on ne le flanque dans la brouette et ensuite dans la citerne. Il t'a traitée comme une fille qui avait tout donné, tout accepté, tout fait.

— À mon corps défendant et pour te sauver.

— Oui, mais tu as joui de lui. Tu t'es pâmée. Avec ce même sexe que maintenant tu vas accepter.

Il pivota sur ses talons et la saisit aux cheveux pour l'obliger à pencher la tête, mais elle résista et réussit à lui échapper. Elle saisit une pierre et l'en menaça :

— N'approche pas ou je t'assomme.

— Tu le ferais ?

— Oui. Laisse-moi le temps. Je vais essayer d'oublier, mais il faut me laisser du temps. Tu sais ce qu'est le temps, toi qui vis depuis des siècles ? Alors j'ai bien droit à quelques jours de sursis.

— Bien. Tu as raison, dit-il en souriant. Je suis une brute.

Plus tard, elle ôta ses vêtements, mais avec pudeur pour ne pas le

tenter, s'enveloppa dans une couverture et revint s'asseoir auprès du feu. Loïc venait de s'enfouir dans un des sacs de couchage et paraissait dormir. À part la goutte d'eau qui, toutes les secondes, tombait dans le bassin invisible et le craquement du bois, il n'y avait pas d'autres bruits.

Elle s'allongea sur le côté pour dormir elle aussi. Il avait dû la guetter des heures, car soudain elle se sentit maîtrisée au sol sur le ventre, empêtrée dans sa couverture. Il s'enfonçait entre ses reins sans la ménager.

CHAPITRE XXXII

Elle roula une partie de la nuit dans une sorte de rêve, droit devant elle, sans savoir où elle était ni où elle allait, jusqu'à ce qu'elle arrête la voiture sur le bas-côté de la route et se mette à sangloter. Elle s'endormit, appuyée sur le volant, et fut réveillée par un bruit de griffes sur la vitre. C'était un épagneul qui, debout sur ses pattes arrière, s'inquiétait pour elle. Le regard affectueux du chien la fit sourire et la sortit de son apathie. Elle baissa la vitre et lui caressa la truffe. Il y eut un coup de sifflet lointain et le chien disparut.

Lisa repartit, alluma la radio.

Pourquoi la musique était-elle aussi funèbre comme si une personnalité venait de mourir ? Et cet animateur qui annonçait sans relâche un flash spécial qui ne venait pas. Elle effectua une vingtaine de kilomètres avant qu'un journaliste essoufflé ne lâche enfin sa nouvelle explosive :

— « Depuis minuit, tout le territoire français est sous surveillance sévère. Toutes les forces de police, de gendarmerie et de pompiers, ainsi que l'armée en son entier ont posé des barrages sur les autoroutes, les routes, et jusqu'au moindre chemin. On recherche les personnes suivantes, accusées sans qu'il y ait de doutes de répandre cette vermine qui s'attaque aux humains. Rappelons que le dernier bilan approche le millier de morts un peu partout. »

Suivit l'énumération des noms. Ceux des Gordon, de Sylvie Santos, de quelques autres et dans le tas, le sien. Elle crut avoir mal entendu, mais le « Lisa Monteil » résonnait encore dans sa mémoire.

— « Toute personne pouvant donner des renseignements sur cette bande doit impérativement le faire sans attendre. L'abstention sera jugée comme tentative de complicité criminelle. Nous répétons les noms, puis nous donnerons les signalements. »

Elle ralentit encore et cette fois n'eut plus de doute. Elle était recherchée par tout un pays. Cinquante-cinq millions de personnes la haïssaient sans lui accorder la moindre circonstance atténuante.

Elle coupa la radio et désormais aborda chaque tournant, chaque croisement, avec la terreur d'apercevoir un barrage. Elle put encore effectuer dix kilomètres avant de tomber dessus, stupidement.

Ce qu'elle prit pour un tracteur paysan immobilisé en travers de la route étroite était une ruse de l'armée. Elle ne vit les casques qu'au

dernier moment, effectua un demi-tour dans la cour d'une ferme sous les yeux d'un paysan qui avait un fusil de chasse en bandoulière et s'empêtra dans la courroie. Les chevrotines sifflèrent. Elle réussit à prendre le large puis vira dans un chemin à peine visible, le temps de laisser passer une jeep, puis une sorte de blindé léger avec mitrailleuse braquée. Elle suivit le chemin, aboutit à une falaise, une ancienne carrière remplie d'eau.

Cette fois, elle était coincée et devait prendre une décision rapide. Elle choisit dans le coffre ce qu'elle pouvait emporter facilement et, un peu plus tard, la voiture plongeait dans l'eau glauque de la carrière en lâchant quelques énormes bulles sinistres avant de disparaître.

Elle repartit à travers la montagne, suivant des sentiers à peine visibles. La nuit la surprit dans une forêt et elle s'enfouit dans un sac de couchage ; elle grelotta longtemps avant de dormir un peu.

Elle continua le lendemain toute la journée sous ce ciel inimitable de Haute-Provence à l'approche de l'hiver. Le ciel, le soleil, les odeurs chaudes de plantes s'efforçaient de masquer la vérité. Demain, dans huit jours, il ferait froid, il neigerait, mais jusqu'au bout c'était le miracle. Elle transpirait en suivant les crêtes.

Elle reconnut ce village perché, ce calvaire lointain, cette falaise aux veines rouges. Elle revenait vers la grotte, vers Loïc. Depuis la veille, elle ne faisait que cela. Elle aussi se masquait la vérité.

Parfois elle les voyait sur les petites routes, les chemins. Pas toujours des gendarmes ou des militaires. Des véhicules rouges de pompiers, des camionnettes de paysans armés. Il y avait aussi ces nombreux hélicoptères qui bourdonnaient aux quatre horizons comme les mouches du plein été. Ils étaient partout et chaque place de village servait de poste de commandement.

Pour la deuxième nuit, elle coucha dans une vieille bergerie effondrée qui gardait l'odeur de suint des moutons. Il y eut des bruits furtifs et elle pensa à une horde de sangliers, puis découvrit une bauge le lendemain. Ils venaient se rouler dans le trop-plein d'un ruisseau où elle se lava un peu et fit tremper ses pieds endoloris avant de reprendre vers l'est.

Elle aperçut un grand troupeau de moutons qui stationnait à moyenne altitude, avec deux bergers et six chiens, et s'inquiéta du vent pour les contourner. Elle n'avait plus rien à manger et soudain une odeur de grillade et de pain lui caressa les narines. Elle crut défaillir.

Dans une ferme abandonnée, elle trouva un vieux pommier aux fruits ridés et s'en gava. Elle entendait aussi des poules caqueter ; elle pensa qu'elles devaient pondre, perdit une heure à chercher un nid clandestin et y renonça. Elle approchait ; elle pouvait atteindre la grotte avant la nuit. Elle reconnut les rochers qui la surplombaient, et

crut même apercevoir un filet vitreux qui en montait. Loïc devait faire du feu et de la fumée, se décantant de sa suie dans la longue cheminée naturelle, n'en sortait que sous forme de vapeur gélatineuse.

Elle mit du temps à retrouver l'entrée dans les broussailles, terrorisée par le trafic sur la petite route voisine. Tout un régiment motorisé semblait aller et venir et elle avait peur d'être repérée aux infrarouges.

Il était allongé dans la deuxième grotte, la plus difficile à trouver. Il y avait du feu, mais la provision de bois était épuisée.

Loïc la regarda approcher, le visage inexpressif.

— Tout le coin, la région, la France entière nous recherchent. Mobilisation générale. J'ai dû sacrifier la voiture. Il y a trois jours que je marche.

Enfin, elle osa ôter ses bottes et il vit qu'elle ne mentait pas. Elle alla les plonger dans le bassin glacé, mais ne s'y attarda pas.

— Je n'ai rien mangé.

Il restait des vivres, du saucisson et du pain de mie.

— Tu en veux ?

Elle le regarda, interdite, et comprit qu'il faisait un effort pour parler. Elle pensa alors bêtement à une angine. Et puis il vomit tout un chapelet d'asticots énormes, des centaines de Loms agglutinés.

CHAPITRE XXXIII

Sans qu'il proteste, elle les avait regroupés avec un caillou et les avait poussés vers le feu où ils avaient brûlé avec une odeur douceâtre.

— Ils ne respectent plus rien. Ils attaquent tout, même ma tête. C'est la fin.

Il parlait une minute ou deux puis devait cracher, car les Loms envahissaient sa gorge, son larynx, ses cordes vocales.

— Dehors ils nous traquent. Nous ne pouvons même pas fuir.

— C'est le sacrifice suprême, murmura-t-il. Ils le savent. Ils iront jusqu'au bout. Tu dois partir avant qu'ils ne pénètrent en toi.

— Pour te sauver...

— Il faudrait un autre corps... Vivant... n'importe quel corps.

Elle détourna le regard. Tentée malgré elle. Des milliers de soldats du contingent allaient et venaient à proximité. Elle pouvait en séduire un, l'amener ici. Elle trouverait un prétexte.

— Non, dit-il, n'y songe plus, c'est la fin.

Il en vomit tout un caillot qui le faisait tousser et sans montrer son dégoût elle les ramassa avec une cuillère de plastique qu'ils avaient emportée et les jeta au feu.

— Tu dois savoir... Tu partiras ensuite. Tu peux t'en sortir si tu marches des jours et des jours vers l'Italie par exemple.

Peut-être y avait-il des soldats isolés. Elle se montrerait entreprenante. Il lui suffisait de préparer une seringue pleine de lomaïne.

— Je ne suis pas un humain, je viens de très loin dans l'espace. Nous venons de très loin. Les Loms sont les habitants de cette lointaine planète. Ils proliféraient tant que les gouvernements ont décrété un exode voici plus de mille ans terrestres. Un exode de mille milliards d'individus. On a construit mille vaisseaux spatiaux géants. Géants pour les Loms, pas pour vous, bien sûr. Notre planète est à peu près comme un astéroïde...

— Mais comment des êtres comme toi ?...

— Je ne suis pas un être. La Terre devait servir de relais, de rendez-vous. Nous sommes arrivés à une centaine environ et nous avons attendu. Longtemps. Fallait-il comprendre qu'il n'y avait jamais eu de

véritable exode, mais une volonté de nous envoyer au diable à tout jamais ? Je suis un des rares à avoir un peu de sens critique, parce que j'ai approché les humains sans préjugés, contrairement aux autres.

— Mais qui es-tu ?

Il sourit, avec une certaine ironie :

— Un vaisseau spatial, un simple vaisseau spatial conçu à l'image d'un adolescent pour mieux m'intégrer sur la Terre. Nous avons été construits sur des schémas longuement étudiés. On avait tout prévu.

Cette fois il ne parvint pas à les vomir et elle se précipita, plongeant ses doigts dans cette bouche tant adorée pour en tirer de grappes entières qu'elle jetait à la volée dans les flammes, sans arrêt. Ils finirent par refluer tout au fond de la gorge de Loïc, hors de son atteinte. Une dizaine s'accrochait à ses doigts et elle les passa dans la flamme pour s'en débarrasser.

Il but longuement et dit qu'ils n'aimaient pas cette arrivée d'eau froide.

— Un vaisseau spatial avec un cerveau humain, bien qu'électronique. Difficile à découvrir. Tout était prévu, les réflexes, les pensées, les désirs... Tout était prévu sauf la nourriture des Loms une fois par terre, et c'est ce qui me laisse penser que le but final était la destruction de certaines souches génétiques de la race vermiculaire.

Elle trouva un peu de bois à jeter dans le feu.

— Je les sens qui attaquent mes centres vitaux, mon nerf optique. Ils détestent que je voie, eux n'ont pas d'yeux ; ils détestent que je parle, eux communiquent par des ondes inconnues sur Terre... Chez nous les Loms mangeaient une seule nourriture à base de sucre. Mais une fois sur Terre, ils ont fini par trouver les rations insuffisantes. Très vite, au bout de cent ans, ils ont attaqué nos organismes. Ils ont attaqué leur vaisseau spatial. Tous ont disparu sauf nous quatre... Au prix de grands efforts et grâce à une technologie qui se trouvait en mémoire dans le cerveau de Claire. Un oubli des techniciens qui ont construit les vaisseaux. Normal, sur mille spécimens.

Il s'étouffait et écarta Lisa de la main.

— Non, ce serait inutile. Ils sont des millions désormais.

Elle lui donna à boire et il grimaça en avalant.

— Voilà. Je suis une machine, perfectionnée. Un vaisseau spatial qui a navigué dans l'espace des siècles avant d'atteindre la Terre, à bout de carburant. J'ignorais quelle était sa formule. Nous l'ignorions tous. Je voyageais en hypothermie, bien sûr.

Il sourit :

— Nous sommes arrivés trop tard pour le couronnement de Charlemagne empereur. À quelques années près.

CHAPITRE XXXIV

Il parla une partie de la nuit jusqu'à ce que ses cordes vocales fussent dévorées. Il vomissait sans arrêt et s'épuisait. Elle n'arrêtait pas d'éponger son visage, de jeter les Loms dans le feu. Il en revenait sans arrêt. Un milliard !

Vers trois heures, donc, il se tut et les Loms commencèrent à remplir les narines. Elle essaya de le moucher, mais en vain. Elle les guettait, vers les oreilles, les yeux. Ces derniers s'exorbitaient lentement, remontaient vers l'extérieur de l'os frontal, palpitaient sous des poussées incroyables, mais ne cédaient pas encore.

Puis d'un seul coup ils jaillirent comme de minuscules ballons avec des Loms accrochés aux filaments qui s'y rattachaient encore.

À partir de là, et bien qu'elle eût essayé de les éloigner avec la chaleur d'un brandon, ils attaquèrent la tête qui en moins de quelques minutes fut réduite à l'état d'un crâne net et luisant sous la lueur de l'âtre.

Elle s'éloigna, passa dans la deuxième salle, approcha la sortie. Les hommes, les siens, étaient à quelques pas, certainement. Peut-être tireraient-ils en la reconnaissant, peut-être pas.

On l'enfermerait dans une chambre stérile, on l'étudierait des jours, des mois. Le monde entier la haïrait. On ne pouvait pas vivre ainsi en sachant que personne ne vous aimait. Le seul qui ait eu de l'affection pour elle jusqu'au bout se transformait en squelette à quelques mètres de là.

Elle respira la fraîcheur de la nuit. Il devait y avoir du thym et du romarin quelque part, exaltés par la rosée du futur matin. Des véhicules continuaient à gronder et il y avait de grandes lueurs orange signalant les différents postes de commandement dans la région.

Elle rentra, se retourna quelques secondes, comprit que ce monde ne voulait plus d'elle. Elle passa dans la seconde salle et se dénuda entièrement. Elle ne voyait pas Loïc tel qu'il était désormais avec ses viscères encore intacts dans la cage thoracique, le cœur éteint. Elle s'allongea sur le lit de Loms qui ondulaient un peu partout et enlaça son amour. Elle eut l'impression qu'une immense clameur de bienvenue saluait son geste. C'était une aubaine inespérée que cette grosse quantité de nourriture nouvelle.

FIN

FLEUVE NOIR

Présentent

Erebe

ou

LES NOIRS PÂTURAGES

par Shaun HUTSON

Pourquoi les animaux de Wakely se comportent-ils tout à coup comme des monstres dépravés et sanguinaires ?

Pourquoi les habitants de cette petite ville agricole d'apparence si paisible ont-ils le teint pâle, la peau sèche, les ongles longs et craignent-ils à ce point la lumière ?

Pourquoi ne peut-on visiter l'Entreprise Vanderburg Chemicals où l'on prétend fabriquer un nouvel aliment révolutionnaire pour bétail ?

Et si Wakely était devenue semblable à l'EREBE, ce lieu légendaire et mythique que l'on dit être *l'antichambre de l'Enfer*

Erebe

ou

LES NOIRS PÂTURAGES

Un thriller terrifiant par l'auteur de *La mort visqueuse* (Gore N° 7) et *Les larvoïdes* (Gore N° 15).

Un roman d'horreur au réalisme inégalé qui vous ôtera à tout jamais l'envie de manger de la viande rouge !

Erebe

ou

LES NOIRS PÂTURAGES

Shaun HUTSON

Ouvrage au format 15,5 x 24, sous couverture quadrichromie
vernée au prix de 78,00 T.T.C.

À PARAÎTRE

FLEUVE NOIR

*Achevé d'imprimer le 31 juillet 1986
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N ° d'impression : 1491. –
Dépôt légal : septembre 1986

Imprimé en France

*Version numérique (epub) :
MLprod. Juin 2017
v1,02*

PUBLICATION MENSUELLE

Table des Matières

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE XXIX

CHAPITRE XXX

CHAPITRE XXXI

CHAPITRE XXXII

CHAPITRE XXXIII

CHAPITRE XXXIV

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Il y en avait peut-être des centaines de milliers de **ces vers jaunes et gras qui dévoraient le corps de son amant**. Ils étaient partout, dans les aines, sous le scrotum, sous le pénis inerte, et ils ondulaient comme une boue en fermentation, un marécage grouillant de forêt tropicale.



Doc. DUGEVOY

ISSN 0764-602X
ISBN 2-265-03351-0

Groillements / G.-J. ARNAUD

FLEUVE NOIR

i Chanson de Claude Nougaro parue en 1962 : « Le cinéma »

ii Argot scolaire (ou familial) : surveillant(e) dans un établissement scolaire.

iii Environ 30 €uros

iv Petites briques de carrelage, de teinte rouge vif, de forme généralement hexagonale.

v Tuile creuse, bande de plomb servant à l'écoulement des eaux de pluie.

vi Ouvrage qui permet la distribution des eaux d'irrigation à partir d'un chenal d'amenée de cette eau. Elle est munie d'une vanne constituée d'un panneau vertical en bois ou métal.